FRÉDÉRIC
PLOQUIN

LA PRISON DES CAÏDS

ENQUÊTE INÉDITE

PLON

Du même auteur

Ils ont tué Ben Barka, Fayard, 1999 (avec Jacques Derogy).
Contribuables, vous êtes cernés !, Seuil, coll. « L'Épreuve des faits », 2000 (avec Éric Merlen).
Une affaire sous François Mitterrand : la Française des jeux, Fayard, 2001.
Trafic de drogue, trafic d'États, Fayard, 2002 (avec Éric Merlen).
Carnets intimes de la DST : 30 ans au cœur du contre-espionnage français, Fayard, 2003 (avec Éric Merlen).
La Colonie du docteur Schaefer : une secte au pays de Pinochet, Fayard, coll. « Documents », 2004 (avec Maria Poblete).
Parrains et caïds, Fayard, coll. « Documents » :
– vol. 1 : *La France du grand banditisme dans l'œil de la PJ*, 2005 ;
– vol. 2 : *Ils se sont fait la belle*, 2007 ;
– vol. 3 : *Le sang des caïds, les règlements de comptes dans l'œil de la PJ*, 2009.
Hubert Beuve-Méry : non à la désinformation, Actes Sud, coll. « Ceux qui ont dit non », 2010.

Frédéric Ploquin

La prison des caïds

PLON
www.plon.fr

© Plon, 2011
ISBN : 978-2-259-21426-1
Couverture : Création graphique : V. Podevin © O. Culmann/Tendance Floue

« Le monde extérieur est dangereux, il y a des couleurs, des belles filles, des gens qui t'éloignent de ta ligne de conduite... Celui qui veut faire de vieux os dans le métier de voyou doit penser à la prison au moins une fois par semaine, autrement il baisse la garde. »

Confidence d'un braqueur
passé par la case prison.

« Objectivement, on inflige à certains voyous de telles conditions de détention que c'est incroyable qu'ils ne se pendent pas ! On a des tueurs, on en fait des fauves. »

Confidence d'un commissaire divisionnaire
spécialiste du crime organisé.

Portique de sécurité

Il était une fois la prison des caïds. Une prison où l'on enferme les plus récalcitrants, les cas les plus lourds. Une prison dans la prison. Des murs entre les murs, pour des hommes dont la soif de liberté est réputée cent fois plus grande que celle des prisonniers « ordinaires ».

Autrefois, on parlait de quartier de haute sécurité, mais le mot a été banni du vocabulaire après une campagne de contestation sans précédent venue de l'intérieur, à l'époque où le bandit Jacques Mesrine n'était pas encore tombé sous les balles de la police parisienne. Les « QHS » n'ont pas pour autant été rasés. Ils ont laissé place aux « QI », autrement dit aux quartiers d'isolement. La fonction reste la même : séparer les durs à cuire de la masse des détenus. Les punir plus sévèrement, aussi, comme si l'on souhaitait que leurs années sous les verrous comptent double.

Quand ils « tombent », ceux qui figurent en bonne place dans le Who's Who policier de la voyoucratie purgent dans ces « quartiers » le plus clair de leur peine. Loin des autres pour éviter toute contamination, comme on isole du troupeau une bête infectée. Loin du petit peuple des délinquants et de tous ces criminels sexuels qui remplissent aujourd'hui les prisons. Disons qu'ils ont droit à un traitement de faveur à la hauteur de leur réputation. Surtout quand ils ont fait preuve, au cours de leur carrière, d'une certaine adresse dans l'art de fausser compagnie à leurs geôliers. Ce n'est qu'après avoir purgé la plus grande partie de leur peine qu'ils quittent le monde des maisons d'arrêt pour une maison centrale plus

sécurisée que les autres, où ils sont de nouveau mêlés aux détenus « ordinaires », quelques petites années avant le retour à l'air libre.

Les voyous ne sont pas pris en traître. Cela fait des générations que cela dure, et la prison fait partie de leur cursus, sauf miracle. Quand ils parlent d'elle, ils l'appellent la « ratière », le « ballon », le « placard », les « gamelles », le « cachot », le « chtar » en version manouche, « el talego » pour les hispanisants. Ils disent aussi « là-bas » lorsqu'il ne veulent pas l'appeler, et chacun de ces raccourcis en dit plus long qu'une thèse sur la façon dont ils la vivent. Le quartier d'isolement a lui aussi son appellation contrôlée : le « caveau ». Un lieu où on emmure vivant, en quelque sorte.

Dressée conjointement par la police judiciaire et l'administration pénitentiaire, la liste de ceux qu'il convient d'abonner d'office aux quartiers d'isolement est longue. Elle n'a cessé de s'enrichir avec la multiplication des évasions fracassantes, à coups d'explosifs ou par les airs. Au point que le taux d'occupation de ces espaces sécurisés a toujours été très élevé ces dernières années. Avec des grilles de plus en plus lourdes, des rangées de barbelés supplémentaires, des fouilles de plus en plus fréquentes, des barreaux toujours plus épais, chaque évasion réussie étant l'occasion de serrer un peu plus les boulons.

Un citoyen ordinaire aurait certainement beaucoup de mal à encaisser une si longue solitude. Les professionnels du crime, eux, mettent un point d'honneur à « se la faire » (la peine) en gardant la tête haute. La souffrance est là, bien sûr, mais le reconnaître sonnerait à leurs yeux comme le début de la défaite. Ils se la font « comme des hommes », en prenant soin de ne verser aucune larme sur leur sort, ni pendant, ni après. C'est du moins ce qu'affirment ceux que nous avons interrogés dans le cadre de cette investigation au cœur de l'intimité de ces prisonniers hors norme.

Pas question pour nous, on l'aura compris, d'ajouter à une liste déjà longue un livre sur la misère en milieu carcéral. Il ne s'agit pas non plus d'un ouvrage à charge contre la prison en tant que telle : nulle société démocratique ne peut se passer complètement de ces établissements où l'on enferme ceux qui enfreignent les règles de la vie en collectivité. Raconter la vie quotidienne dans ces quartiers spéciaux se passe d'ailleurs souvent de commentaires. Et suffira amplement au lecteur pour comprendre les limites, parfois même l'absurdité de ce type de sanction,

dont le moins que l'on puisse dire est qu'elle se révèle bien souvent parfaitement contre-productive.

Ces pages explorent sans tabou un univers peu connu, celui que partagent les grands voyous derrière les barreaux. Plusieurs d'entre eux (Michel Lepage, Philippe Jamin, Franck Berens, Marco Bertoldi, Alain Caillol, Nordine Tifra, Karim Maloum, Jean-Claude Kella, Mohamed Denfer...) ont accepté de témoigner de ces années où leur vie a été mise entre parenthèses. Certains ont choisi de s'exprimer sous le sceau de l'anonymat, faveur évidemment accordée, on comprendra pourquoi à la lecture. Deux d'entre eux occupent dans ce livre une place prépondérante. Deux personnages qui ne se fréquentent pas, mais que tant de points rapprochent, par-delà les générations, à commencer par la spécialité qui les a fait connaître de la police judiciaire : le braquage.

Le premier, Tony Cossu, né à Marseille en 1940, est l'un des derniers voyous à l'ancienne. Figure respectée dans son univers, en particulier dans les prisons, il est passé au travers de toutes les guerres, nombreuses, qui ont secoué le milieu phocéen depuis les années 60. Lorsque nous l'avons rencontré pour la première fois, au parloir de la maison centrale de Saint-Maur, dans l'Allier, ce « voleur professionnel » sortait de près de huit années d'isolement. Un traitement dû à son rang, mais aussi aux multiples évasions et tentatives d'évasion qui lui ont valu le surnom de « Tony l'anguille ». Il a été remis en liberté à la veille de l'été 2009, après avoir fait montre de ses talents de romancier et publié un premier roman chez Plon, *Taxi pour un ange*, écrit dans la pénombre du cachot.

Le second, Rédoine Faïd, *alias* « Doc », né à Creil en 1972, d'origine algérienne, est un prototype de ce que l'on appelle désormais le « milieu des cités ». À six ans, il volait dans les magasins. « Autodidacte » du braquage, comme il se définit lui-même, il a ensuite enchaîné les attaques de fourgons blindés comme d'autres les CDD, alors qu'il n'avait même pas vingt-cinq ans. Sans demander aux voyous parisiens en place de lui donner la main. Au point d'être bientôt considéré comme une « terreur » par les spécialistes de la brigade de répression du banditisme, qui longtemps sont passés à côté de lui sans le voir, faute d'estimer à leur juste valeur ces nouveaux venus sur leur terrain de jeu. Des flics qui finissent par lui dire, à l'heure de le coincer :

— Vous avez tapé trop haut, toi et tes amis. Vous êtes des malades ! Redescendez sur terre !

Un garçon issu d'une cité qui prépare ses braquages pendant trois mois et distribue le jour venu à ses complices des masques de Jacques Chirac et de François Mitterrand, ils n'avaient encore jamais vu.

Lorsque nous avons débuté ces entretiens, Rédoine Faïd achevait tout juste de purger une peine de dix ans et trois mois de prison.

À eux deux, « Tony l'anguille » et « Doc » ont certainement connu la totalité des quartiers d'isolement de France, nids d'aigle spécialement conçus pour eux dans le ventre des maisons d'arrêt, avant d'achever leur peine en maison centrale, une fois leur condamnation définitivement acquise, dans l'un des quatre établissements « sécuritaires » du pays – Saint-Maur, Clairvaux, Moulins ou Lannemezan. Leurs témoignages, particulièrement riches, servent de colonne vertébrale à ce livre.

Il y sera question de ces petits riens qui permettent la survie quand on est placé à l'isolement. Des solidarités particulières que nouent ceux que la société regroupe parce qu'elle redoute leur dangerosité. Des liens surprenants que tissent les gangsters réputés avec ceux qui les gardent nuit et jour, ces surveillants payés à peine plus que le Smic. De la manière dont ces monstres de vie, ces garçons qui dehors vivent à 200 kilomètres-heure, parviennent à rester en contact, malgré toutes les précautions prises par l'administration, avec le monde extérieur. De la façon, aussi, dont ils s'organisent pour tenir tête à un système qui se targue de laminer leur résistance et de leur faire courber la tête, eux qui n'ont jamais obéi à personne dans l'exercice de leur « métier » de criminel. De ce sport qu'ils semblent tous pratiquer avec la même constance, comme pour oublier cette vie passée dans quelques mètres carrés. De tout ce qui se dit et se tait entre les murs. Et l'on est souvent très loin de la peinture observée dans un film qui a récemment marqué les esprits, *Le Prophète*, dont les initiés estiment qu'elle ne reflète que de loin la réalité à laquelle ils ont été confrontés.

Certains ont cru, un jour, que la prison pouvait transformer les fauves en agneaux. Cela peut arriver, mais quand on se bat tous les jours, comme le font en prison la plupart des caïds, on a davantage tendance à renforcer sa garde qu'à la baisser. Ces garçons sont du genre à lancer à la

cantonade, alors qu'ils viennent d'apercevoir le directeur de l'établissement au bout d'un couloir :

— Mettez-moi dehors, votre prison, elle me fait rigoler !

Dehors où ils comptent bien, sauf à se recycler complètement, reprendre cette vie intense qui est la leur, entre planques, armes et « condés », toujours sur le fil du rasoir, à la recherche de la « bonne affaire », celle à laquelle ils n'ont jamais cessé de penser au fond de leur cellule...

Sas de décompression

Philippe Jamin (*alias* « le Gros ») et Nordine Tifra, gamins de la Seine-Saint-Denis, ont fait la paire dans les années 80, quand ils sont allés fourguer aux yakuzas, la fameuse mafia japonaise, des toiles de maître volées dans les musées français. Une aventure aussi exotique que lucrative qui a fini par les conduire, après moult rebondissements et années de cavale, à la maison d'arrêt de Fleury-Mérogis. Plus de vingt ans après, désormais libres comme l'air, leurs souvenirs sont frais comme une liasse de billets sortie de la Banque de France.

Nordine Tifra. — La journée en prison est rythmée par des petits riens qu'on se fabrique soi-même, si on a de l'imagination. Les petits riens, c'est tout bête. C'est par exemple quarante pompes matin, midi et soir pour enlever le trop-plein d'énergie... Et puis je me suis mis à la peinture. Je peignais, de jour comme de nuit.

Philippe Jamin. — L'été, c'est toujours plus dur. C'est le temps des émeutes. Les détenus sont plus énervés. Pour se rafraîchir, on inondait le sol de la cellule et on s'allongeait dans la flaque, en slip ! L'après-midi passe plus vite en hiver, simplement parce que les journées sont plus courtes. Et puis comme dit le dicton : « Noël en zonzon, Pâques chez Fauchon ! »

Nordine Tifra. — Quand j'ai pris ma mère dans les bras, après des mois d'isolement complet, je me suis senti redevenir humain...

Philippe Jamin. — À l'isolement, tu es privé de miroir. Quand tu revois ton visage deux ans plus tard, ça te fait autant d'effet que lorsque tu avais

le droit de remettre des vêtements civils après cinq ans de tenue administrative.

Nordine Tifra. — À Fleury, il y avait des puces, mais ce n'était pas le seul défaut de l'endroit : c'était la prison la plus difficile d'Europe. Tu ne pouvais pas aller en promenade si tu n'avais pas une bande avec toi, autrement tu prenais un coup de lame.

Philippe Jamin. — On avait tous les vices. On vidait l'eau des chiottes et on réussissait à se parler, d'une cellule à l'autre, à travers les tuyaux. On jouait même aux échecs en gueulant dans la cuvette ! Quand ils nous surprenaient en train de crier au-dessus des chiottes, les matons nous prenaient pour des fous. Un autre petit truc : avec les bons de cantine pliés en deux, on les empêchait de fermer complètement la porte. La nuit, on ouvrait doucement et on allait chez le voisin pour boire un verre, fumer et causer un peu. Pour avoir le temps de ranger si les surveillants débarquaient à l'improviste, on bloquait la porte avec un balai coupé en deux...

Nordine Tifra. — On avait mis au point une technique pour fabriquer un petit ventilateur artisanal : on découpait une bouteille de Coca en plastique que l'on branchait sur le lecteur de cassette.

Philippe Jamin. — On n'avait pas la télé, mais en trafiquant le poste radio, on arrivait à entendre les émissions... C'est toujours la même chose : tu te débats au début, et puis tu finis par décorer ta cage.

Nordine Tifra. — Tu fais quatre ans sans t'en apercevoir, tellement les journées sont régulières, mais quand ça te prend le ventre, tu as l'impression que ta tête va exploser... Tu te souviens de ce prof de sport qui s'était tatoué deux barreaux sur les abdos, avec deux poings qui tiraient pour les écarter ? Et de ce surveillant à qui on a dit qu'il ressemblait au directeur, la barbe en moins ! Il s'est laissé pousser la barbe, le malheureux !

Philippe Jamin. — En cavale, le temps joue contre toi ; en prison, il est avec toi. Je savais pourquoi j'étais là. J'étais un touriste, juste de passage... Mais il faut garder l'humour. Un jour qu'il venait de m'administrer quarante-cinq jours de mitard, je me suis tourné vers le directeur et je lui ai dit : « Merci, monsieur le directeur ! Dehors, ça m'aurait coûté 10 000 euros pour perdre dix kilos, monsieur le directeur ! »

1

Vingt-quatre heures dans la vie d’un détenu particulièrement signalé

> « À l’isolement, tu es comme un moine dans un monastère. Prends ton temps et réfléchis. Quand tu seras libre, tu n’auras plus le temps ! »
>
> Rédoine Faïd.

« Penser, tu n’as que ça à faire... »

Un lit en acier, un matelas en mousse, des draps officiellement changés tous les quinze jours, la cuvette des WC, que l’on s’efforce d’oublier, une table et une chaise : ainsi se résume une cellule du quartier d’isolement. Mais contrairement au plan mis au point par l’administration pénitentiaire, Tony Cossu n’est pas seul dans ce réduit spartiate : il a « un ami » près de lui. Un ami dont la présence échappe à tous les surveillants, d’autant qu’il est mort depuis longtemps : Victor Hugo. En lisant ses ouvrages, le braqueur marseillais s’est tout simplement dit qu’il avait trouvé un semblable, quelqu’un qui partageait sa vision de la vie et du monde, un compagnon dont la voix pouvait largement combler le silence alentour. Il a enchaîné avec Émile Zola, « si proche qu’on dirait qu’il est allé au placard ».

Il y a aussi la télé. « Compagnon » fidèle, elle est allumée toute la journée, et pas seulement parce qu’il paye entre 30 et 40 euros par mois pour en bénéficier.

Il y a surtout tous ceux qu'on ne pourra pas lui enlever, les amis restés dans l'ombre, ceux qui l'attendent, ceux qui lui envoient des mandats, ceux chez qui il pourra aller dormir un soir de cavale, ceux qui l'apprécient et pour cette raison ne le laisseront jamais seul.

— Quand tu vis dangereusement, tu ne vois pas les choses de la même façon que les autres, observe Tony Cossu. Tu sais que tu peux compter sur un certain nombre de personnes que tu dépannerais s'ils en avaient besoin.

Et ces certitudes forment comme une sorte d'Airbag permanent face au choc d'une incarcération hors norme conjuguée sur le mode de la grande solitude. Les seuls contacts avec l'extérieur se résument à la famille et à l'avocat, une situation qui s'éternisera pour Tony Cossu pendant neuf ans et demi – un record à la hauteur de sa notoriété sur la scène du crime organisé français.

Il partage cependant ce sort avec les autres occupants du quartier d'isolement, tous des amis ou presque, même ceux qu'il ne fréquentait pas dehors. Une sorte de reconstitution du milieu dans le dos du monde carcéral : que des hommes au-dessus du lot, marqués au fer rouge par la PJ et redoutés par leurs pairs. Dehors, ils devraient probablement se voir en cachette, mais là, que voulez-vous, monsieur l'agent : on leur impose le voisinage, presque la promiscuité. Alors que l'on ne s'étonne pas de les voir renforcer leurs liens !

À un magistrat qui lui reproche un jour d'avoir écrit un courrier à un autre voyou connu, Pascal Payet, Tony Cossu peut ainsi aisément répliquer :

— Sûrement que je lui ai écrit ! Ça fait cinq ans qu'on se croise tout le temps ! Je vais quand même pas vous écrire à vous !

Parfois, l'ami vous fait défaut malgré lui, au moment où vous vous y attendez le moins. Comme ce jour où Tony Cossu prépare avec sérieux une tarte Tatin qu'il entend partager avec ce même Pascal Payet.

— Je la mange après le parloir ! lui glisse son vieux complice en passant dans le couloir des isolés.

Sauf que les surveillants se méfient de cette histoire de tarte. Et si on la leur faisait à l'envers ? Et si la Tatin cachait un projet d'évasion ? Ils y pensent assez fort pour que Payet ne remonte jamais de son parloir : ils lui font son paquetage et le déplacent vers un autre établissement

pénitentiaire. Pour la dégustation, il faudra attendre qu'une prochaine rotation les rapproche, à Pâques ou à la Trinité...

C'est ainsi que Cossu « gère » la prison là où beaucoup flancheraient, bordé de toutes parts par des amis invisibles qui lui évitent de se laisser démolir. Tissant des passerelles interdites au gré des « baluchonnages », lui qui pourra se targuer d'avoir traversé vingt-six prisons en moins de dix ans. Transformant l'infamie en une forme de privilège, celui que s'arrogent derrière les barreaux les voyous au-dessus du lot. Apprenant à se connaître, comme il dit :

— En prison, tu t'approfondis. Tu n'as que ça à faire : penser.

Le matin, on le réveille pour vérifier qu'il est bien à sa place, puis on lui apporte son café. Tard couché, Cossu se rendort jusqu'aux environs de 11 heures. Il se lève pour son heure quotidienne de sport et de musculation, non sans avoir pressé quelques fruits frais, laissant de côté la « gamelle » réglementaire.

— Le sport, c'est l'essence que tu mets dans le moteur, dit-il. Sortir en bonne santé, c'est une revanche sur ta condamnation. Tu cours en te disant : « Ils ne m'auront pas ! »

Il se maintient dans une forme physique qui n'a rien à voir avec son âge, celui où les travailleurs ont droit à une retraite méritée. Il se bat contre l'inertie et l'empâtement avec le même volontarisme qu'il se démène sur la scène judiciaire : cet homme n'est pas du genre à rester les bras croisés devant une peine de trente-six ans. Il a fait appel des premiers jugements et joue la cassation sans l'ombre d'une hésitation. Sa force ? La conviction que les flics ont « tout inventé », faute de pouvoir le prendre la main dans le sac, et que les juges ont « outrepassé la loi ». En clair, que l'adversaire n'a pas respecté les règles du jeu, mais que rien n'est perdu pour lui, parce qu'il « devrait être dehors » !

— Je sais ce que j'ai fait, mais ce que je n'aime pas, c'est la tricherie, tranche le Sarde du Vieux Port.

Hargne et moral d'acier, voilà sa recette. Avec cette idée que « les battants passent au travers de la prison ». Et que la liberté, pour un voyou, « c'est d'abord dans la tête »...

Fin de la course, grosse suée et retour en cellule.

Plus tard, rituel tout aussi immuable, vient l'heure de la promenade : une heure tout rond, dont il sait qu'il profitera pour « appeler le collègue »

qui marche de l'autre côté du mur, dans la cour contiguë. Une petite conversation démarre, au cours de laquelle les deux hommes passent en revue l'actualité et critiquent autant qu'ils peuvent le pouvoir politique. Rien de tel pour se défouler quand on ne peut qu'en rêve prendre l'apéro à la terrasse d'un bistrot de Cassis...

Un jour, un directeur intervient pour que cesse cette manie qu'il a de faire passer des timbres, des stylos ou des parts de tarte à ses voisins de cellule.

— J'ai connu des directeurs qui s'assumaient, objecte Tony Cossu.

— Mais vous êtes DPS[1] ! s'exclame le directeur.

— On se passe des enveloppes ! réplique Cossu. Si tu veux qu'il ne t'arrive rien, change de métier ! Va garder un cimetière ! Les morts ne t'emmerderont jamais, eux !

Pour avoir ainsi tenu tête au patron sous les yeux ébahis du personnel, le braqueur se voit octroyer quinze jours de cachot. Qu'à cela ne tienne : il fait mine de s'y trouver bien, se fait livrer cahiers et crayons, entame l'écriture d'un roman et assure haut et fort que le cachot, « c'est bon pour l'inspiration ». La preuve : il écrit jusque dans la cour de promenade, au lieu d'en profiter pour se dégourdir les jambes. Écrire lui « fait plaisir », mais pas seulement.

— Lorsque j'écris, dit-il, je ne suis plus en prison.

Un surveillant fait brusquement irruption dans le cachot pour lui signifier qu'il peut sortir un jour plus tôt et regagner le quartier d'isolement. Il réplique aussi sec :

— Tu ne vois pas que je suis occupé ? Laisse-moi tranquille ! Je suis en pleine inspiration ! Je sortirai quand je voudrai !

Sa peine dans la peine purgée, Cossu le « Martien » se fend d'un courrier au directeur. « Je suis content d'avoir découvert que vous étiez un moins-que-rien », écrit-il, propos dont il assure la publicité auprès des surveillants, sachant qu'un certain nombre ne seront pas mécontents que quelqu'un dise tout haut ce que beaucoup pensent tout bas. Le rapport concernant son excès de langage sera d'ailleurs mis au panier pour cause de comportement général « irréprochable » : pas de trace écrite dans son dossier d'un quelconque passage par le cachot.

Quelques semaines plus tard, Cossu prend langue avec l'un de ses nouveaux voisins de cellule. Il s'appelle Michel Lepage. C'est lui aussi un

voyou à l’ancienne, un braqueur de fourgons blindés qui a fait toute sa carrière dans la banlieue sud de Paris, avec plusieurs évasions à son actif. Lepage se propose de lire le fameux manuscrit rédigé au cachot, provisoirement titré « Les Chemins de pierres ». Il suggère bientôt quelques corrections, mais l’auteur discute pied à pied. « Je t’ai pas dit » ne peut pas devenir « Je ne t’ai pas dit », parce que ses personnages ont le langage de la rue, ou de la cour de promenade !

De retour sous le même toit au gré d’une rotation, Pascal Payet fait office de deuxième lecteur. Et ses remarques sont plutôt encourageantes : il réclame une suite. L’écrivain en herbe s’y attelle aussitôt. Il écrit assis sur son lit, au crayon noir, appuyé sur un plateau, mange debout en « gambergeant », reprend tout sur un nouveau cahier... Mais un troisième lecteur se porte déjà volontaire. Surnommé « le gros Dédé », il se reconnaît entre les lignes. Comme il s’agit d’un roman, de surcroît écrit par Tony, ça l’amuse plutôt... Pour plus de sécurité, l’auteur a déjà fait sortir de prison le premier cahier, afin d’être certain de le retrouver plus tard, après sa libération : avec les « baluchonnages » à répétition, on ne sait jamais si toutes les affaires vont suivre.

— Quand tu es orgueilleux, il ne te manque jamais rien, même à l’isolement, commente le récalcitrant Cossu. Ta force, c’est le sourire. Tu retournes la situation et ta carapace s’épaissit chaque jour un peu plus, au point que plus rien ne t’atteint. Tu te fais une armure pour éviter les coups et les blessures, comme à l’armée. Autrement, c’est la dépression assurée et le suicide.

Souriant à sa façon, Tony Cossu entretient des relations « complices » avec les surveillants. Une façon de parler, bien sûr, mais quand d’autres optent pour l’affrontement, lui joue sur le fait que les « matons » ne sont pas peu fiers de surveiller un voyou classe « people ». Un type dont il est souvent question dans les journaux et dans les livres...

— Quand tu traverses la prison pour aller au parloir, on te regarde comme si passaient le pape, Al Capone ou un fauve, dit-il, parfaitement conscient du fait que la célébrité d’un détenu rejaillit toujours un peu sur les geôliers.

Comble du raffinement, ce « cador » sait se réjouir du seul avantage que peut bien offrir un quartier d’isolement : on n’y est pas contraint de partager sa cellule avec un autre.

« Qu’est-ce que ça sent, Faïd ? »

Pour le braqueur Rédoine Faïd, trente ans à peine mais déjà dix ans de « cabane » à purger, isolement ne rime pas avec grasse matinée. Quel que soit le jour de la semaine, ce jeune homme déterminé se lève à 6 heures du matin, sans l’aide d’un quelconque réveil. Sa cellule est plongée dans l’obscurité, été comme hiver ; il n’a pas la maîtrise de l’éclairage : l’interrupteur est situé à l’extérieur, dans le couloir, à la merci du personnel pénitentiaire.

Faïd tape à la porte et glisse un « drapeau » dans l’encoignure, façon habituelle de signaler au monde « extérieur » qu’il a besoin de quelque chose.

— Oui, Faïd, c’est pour quoi ? fait bientôt une voix dans le couloir.

— Lumière !

— OK, dit le surveillant, non sans jeter au passage un regard par l’œilleton, réflexe professionnel basique.

Se lever tôt, c’est sa manière très personnelle de ne pas trop subir la détention. Dans la cellule, Faïd a déjà poussé le vasistas pour aérer le petit espace qui lui est imparti. Il relève maintenant le matelas, histoire d’écarter toute tentation de se rallonger, voire de s’asseoir. S’attarder sur son lit, c’est une « facilité » qu’il ne s’autorise pas, et pour s’empêcher définitivement d’y retourner, il empile méticuleusement ses affaires sur la planche en béton qui lui sert de sommier. Il y dispose ses sacs, son linge sale, son courrier, ses chaussures, tout son maigre bagage, jusque-là empilé dans un coin de la cellule faute de placard.

Puis le prisonnier s’attelle à son ménage quotidien, sceau et brosse en main. Il lave à grande eau, comme pour purifier les lieux. Afin de mieux neutraliser les odeurs de la prison, il récure à l’aide d’un produit d’entretien qu’il a acheté sur ses deniers personnels. Un parfum légèrement citronné se répand dans l’air, alors que plusieurs de ses voisins ont choisi de dormir jusqu’à midi pour tuer le temps – une méthode privilégiée par des garçons comme José Menconi, l’un des espoirs du grand banditisme bastiais, ou Hamid Hakkar, considéré par la police judiciaire, lorsqu’il était en liberté, comme l’un des rouages essentiels du trafic de cannabis entre France et Maroc.

Rédoine Faïd laisse en carafe le petit déjeuner réglementaire, « immangeable, à part le pain et le yaourt ». Il reste sur le plat de pâtes absorbé la veille au soir, idéal pour se préparer à la séance de sport qu'il a programmée pour ce matin. Il s'accorde tout de même un verre d'eau, comme le médecin le lui a conseillé, pour que ses articulations ne soient pas trop sèches à l'heure de l'effort.

Aussi costaud que volubile, le jeune Creillois s'habille en prenant soin d'enfiler un survêtement sur son short, car il n'a pas le droit de circuler jambes nues dans les couloirs. Puis prépare une bouteille d'eau minérale, achetée 0,19 centime d'euros à l'administration. Quand viendront-ils lui ouvrir la porte pour le conduire sur les lieux de sa séance de décrassage ? À 8, 9, 10 ou 11 heures, selon le bon vouloir et l'humeur du surveillant.

À 7 heures, on frappe. Rédoine Faïd a-t-il du courrier à expédier ? Il en a souvent, car à l'isolement, « tu écris beaucoup », dit-il. Question suivante : « Tu veux aller au sport ? – Oui. » Le surveillant prend note et regagne son bureau, où il établit son petit planning de la matinée.

Ces événements minuscules, mis bout à bout, finissent par meubler une matinée. L'attente en elle-même est très prenante.

— Tu ne sais jamais quand on va venir te chercher, alors tu restes sans cesse à l'écoute, explique Faïd. Plus que tout autre chose, dit-il encore, ce sont tes oreilles qui régissent ta vie.

Une porte s'ouvre-t-elle au loin ? C'est un surveillant qui vient, ou peut-être deux. Les pas se rapprochent. Voilà que l'on tire la grille qui sépare le mitard du quartier d'isolement. Qui vient-on chercher ? La porte de gauche, il le sait, c'est celle de la cellule de Bensaïd, un « barbu » algérien condamné pour terrorisme. À droite, c'est celle de Dominique Battini, un jeune gangster corse en plein devenir. Avec lequel des deux ira-t-il faire son sport ?

Pour tromper l'attente, Rédoine Faïd branche la radio, et c'est comme s'il ouvrait brusquement une fenêtre sur l'extérieur. Hier, il s'est calé sur Génération FM, aujourd'hui ce sera Nostalgie.

— Tu n'écoutes pas la radio comme tu l'écoutes dehors, dit-il. À la différence de la télévision, qui te rappelle sans cesse que tu es enfermé, la radio t'absorbe. Le présentateur, au bout du compte, c'est un peu ton pote. Tu connais sa voix par cœur. Tu as presque envie d'aller lui rendre une petite visite...

Un voisin se réveille à son tour. Il vient d'arriver dans les murs. Dans le petit monde des isolés, tous finissent par se connaître, mais celui-là, il ne l'a jamais vu. Peut-être ne le croisera-t-il pas, sécurité des isolés oblige, mais en attendant, l'oreille lui sert de premier filtre. En l'écoutant, en se focalisant sur la tonalité de sa voix, sur son accent, il se fait en quelques minutes une idée de ce à quoi cet homme peut bien ressembler. S'il se retrouve un jour nez à nez avec lui, pour rire, il lui dira comment il l'avait imaginé...

Celui qui a longtemps fatigué les meilleurs éléments de la brigade de répression du banditisme court quelle que soit la saison, « même par moins 10 °C ». Une nécessité impérieuse de « prendre l'air », dit-il. Et de « rester vivant ». Il sait qu'on le préviendra une minute avant de venir le chercher, et que c'est à ce moment seulement qu'il comprendra quel détenu l'accompagnera aujourd'hui.

Des portes claquent. Si son oreille ne le trompe pas, c'est son ami Dominique Battini qui partagera avec lui ce moment privilégié. Les deux hommes se saluent rapidement, puis échangent quelques mots alors qu'ils étirent leurs muscles, afin de ne pas risquer l'élongation lors de ce jogging au parcours on ne peut plus limité. Trois quarts d'heure au pas de course dans un espace long de trois mètres et large de quatre. En veillant à changer de sens toutes les dix minutes, pour ménager à la fois les genoux, les chevilles, les muscles et les chaussures, qu'il convient de renouveler tous les trois mois, usure oblige.

La course terminée, Faïd et Battini, incarcérés pour avoir participé à quelques célèbres braquages, enfilent à nouveau le survêtement large qu'ils enlèveront une fois dans la salle de sport. Quelques mots et ils s'arrangent pour savoir qui monte le premier sur le vélo, où Faïd « parcourt » entre 22 et 23 kilomètres, un exercice qui lui prend de quarante-cinq à cinquante minutes. Une nouvelle séance d'étirement pour finir et les deux sportifs en nage décident, à l'amiable, qui inaugure la douche. Une douche chaude que l'on agrémentera, les jours de parloir, d'un rasage de près.

Rituel immuable, cette séquence musclée est « une évasion quotidienne », assure Rédoine Faïd. Elle aide à ne pas se laisser abattre, à « garder les bonnes habitudes », et préserve de la cigarette.

À 12 heures au plus tard, les deux sportifs ont regagné leur cellule. Le déjeuner est servi, mais là encore Rédoine Faïd effectue un tri sélectif. Il prend le yaourt, la mandarine, le jus d'orange, mais dédaigne la plupart des plats chauds. Il « cantine[2] » à ses frais des mets qui lui conviennent davantage, qu'il agrémente à sa façon sur un petit réchaud. Il compte aussi sur le parloir de cet après-midi, une nouvelle « sortie », l'occasion de rencontrer sa femme ou un ami et d'engloutir discrètement un flacon de yaourt liquide, un sandwich grec ou un hamburger entré sous le manteau. De quoi assurer quelques secondes de plaisir à des papilles que risquerait d'endormir la nourriture officielle.

La dernière étape avant la nuit, c'est la promenade. Elle est normalement programmée pour 16 h 30, et c'est de nouveau une opportunité de rompre la solitude. Avec un peu de chance, il sortira avec un « pote », certainement pas davantage : un détenu dans chacune des deux courettes, telle est la règle du quartier d'isolement.

— T'as passé une bonne journée, Faïd ?

— Ouais, pas trop mal.

Tant qu'à être au fond du trou, autant garder un moral au beau fixe. Si l'un ou l'autre vient de recevoir une mauvaise nouvelle de l'extérieur, une femme qui s'éloigne, une maman qui meurt avant d'avoir revu son fils, un accident, on se réconforte.

À 17 heures, la « récréation » est terminée. Rédoine Faïd se consacre, dans sa cellule, à la lecture quotidienne des journaux qu'il a cantinés. Assez éclectique dans ses choix, il contribue à la bonne santé de la presse écrite, puisqu'il lit aussi bien *France-Soir* que *Le Figaro*, *Libération*, *Le Parisien*, *Paris Match*, *VSD* ou *Marianne*. Les bons jours, si les surveillants sont correctement lunés, son ami « Doumé » Battini lui fait passer *L'Équipe*, dont il ne rate pas un seul exemplaire.

C'est bientôt l'heure de cuisiner le plat du soir avec les instruments du bord et les ingrédients disponibles, sachant que l'absence de frigidaire impose de consommer rapidement ce dont on dispose. Première précaution : dresser une serviette en guise de rideau en espérant qu'elle protégera les vêtements des odeurs de cuisine, lesquelles éveillent ce soir la curiosité d'un surveillant.

— Qu'est-ce que ça sent, Faïd ? demande-t-il à travers la porte.

— Tajine.

— C’est toi qui as fait ça ?

— Ouais. Je ne raterai ça pour rien au monde ! Si tu m’annonces que je suis libérable ce soir, je te dis de revenir demain !

Avec un peu de chance, le surveillant lui accorde une faveur et Faïd ne se régale pas seul. Il fait passer une assiette au voisin qui ne sait cuisiner que les pâtes. Et le temps passe ainsi, égal à lui-même du lundi au dimanche, une uniformité que seul rompt vraiment le moment du parloir, pour ceux qui y ont droit. Quel que soit le temps à l’extérieur, finalement très secondaire pour des isolés qui voient à peine le jour – il leur faudra attendre leur transfert en maison centrale, en fin de peine, pour éventuellement installer des rideaux aux fenêtres, assortis si possible aux couleurs de la couette...

Quelle heure est-il, au fait ? Le braqueur est de ceux qui, en détention, refusent la montre et il sait pourquoi :

— Ne pas avoir l’heure, c’est avoir toujours le cerveau éveillé.

S’il veut connaître l’heure exacte, il lui suffit d’allumer la télévision, mais Faïd ne passe pas ses journées les yeux rivés sur un cadran où le temps, forcément, défilera trop lentement. Hygiène de vie mise à part, l’environnement même du quartier d’isolement et l’ambiance qui y règne contribuent à tenir ses sens en éveil, entre palpations incessantes et mesures sécuritaires exceptionnelles. À force de se focaliser sur elles, il finirait presque par dompter les mécanismes mis en place pour le contraindre et le briser. Par tellement bien s’adapter qu’il ne souhaiterait même plus être transféré vers la prison des gens ordinaires...

Le Père Noël n’est pas mort

Franck Berens, videur de coffres réputé, la soixantaine révolue, vingt-six ans de prison au compteur, fait partie des dormeurs, autrement dit de ceux qui considèrent que la meilleure façon de vivre sa peine, c’est de ronfler. Jusqu’à quatorze heures par jour, il « écrase », insensible à l’environnement qui l’entoure, comme immunisé contre l’enfermement.

— C’est toujours ça de moins qu’on leur donne, a-t-il coutume de dire.

Comme si les heures de sommeil ne comptaient pas dans l'accomplissement de la peine. Il faut dire que « le vieux » a connu, au début des années 70, une prison où l'on n'avait pas le droit de se coucher de l'aube au crépuscule.

— Au cachot, se souvient-il, ils tapaient sans cesse contre la porte pour me réveiller en criant : t'es pas là pour dormir !

Berens se lève tout de même de bonne heure, « frais comme un gardon ». Il se fait son propre café, ignorant la « gamelle » proposée par l'administration. Puis guette patiemment l'heure de la promenade, après laquelle il revient se coucher pour deux nouvelles heures de sommeil.

À la différence d'un Rédoine Faïd, justement parce qu'il dort beaucoup, il a besoin d'une montre. Pas n'importe laquelle : comme un clin d'œil à sa splendeur passée, ce vieux de la vieille, connu pour avoir lancé dans la carrière quelques caïds de la banlieue parisienne, conserve au poignet une montre en or estampillée Chopard, marque appréciée des collectionneurs. Ce genre de bijou est normalement interdit une fois passée la porte de la prison, mais il a certifié à ses interlocuteurs que c'était une fausse. Il sait le risque qu'il encourt depuis que l'un de ses copains s'est fait voler une Rolex « par les surveillants » pendant qu'il était au parloir, mais c'est plus fort que lui. Quand on s'est vu rétorquer, tout petit, un 24 décembre au soir, qu'on n'avait pas de cadeau dans les chaussures parce que le Père Noël était « mort », on s'attache sans doute plus que d'autres aux objets de valeur. Et on régale tout l'étage si on a ce qu'il faut sous la main, réveillon ou pas.

« La seule récréation, c'est la douche »

— Au quartier d'isolement, tu penses au boulot, explique sous le sceau de l'anonymat un braqueur fiché au grand banditisme. Tu penses aux coups que tu avais devant toi quand ils t'ont arrêté, mais surtout aux affaires futures. Tu te rappelles les mots de ce convoyeur qui se vantait de transporter les plus gros chargements de fric de France. Tu vas y aller, armé jusqu'aux dents, et tirer une rafale pour impressionner...

Plus facile en rêve qu'en vrai, mais ce garçon affirme avoir mis au point une technique infaillible apprise sur le tas, voilà des années.

— Je l'ai testée sur une porte de fourgon que j'avais volée dans un dépôt, après avoir scié les gonds à la disqueuse, raconte-t-il. En dosant correctement le plastic, on fait les choses proprement, comme si on découpait la porte du fourgon au laser. Secoués, mais indemnes, les convoyeurs sortent les bras en l'air...

Sous les verrous, il ne pense qu'à ça. Braqueur de fourgons blindés, c'est pour lui un métier, comme maçon, et dans sa branche, il est bon. « Rien ne peut me résister, se répète-t-il en boucle. Le jour où j'y retourne, je ne prends avec moi que des battants, des gens valables, et je me renfloue... »

En attendant une hypothétique libération, l'esprit mobilisé par ses projets criminels, ce quinquagénaire affirme se comporter en prison « comme un passager ».

— Je ne fais que passer, dit-il, c'est pourquoi je ne m'encombre pas de choses inutiles. Cela arrange d'ailleurs tout le monde, parce qu'il est plus facile de fouiller une cellule vide, où rien ne traîne...

Il n'accrochera jamais un calendrier au mur de sa cellule. En cas d'urgence, il y a toujours moyen de vérifier la date sur *La Provence*, un quotidien qu'il reçoit tous les jours, histoire de se tenir informé des faits divers qui agitent Marseille, de suivre l'actualité du milieu, de savoir qui fait quoi, qui tue qui, qui disparaît... Mais en fait, il se moque un peu de la date.

— À l'isolement, on se détache du temps, affirme-t-il. On évite de compter les jours qui passent, d'abord parce que l'on pourrait se tromper. Je ne garde même pas les yeux fixés sur le jour de la sortie, parce que je n'en sais rien, au fond. Il y a une date théorique, mais elle ne correspond à rien. Tu es parti pour trente ans, et puis tu te bats, tu vas en appel, et tu gagnes d'un seul coup quinze années...

Le calendrier se rappelle toujours à son bon souvenir, notamment lorsque arrive le week-end, avec les parloirs. C'est la même chose pour l'heure. Il n'a pas besoin de montre parce que tout arrive tous les jours à la même heure, la gamelle, par exemple.

— Tu sais qu'ils ne vont pas oublier l'heure, eux, ironise-t-il. Et puis tu n'as pas de rendez-vous, comme dehors, alors ce n'est pas très grave si tu

n’es pas ponctuel.

Tendu comme un arc, nourri de ses projets fracassants, il ne s’autorise qu’une « récréation » par jour : la douche.

— C’est un moment de détente, explique-t-il, parce que, en chemin, tu tapes aux portes et tu discutes quelques minutes avec les autres.

Bribes de conversation volées qui se poursuivront parfois tard dans la nuit, d’une fenêtre à l’autre, en songeant tout de même qu’il peut y avoir des oreilles indiscrètes...

Adieu Bentley, bonjour l’escorte

Mohamed Denfer, un gars du Nord connu pour avoir arpenté les nuits festives de la Côte d’Azur, surtout pendant le festival de Cannes, fait lui aussi partie du peuple des taulards lève-tôt. Quand le premier surveillant jette un œil dans sa cellule, il a déjà fait son lit et enfilé sa tenue de jour, des vêtements propres mais simples – pas besoin de frimer quand on est le prisonnier le plus en vue de l’établissement.

Né à Tourcoing en 1962 et considéré comme l’un des bandits les plus accomplis au nord de Creil et de Beauvais, Denfer démarre la journée avec « Télé-matin » et la lecture des journaux auxquels il s’est abonné, *Aujourd’hui* et *Marianne*. Une pause sudoku, et il se prépare pour sa séance quotidienne de musculation.

« Momo », *alias* « Simon », se sait étroitement surveillé, lui dont on redoute qu’il ne « s’arrache ». Celui qui balancerait à la direction un projet d’évasion dans lequel il serait impliqué aurait toutes les chances de « monter en grade ».

— Si je passe du sel à quelqu’un, ils font une note, dit-il.

C’est pourquoi il tente de ne jamais perdre le contrôle, ni de ses gestes, ni de ses mots. Il ne hausse jamais le ton, contrairement à pas mal d’autres, en tout cas « pas pour rien ». Pas même quand on lui colle « une escorte de malade » pour le transférer d’une cellule à une autre, afin de décourager ses proches de venir le libérer.

Après le sport, il se consacre à sa formation. « Momo » profite de ce séjour à l’ombre pour s’initier, entre autres choses, à l’informatique. Il

rédige son courrier sur un ordinateur, joue un peu avec la souris, avant de regarder sur son écran 22 pouces l'un des cent huit films qu'il a téléchargés grâce aux clés USB qui circulent de main en main derrière les barreaux. Entre deux images lui revient à la mémoire cette phrase prononcée vingt ans plus tôt par un vieux braqueur :

— Méfie-toi de ceux qui ont fait trop de prison comme de ceux qui n'en ont pas fait assez.

Appliquée à la lettre, cette maxime est une façon de faire le tri parmi ses nouveaux « amis », dont il sait par avance qu'ils ne compteront jamais autant que ses parents – sa seule source d'inquiétude, sous les verrous, c'est que l'un ou l'autre ait un souci de santé avant qu'il ne recouvre la liberté.

« Momo » ne passe pas non plus sa vie à regarder l'heure, mais il dispose d'une montre pour ne pas rater les infos ou le coup d'envoi d'un match de football. Star malgré lui dans la geôle parce qu'il a été arrêté en même temps que la starlette blonde Ophélie Winter, « une fille qui rigole et sait déconner », au volant d'une magnifique Bentley, il assume son statut.

— Les jeunes détenus te voient comme un juge d'instruction ! s'exclame Mohamed Denfer, plusieurs unes de la presse people à son actif. Tout juste s'ils ne te croient pas en mesure de leur signer le bon de sortie !

Il assure ne jamais les prendre de haut et se plie au jeu sans rechigner. À la veille de sa libération, cet amateur de bulles de champagne léguera même ses cinq paires de basket à l'un de ses « admirateurs ».

« Les plombs ! »

Quartier d'isolement de la maison d'arrêt de Toulon, dans le Var. Alors que la télévision retransmet un match de foot en direct, les plombs sautent.

Dans sa cellule, le Bastiais Jacques Mariani, fils de l'un des fondateurs (défunt) de la bande de la Brise de mer, l'une des structures criminelles

alors les plus solides du pays, perd patience. Il appuie sur le bouton qui relie chaque détenu isolé au quartier général des surveillants.

— Oui ? dit la voix d'un surveillant dans l'interphone.

— Faut remettre les plombs, là ! ordonne Mariani sur un ton qui ne laisse pas de place à la discussion.

— On mange et on arrive, répond le surveillant avant de couper court.

Dans la seconde qui suit, Mariani hurle par la fenêtre de sa cellule, avec son inimitable accent corse :

— Espèce d'enculé !!! Tu manges et tu arrives ??? Je vais te couper la tête !!!

Brassens pour changer d'air...

18 heures, un jour comme les autres, à la maison centrale de Saint-Maur, dans l'Indre, où le Marseillais Tony Cossu retrouve des conditions de détention ordinaires après neuf ans d'isolement, un traitement de choc auquel il n'a apparemment pas trop mal résisté.

Les surveillants s'activent pour évacuer la cour, les ateliers, les galeries. Les détenus regagnent leurs bâtiments respectifs, où les portes des cellules restent encore ouvertes, le temps de préparer le dîner. Pourvu qu'ils le fassent hors de portée d'une caméra de surveillance, ceux qui en ont les moyens partagent un verre de vin – auquel le « maton » peut éventuellement avoir droit. Le temps de commenter les événements de la journée, par exemple la dernière intervention médiatique du président Nicolas Sarkozy.

19 h 30. La relève est là. Les détenus doivent désormais rejoindre leur cellule. C'est l'heure pour les uns de se mettre derrière l'ordinateur, pour les autres de regarder un film à la télévision. Une nouvelle tranche de vie en solitaire qui peut facilement mener les plus résistants très tard dans la nuit.

Au petit matin, toujours la même consigne, un surveillant vérifie d'un rapide coup d'œil si le détenu est bien là. Les actifs se lèvent pour rejoindre les ateliers, les autres restent au lit aussi longtemps qu'ils le

souhaitent. Tony Cossu ayant atteint, et même dépassé, l'âge de la retraite a obtenu d'être classé « étudiant ».

— J'écris et c'est plus important qu'autre chose ! » s'est-il exclamé à l'heure de plaider sa cause, avec l'aplomb de celui qui a « des couilles », pour reprendre l'une des expressions les plus usitées en milieu carcéral.

Après de longues années d'isolement, l'administration s'est-elle résignée à le laisser tranquille ? C'est tout comme. Cossu s'intéresse à l'art ? Il a libre accès à l'atelier peinture. Plus tard, un procureur dira qu'il a « manipulé tout le monde » pour se la couler douce. Cossu rétorquera qu'à l'isolement il avait payé pour suivre des cours par le biais du CNED, mais qu'à cause des transferts incessants, il n'a jamais pu prendre une seule leçon...

Le Marseillais se lève donc à l'heure qui lui plaît. Son emploi du temps, à quelques détails près, c'est lui qui le gère. Maître du rythme, il en profiterait presque pour mettre les pendules au garde-à-vous !

Dans les couloirs, l'atelier ou la cour, le voyou AOC croise de nouvelles silhouettes, pas forcément celles de garçons aussi « sérieux » que lui. Le principal souci de ce hippie de toujours, vieux de soixante-dix ans, par exemple, c'est de peindre de belles fleurs et de se tenir à l'écart des autres. Un peu déphasé, il est enfermé dans son monde et, lorsqu'il ne peint pas, il stagne dans son potager, où il regarde rougir ses tomates. Une petite vie, celle d'un homme qui a tué deux femmes, mais déteste la violence, portant invariablement son bandeau dans les cheveux, longs comme dans les années Hendrix... Difficile d'en faire un ami quand on a passé le plus clair de son temps entre cavale et braquages de banques, mais en centrale, on ne côtoie pas seulement ceux qui vous ressemblent et parlent la même langue que vous.

Faire le tri entre les « braves » et les « menteurs », discerner le sourire de circonstance du vrai sourire, c'est désormais pour Cossu un impératif. Et un travail de chaque instant. Il consacre notamment une petite partie de son énergie à tenir à distance respectable tous ces détenus qui lui tournent autour, avides d'entendre la parole de l'ancien, jusqu'aux islamistes qui essayent de le recruter pour pouvoir dire qu'ils ont un gros voyou avec eux. Cossu préfère se concentrer sur les deux ou trois garçons de son acabit qu'on ne lui interdit pas de croiser parce qu'ils lui seraient trop proches dans la vie active.

Les bons jours, à la faveur d'un spectacle, Tony retrouve cependant ses vieux amis. Bernard Lavilliers ou les comiques Omar et Fred de passage à Saint-Maur, c'est en effet l'occasion pour lui de croiser ceux que l'on a jugé préférable d'enfermer dans un autre bâtiment, parce que la PJ le sait lié avec eux pour toujours : le Toulonnais Pascal Perletto et Pascal Payet. Leur amitié est trop forte, pense-t-on du côté de l'administration, pour être honnête. À la faveur de ces événements supervisés par les services d'action sociale, ils reforment allégrement (et légalement) leur ligue dissoute, le temps d'un show.

Mais ce n'est pas fête tous les jours. Pour meubler le temps libre, l'« étudiant » Cossu peint. Cette vie monacale décuple apparemment son inspiration. En ville, il aurait la famille à la maison, le chien entre les pattes, le téléphone qui sonne sans cesse, les sorties et les parties d'échecs avec sa vieille maman ; entre les murs, il est tranquille. Sa cellule est encombrée de toiles, de tubes de peinture à l'huile, sans oublier le chevalet. Il s'inspire de Dalí, fait dans la nature morte, peint volontiers ce qui lui manque le plus : des femmes, jeunes de préférence, dont les silhouettes trompent la solitude.

Lorsqu'un ponte du palais de justice passe par l'établissement, on lui montre « les tableaux de Cossu », dont certains ornent bientôt les murs des bureaux de plusieurs membres du personnel, en attendant celui qu'il entend expédier à son avocat, à son éditrice ou à Carla Bruni, dont il a réalisé un portrait plutôt flatteur.

Entre deux toiles, l'artiste peut se dégourdir les jambes dans un espace nettement plus large que celui qu'il a connu ces dernières années : passer de la minuscule cour du quartier d'isolement à la cour de promenade de la maison centrale, c'est comme passer d'un F1 à un duplex avec vue sur la Garonne.

— La cour de Saint-Maur, c'est la meilleure, proclame Tony Cossu. Un chemin permet d'en faire le tour. C'est plein d'arbres, on y voit même des figuiers et des amandiers. Les détenus plantent toutes sortes d'herbes aromatiques, des poivrons, des tomates dont ils se serviront pour faire la cuisine. L'été, on peut s'allonger pour prendre le soleil.

Le grand luxe.

Lui-même, en temps que « doyen » des lieux, ne met pas les mains dans le potager, mais il commande des graines que d'autres se chargent de

faire pousser pour lui, jusqu'à la récolte. Regarder grandir des plantes, l'air de rien, cela inscrit le détenu dans le temps. Certains ont même tout le loisir de voir pousser des arbres, sachant qu'ils séjournent entre ces murs plus d'une dizaine d'années. Au jardinage, Cossu préfère ses dictionnaires d'anglais, de français et d'espagnol, sans oublier un plan de New York qu'il s'est fait envoyer parce qu'il entend situer dans cette ville américaine l'intrigue d'un roman en gestation...

Sous surveillance permanente, cet homme à l'accent inimitable sait que le moindre de ses éclats de voix est scrupuleusement consigné, mais les « matons » ne le harcèlent pas trop, parce que, finalement, ils ne sont pas mécontents d'être affectés à son étage. Avec lui, ils peuvent dormir sur leurs deux oreilles : pas de rapports à rédiger toutes les dix minutes, dans la mesure où l'ancien désamorce la plupart des conflits. Tony Cossu ne fait pas de cette incarcération un drame, peut-être parce qu'il a « vécu » et peut largement puiser dans les émotions passées quand d'autres, plus jeunes, sont rongés par la frustration, l'envie et la jalousie...

Lorsqu'il voit arriver dans son bâtiment le jeune et fringant Jacques Mariani, héritier d'une longue lignée de bandits bastiais, Cossu oublie tous les contentieux qu'il pourrait avoir avec lui et lui sert de guide. Il lui conseille de guigner la place enviée de « gamelleur » – aussi appelé « auxi ». Puisqu'il faut avoir une activité si on veut cumuler des jours de grâce, autant opter pour celle-ci, qui consiste à amener la gamelle une fois par jour aux détenus. Une dizaine de cellules à livrer et le tour est joué. Il faut aussi faire le ménage, et que ça brille s'il vous plaît, mais on peut toujours sous-traiter cette partie du travail moyennant quelques sous ou paquets de cigarettes, comme l'explique Cossu au jeune Mariani :

— Tu es payé, tu es indépendant, tu bosses une heure par jour : c'est la meilleure place !

Une planque, en somme, d'autant que le « gamelleur » n'est pas obligé de se lever tôt le matin et que sa porte reste ouverte plus longtemps que celle des autres.

Entre un conseil amical et un haussement de ton ciblé, il sait aussi faire preuve de doigté. Tandis que dans la cellule voisine, à l'agonie ou presque depuis une rupture amoureuse, un détenu se passe en boucle un disque de Julio Iglesias, il finit par intervenir. Non pas en tapant du poing sur la

table, mais en lui proposant un disque de Léo Ferré et un autre de Georges Brassens. Pour changer d'air...

« On vit de souvenirs »

Jean-Claude Kella est parti très tôt de Toulon à la conquête de l'Amérique. Il a fait fortune dans la « schnouf », comme on dit au cinéma, mais aussi pas mal d'années de prison, vingt-cinq ans en tout. La dernière fois, il y est resté dix ans, dont six à l'isolement, une dose conséquente due à son palmarès et à la qualité de ses amis, parmi lesquels Tony Cossu figure en bonne place. Libéré en 2009, à l'âge de soixante-trois ans, il raconte comment l'isolement lui a fait « prendre la plume », lui aussi, alors qu'il avait « horreur d'écrire des lettres ».

— Pour passer le temps, je me suis mis à rédiger une sorte de journal intime. Je me suis aperçu que cela me plaisait. Cela m'a permis de laisser quelques images à mes enfants et de remettre les pendules à l'heure par rapport à ce que l'on racontait sur mon compte.

À la prison d'Avignon, Kella passe le brevet de français. « Quelqu'un écrit-il ? » s'enquiert l'enseignant. Kella lui transmet sept cahiers d'écolier dont la lecture le ravit – ils finiront dans les mains d'un éditeur. Un parcours inhabituel pour quelqu'un qui aurait voulu être coiffeur, s'il avait obtenu son certificat d'études.

— La prison a été construite par les riches pour enfermer les pauvres, dit-il.

Sa façon de garder le moral, c'est de se dire qu'il n'a pas « vivoté », lui. Il trouve même qu'il s'en sort plutôt mieux que certains de ses amis, entre « celui qui est devenu obèse, celui qui est mort d'une cirrhose du foie et celui qui ploie sous la marmaille ».

En prison, dit le Toulonnais, qui a fait le tour du monde et parle plusieurs langues, « on vit de souvenirs ». « Ils n'ont que nos corps, ils n'auront jamais nos esprits ! », relativise ce pionnier de la French connection.

Avec des garçons de cette trempe-là, les surveillants n'ont d'autre choix que de faire dans la dentelle, le léger, en espérant que chacun trouve le

petit hobby qui l’aidera à passer le temps, entre l’heure de promenade et l’heure de sport, passée à pédaler sur un vélo immobile dans une cellule minuscule. Que chacun parviendra à remplir le vide pour neutraliser sa solitude, qui en dessinant, qui en écrivant, qui en bavardant pendant des heures avec des gars du même profil qu’eux, qu’ils ne verront pratiquement pas, mais dont la présence leur rappellera qu’ils ne sont pas seuls sur une île déserte.

Cinquante ans plus tôt, on les jetait au fond d’un trou avec une couverture et on versait une louche de café le matin dans leur gamelle ; aujourd’hui, on propose trois cachets au premier soupir suspect. La seule chose qui n’a pas fondamentalement changé, c’est la façon dont on met le détenu à la porte, sa peine purgée : sans le moindre ménagement, ni la moindre attention.

— Comme un chien, assure Kella.

2

« Comme des hommes »

> « Quand tu n’es pas encore un homme et que tu n’as pas tout vécu, tu es beaucoup plus sensible à la prison. Quand tu as fait les quatre cents coups, que tu as derrière toi une vie remplie, elle paraît plus simple. »
>
> Tony Cossu.

« Tu es conditionné, prêt au combat »

Conduit *manu militari* au mitard parce qu’on a trouvé dans sa cellule un téléphone portable, Rachid X., condamné à quinze ans de prison pour vol à main armée, est traduit devant le « tribunal » intérieur. Condamné à quarante-cinq jours de cachot, avec des conditions plus rudes encore que celles du quartier d’isolement, il puise dans ses réserves et trouve la force de prendre le dessus. Il décide tout simplement, en sus du sévère régime alimentaire qu’on lui impose, de suivre scrupuleusement les recommandations du Ramadan qui commence dans deux jours. Une façon de ne pas se laisser dominer et de conserver le pouvoir de décision : s’il jeûne, c’est qu’il l’a bien voulu.

Le mitard, Rachid a déjà eu l’occasion d’en tâter à cause d’un courrier peu amène expédié à un magistrat qui l’avait privé de parloir pendant dix

mois. Pas de possibilité de cantiner quoi que ce soit, pas de visites, il connaît le tarif. Il n'ignore rien non plus de la frugalité des lieux : une cellule dépourvue de tout placard, un matelas, une couverture, des couverts en plastique, l'eau du robinet, quelques feuilles de papier et un stylo...

Debout à 6 heures du matin, le jeune braqueur à la tête dure croque le morceau de pain conservé de la veille et boit énormément d'eau. Du plateau repas, il ne conserve que les ingrédients qui lui serviront, l'heure venue, à « casser le jeûne » : pain, beurre, confiture, salade. Les surveillants le toisent avec curiosité, surtout quand ils remarquent l'assiduité avec laquelle il fait malgré tout son sport quotidien, tous les après-midi. Ils lui concèdent rapidement une douche prolongée et le regardent perdre du poids – six kilos en quarante-cinq jours. Contrairement à tous les pronostics, Rachid conserve cependant un flegme à toute épreuve, propre à désarçonner le système qui l'a puni pour son téléphone portable. Il n'abuse pas du temps du personnel et ne sort le « drapeau » dans l'interstice de la porte qu'en cas de nécessité impérieuse, par exemple lorsqu'il a besoin de la serpillière pour faire son ménage.

— Je les respectais, dit Rachid.

Et ce respect lui vaut en retour quelques desserts et quelques entrées froides supplémentaires pour la rupture du jeûne. Une manière de rendre caduque cette règle qui veut que le détenu retenu au mitard voie ses portions de nourriture nettement amoindries. Impossible d'affamer un type qui s'affame lui-même ! Quant aux mois de Ramadan qui l'attendaient dehors, plus tard, ils lui sembleraient si faciles, si légers...

La prison, ou l'art de la retourner.

— Si tu es un guerrier, tu t'endurcis, dit le puni. Tu forges la détermination que tu avais déjà à l'extérieur. Plus rien ne te fait peur, même tuer ne te fait plus peur. Tu es conditionné, prêt à la violence, au combat.

« On aurait dit un déplacement officiel de Nicolas Sarkozy »

Les « hommes », ceux qui ont un casier judiciaire long comme une prière et plus d'une dizaine d'années de prison au compteur, sont comme à la maison derrière les barreaux. Guère besoin pour eux de se dépenser en présentations et palabres lorsqu'ils arrivent dans un établissement pénitentiaire : leur réputation les précède, renforcée par les articles que la presse leur a consacrés, sans oublier les émissions de télévision où leur nom a été cité. Ils n'ont plus grand-chose à prouver, pas davantage aux « matons » qu'aux autres détenus.

Le personnel respecte leur pedigree.

L'attraction que ces « pointures » exercent sur les criminels « débutants » est tout autant flagrante, au point que certaines de ces jeunes pousses ambitieuses tenteront de se mettre à leur service, histoire de rebondir une fois dehors plus haut qu'ils n'étaient en entrant.

— Tous les jeunes rêvent d'Al Capone, confirme le Marseillais Tony Cossu. Ils te voient démesuré et cherchent à être à la bonne avec toi. J'en ai même connu qui me demandaient de les amener dans mes guerres. J'aurais pu les transformer en tueurs à gages, mais je n'ai jamais voulu profiter de la situation.

Les bandits médiatiques ont beau se faire tout petits, leurs galons se voient comme le nez au milieu de la figure, en témoigne ce propos recueilli auprès de l'un de leurs admirateurs, jeune braqueur dans le civil, plusieurs fois incarcéré :

— Ce sont des types qui ne se rendent pas, qui cherchent toujours à s'évader. Ils ont la classe. On les admire parce qu'ils sont des modèles de réussite. Ils ont des manières et un culot monstre.

— Pour les minots, on est des vieux cons, réplique modestement Tony Cossu.

Il sait que ce n'est pas tout à fait vrai : le jour où les jeunes détenus de la maison d'arrêt de Grasse ont compris que les quatre « vieux » à l'isolement n'étaient pas de vulgaires pédophiles, mais quatre as du grand banditisme, dont le Marseillais faisait partie, ils se sont mis à les appeler « monsieur ». Des « messieurs » qui ont grandi à une époque où les flics utilisaient les gégènes ramenées d'Algérie dans les commissariats et où celui qui « parlait » (à la police) était exclu à vie du milieu. Un temps où le détenu ne tirait pas sur son joint avant de s'endormir dans de vrais draps...

Une fois leur place acquise sur l'échiquier du crime, il reste cependant aux « hommes » à veiller à l'affichage et à ne jamais faiblir. La consigne, chez les gros voyous incarcérés, pourrait se résumer en une phrase : « Je t'emmerde et je te fais un grand sourire. »

Façon de dire qu'on ne leur marchera pas sur les pieds et qu'on ne saura jamais ce qu'ils pensent vraiment.

— Si tu montres ta souffrance, tu es mort, explique Tony Cossu.

Pour le standing, le pire serait de « perdre la face » ne serait-ce qu'un instant. C'est pourquoi le voyou qui se respecte se tient bien derrière les barreaux. Tout le contraire du bébé caïd qui remue dans cesse dans les brancards.

— La pénitentiaire sait qu'elle ne va pas avoir de problèmes avec nous, poursuit le Marseillais. On n'est pas là à écrire des lettres tous les jours pour se plaindre, à réclamer à tort et à travers. On est une race à part. On a l'orgueil. On fait la prison comme des hommes. Tous les jours, on leur dit : « Vous ne m'aurez pas, c'est moi qui vous aurai ! »

Forts de leur réputation, ces hommes expérimentés s'imposent dans l'univers carcéral par leur personnalité. Reconnus dans leur petit monde tel Brad Pitt dans le milieu du cinéma, ce sont à leur manière des célébrités. Pas besoin de dire un mot plus haut que l'autre : il leur suffit d'employer le mot juste, celui qui fait mouche. Leur palmarès fait le reste, à condition qu'ils adoptent le comportement que l'on attend d'eux.

— Si tu es droit, authentique, tu forces le respect, résume d'une formule Tony Cossu.

Leur charisme suffirait, mais l'argent accroît le fossé entre les « hommes » et les détenus ordinaires. Le gros voyou emprisonné est presque toujours soutenu par ceux de ses amis qui sont restés à l'extérieur. Sachant qu'avec 500 euros par mois on a largement de quoi adoucir la vie quotidienne et que bien des détenus croupissent sans le moindre centime devant eux, son statut est assuré sur le plan matériel. Comme le remarque encore Cossu, quatre voyous qui mettent au pot pour cantiner de bons produits, ça fait presque une « cuisine gastronomique » – ou au moins d'excellentes sauces.

Il y a aussi chez ces personnages une certaine agilité psychologique, indispensable à l'heure de s'adapter à cet univers clos. Suivant au JT de 20 heures un reportage sur des enfants bombardés quelque part en

Afghanistan, du fond de sa cellule, Cossu songe ainsi que ces petites victimes n'ont « même pas eu le temps de voir le soleil briller ». La seconde d'après, il se livre à l'une de ses cabrioles préférées :

— Tu pètes les flammes, tu as ta famille dehors, il y a plus malheureux que toi, alors fais la part des choses !

De quoi blinder davantage encore un moral d'acier.

Quelques rares gangsters un peu égocentriques optent pour le « moi je ». Une attitude qui consiste à se raconter sur tous les tons et sous tous les plis, avec le risque de ne plus pouvoir parler que de ça, même au moment d'éplucher les patates. Le risque aussi de s'enfermer peu à peu dans une forme de mégalomanie, avec à la clé une possible grosse crise existentielle. Parce que derrière ces certitudes clamées haut et fort, rappelle opportunément l'ex-braqueur Rédoine Faïd, « tu n'es qu'un numéro. Tu souffres comme tout le monde. T'as plus ta voiture, t'as plus le bateau que tu avais dehors, et tu finis par te dire que tu serais mieux dans un petit centre de détention que dans une centrale de sécurité, loin de chez toi ».

L'autre option, plus professionnelle, consiste précisément à faire profil bas, à se taire, à dire bonjour à tout le monde et à ravaler toute prétention. Le seul danger, observe Faïd, mais en est-ce vraiment un, c'est que « le silence renforce ton prestige ».

L'administration, sans le vouloir, accroît encore l'aura de ces « hommes ». Plus les mesures de sécurité déployées autour de lui sont importantes, plus le détenu est « quelqu'un », forcément un type hors du commun.

— Quand j'allais de la cellule au parloir, se souvient Cossu, on aurait dit un déplacement officiel de Nicolas Sarkozy !

De quoi vous donner une stature présidentielle, loin de la petite « faune », quelles que soient les précautions que vous prenez.

Rebelle attitude

Caïd il est dehors, caïd il doit rester à l'intérieur : le voyou notoire doit tenir son rang s'il a l'intention de persister dans sa voie une fois remis en liberté. Il doit maintenir sa réputation à flot, sauf à vouloir tourner

définitivement la page. Il lui faut cependant doser ses efforts s'il ne tient pas avoir l'administration constamment sur le dos : elle ne lâche pas d'une semelle l'homme dont elle suppose que des gens se feraient tuer pour lui. Celui dont elle estime que l'on risque tôt ou tard de venir le chercher en hélicoptère. Celui dont la police lui assure qu'il jouit de solides et fidèles supporteurs parmi les gangsters en liberté.

Certains ne débandent cependant jamais, tel Jean-Christophe Pédron, braqueur réputé. Considéré par ses pairs comme un « guerrier », il n'en laisse pas passer une, au point que ses amis le surnomment gentiment « Spartacus ». Un surveillant le salue ? Il tourne la tête. On lui annonce son transfert à la centrale de Clairvaux, réputée inviolable ? Dans l'heure qui suit, il réussit à monter sur le toit de l'établissement. Retour de bâton réglementaire : quarante jours de mitard. Le Breton en a vu d'autres. Condamné à treize ans de prison pour vol à main armée, il s'est évadé une fois avec succès, de quoi lui donner envie de recommencer autant qu'il le pourra. En 2003, à la maison centrale de Moulins-Izeure, il doit cependant renoncer après qu'un surveillant, posté dans son mirador, lui eut logé une balle dans le bras droit...

La rebelle attitude est une posture qui peut produire ses effets. Elle est pour le voyou une façon de se prémunir définitivement contre l'adversité.

— À l'isolement, rapporte Rédoine Faïd, tu te crées une discipline. Tu te façonnes un mental. Tu te la fais comme un homme. Tu entends les autres pleurer, se plaindre, et tu cherches à te protéger. Tu t'adaptes pour survivre, et cette discipline de fer fait de toi quelqu'un d'exceptionnel... jusqu'au jour où tu te retrouves submergé par l'incarcération, et là, tu ne te maîtrises plus...

Jean-Christophe Pédron, Christophe Khider, récidivistes de l'évasion comme avant eux Jacques Mesrine, savent ce que signifie ce point de non-retour. Dévorés par les conditions de détention, remontés comme des pendules contre l'administration pénitentiaire, ils n'ont plus qu'une seule solution : chercher la faille et s'évader, comme l'animal traqué qui refuse de se rendre. Se prouver une fois encore, peut-être la dernière, qu'ils sont des « hommes ». Une sorte d'impératif à l'heure où la sanction qui s'abat sur le détenu classé « à risque » frappe également de plein fouet la famille : un jour ou l'autre, après avoir traversé la France, l'épouse, le frère ou le fils trouvera porte close. Parce qu'elle en aura décidé ainsi,

l’administration aura transféré le prisonnier sans prévenir, la veille. Une façon pour elle de toucher le point faible : chacun sait qu’un prisonnier vit beaucoup à travers sa famille, qu’elle est pour lui une forme de « respiration », selon les mots de Tony Cossu. Rien de tel pour l’asphyxier un peu que de repousser une visite d’une semaine.

« Vous croyez vraiment que je vais vendre trois grammes de coke à Ophélie ? »

En prison, les voyous se repassent volontiers le film de l’affaire qui les a stoppés en plein vol. Ils en parlent même parfois, mais seulement aux amis. Et jamais pour se morfondre, car ils connaissent les règles du jeu. Même s’ils considèrent que la police n’a pas tout à fait respecté ces règles, ils encaissent pour mieux repartir à la sortie.

— Les flics jouent leur rôle et nous le nôtre, explique Tony Cossu. Pas vu, pas pris, comme les politiques qui piquent dans la caisse ! Tu me fais marron, chapeau ! Les condés ont toute la vie pour nous prendre la main dans le sac. Tout ce qu’on leur demande, c’est d’être fair-play.

Ce qu’ils n’auraient pas été, à en croire le Marseillais, lors de la dernière affaire qu’ils lui ont mis sur le dos, avec à la clé plus de dix ans de prison.

— Les juges espagnols prônaient un non-lieu, mais le juge français a fait un faux mandat d’arrêt et je me suis retrouvé en France, raconte-t-il. Cela te mets la rage. Tu as envie de leur arracher les yeux, mais tu restes fort, et tu te reprends...

Un autocontrôle assis sur de fortes certitudes.

— Comment un juge peut-il donner vingt ans de prison à quelqu’un, s’il ne sait pas ce que c’est de passer un jour en prison ? Ce que c’est de devoir te foutre à poil pour la fouille ? Est-ce qu’on peut parler gastronomie sans jamais avoir cuisiné ? L’objectif, c’est de t’éliminer, jamais de te réinsérer.

« Victimes de l’injustice » : c’est l’un des leitmotive des « hommes » incarcérés. S’ils sont dans cette satanée cage, c’est que le juge « transpire la haine » à leur égard. Qu’on leur a monté un « chantier », en général sur

la base d’un renseignement « anonyme ». Ils le répètent durant toute leur détention à ceux qui prêtent l’oreille, avec une telle force de persuasion que leurs interlocuteurs finissent par écouter attentivement, et parfois par douter sérieusement de la qualité de l’accusation...

Parler quelques heures avec Mohamed Denfer, c’est ainsi prendre le risque de se convaincre qu’il a fait l’objet d’une abominable machination, lui, le petit gars du Nord trop tôt rangé dans la case « grand banditisme ». D’une sorte d’acharnement de la part d’une police qui avait finalement assez peu de garçons de son calibre à se mettre sous la dent entre Lille et Roubaix... Son parcours plaide pour cette lecture. On le suspecte, en 2002, d’avoir participé à l’attaque d’un fourgon blindé dans le sud de la France ? Mohamed Denfer est remis en liberté l’année suivante avec un non-lieu et crie à la « mascarade ». On le surveille entre 2004 et 2006 parce que son frère est soupçonné de se livrer au trafic de stupéfiants ? Rien au bout du compte, jusqu’à l’intervention d’un nouveau juge, persuadé que « Momo » a capté une partie de l’argent d’un braquage au Luxembourg et qu’il a quelque chose à voir avec la livraison de quarante-sept tonnes de shit dans le port d’Anvers...

On interpelle le nordiste à l’issue du festival de Cannes, la starlette Ophélie Winter dans les bras (ou presque), à bord d’une Bentley appartenant à un richissime homme d’affaires tunisien. Et le voilà à nouveau sous les verrous, auréolé de quelques titres à la une des journaux people, la police ayant trouvé quelques grammes de cocaïne dans la chambre d’hôtel de la plantureuse Ophélie. Sans oublier cette photo où on le voit, bras dessus, bras dessous avec la jeune femme, à la sortie de l’une des discothèques à la mode de la Croisette, le VIP.

« Je ne suis nulle part dans cette affaire ! » « Vous croyez vraiment que je vais vendre trois grammes de coke à Ophélie ? » « Ils disent que j’ai téléphoné d’une cabine, mais il n’y a pas de cabine dans cette rue ! » « C’est vrai que je connais du monde, mais ça ne veut pas dire que je fais des affaires avec eux ! » « Ils vont bientôt dire que la Croisette m’appartient, mais à part le faux passeport, ils n’ont rien à me reprocher ! » « Les flics, ils sont capables de me tailler un costume avec des points et des virgules ! »

La seule chose que reconnaisse « Momo » Denfer, né en 1962 à Tourcoing, c’est une aventure avec Ophélie. Il a également vendu un «

Porsche Cayenne » en Espagne à un type qui s'est retrouvé mêlé à un trafic de drogue. Présumé innocent jusqu'au jour de son procès, il ne lâche rien, et cette détermination ne le quitte pas de toute sa détention – il sera remis en liberté le 12 juin 2009, après vingt-quatre mois de prison, grâce à la nullité de procédure soulevée par maître Franck de Vita, son avocat niçois. Sa façon de ne pas se laisser abattre, lui que l'on a voulu impliquer dans toutes les grosses affaires qui ont défrayé la chronique dans le Nord. Sa façon, également, de se mettre au-dessus des détenus ordinaires : le signe des « hommes ».

D'ailleurs, comme tous ceux qui intéressent la PJ depuis longtemps, « Momo » jouit du statut que l'on accorde aux « bons » clients, avec toute la déférence que cette position induit de la part des surveillants. La prison, Denfer l'a découverte à vingt ans pour vol, y est retourné à vingt-deux ans, encore pour vol, à vingt-huit ans pour proxénétisme, et à trente-quatre ans pour trafic de voitures volées – un séjour abrégé grâce à un diplôme d'informatique, gage de sa réinsertion. Il sait mieux que quiconque que rien ne sert de crier, ni de s'énerver quand on est enfermé. Clamer son innocence, dire que l'on veut le condamner à cause de sa réputation, oui, mais à l'intérieur, s'adapter avant tout. Ne pas se bloquer mentalement sur le souvenir de la villa sur la Côte, des belles fringues, des bagages de marque, écrans plasma et autres bouteilles millésimées saisis par les douanes – qui ont aussi embarqué les livres sur le banditisme et la machine à laver ! Zapper ce voisin qui, interrogé par des journalistes de la télévision, a assuré qu'« on ne le voyait pas beaucoup travailler »...

— Le problème, confesse « Momo » Denfer, c'est que la prison ne me fait pas peur. Je n'ai plus de champagne dans mon verre ? Ce n'est pas bien grave ! Je m'achète un ordinateur et j'apprends à m'en servir ! Dès que je peux, j'aide les mecs à se défendre, même si je ne suis pas avocat. Je donne des consultations gratuites !

On le change de cellule tous les deux mois, traitement de cheval réservé aux « gros ». Cela ne l'empêche pas de venir au secours d'un malheureux sexagénaire, un ancien boucher qui a un peu perdu la boule, afin que les jeunes cessent de le harceler. Il n'a pas besoin de ça pour marquer des points vis-à-vis des détenus comme des surveillants : à son arrivée, ils l'ont accueilli comme on reçoit une tête d'affiche. Son nom était sur toutes les lèvres. Il ne lui restait qu'à tirer les petits avantages liés à cette

notoriété. Sans agressivité, toujours sur le qui-vive, parce que tous ses faits et gestes seront notés, interprétés, avec rapports transmis aux autorités. Comme ce jour où un surveillant croit le surprendre en train de racketter un autre détenu... alors qu'il lui fournissait les ingrédients nécessaires à la confection d'une pizza pour deux.

La phase d'adaptation est rapide. Il reste ensuite à se répéter tous les jours que la prison n'a aucun impact sur lui, puisqu'on lui a « fait un travail[3] » et que l'on prétend « le juger sur son nom ». Quand il sortira, ce sera comme s'il n'avait jamais mis les pieds dans cet établissement. Il n'en parlera pas, pas même aux filles.

— Frimer parce qu'on est allé en prison, dit-il, c'est bon pour les racailles de quartier.

Pas pour les garçons de son espèce.

Une nuit à la belle étoile

Avoir joui à fond de la vie durant ses années de liberté a suffisamment rassasié le vieux Franck Berens, voleur depuis toujours, pour qu'il ait l'estomac bien calé. Avoir possédé Porsche et Bentley, lui qui est né dans la misère, lui permet d'encaisser la dureté d'une cellule avec une apparente désinvolture.

— Dans ma tête, je suis libre, affirme-t-il. Du moment que mes filles ne manquent de rien, je me sens bien.

« Francky », comme l'appellent les jeunes qu'il a formés du côté du Montreuil et d'Aubervilliers, s'est tellement « gavé » que la disette et les barreaux ne l'effraient pas. Pire que ça : il se sentirait presque bien derrière les murs.

— Je n'ai pas eu de jeunesse, explique-t-il. Après ma première peine, je me souviens que je n'étais bien que seul au volant de ma voiture, à faire des tours de périphérique autour de Paris. J'avais l'impression que tout le monde me regardait de travers J'ai compris ce jour-là que la prison, c'était ma famille, ma vie.

Banni, mais pas marri pour autant, Berens imprime son propre rythme dans un univers qui prétend imposer le sien par la contrainte. Il défend

bec et ongles son pré carré, ces petits avantages glanés à force de coups de gueule et de coups de pression.

— Toi, je vais te casser les poignets, lance-t-il un jour à un surveillant qui le « provoquait » avec ses clés.

Certains auraient été expédiés au mitard pour moins que ça. Pas lui. En fixant ainsi les limites de ce qu'il est prêt à accepter, il gagne au contraire le « respect » des surveillants. De la hiérarchie également, avec laquelle il négocie, de passage à la maison d'arrêt de Fresnes, la possibilité pour les détenus en transit d'avoir eux aussi la télévision dans leur cellule, comme les autres.

C'est que Franck Berens a de qui tenir : quelques années auparavant, des amis des frères Guérini, alors considérés comme les rois de Marseille, envoyèrent un colis piégé au médecin-chef des prisons parce qu'il refusait d'accorder une permission à Mémé, le chef du clan. Question de « moelle », comme on disait à l'époque. Une lignée dans laquelle « Francky » s'inscrit haut et fort.

Comme tous les voyous de la vieille génération, il conserve parfaitement en mémoire ce temps où l'on mettait la prison sens dessus dessous, dans les années 70, pour revendiquer un peu d'air frais et faire bouger les lignes d'une administration figée depuis des décennies. Tous les détenus suivaient les leaders, même si la révolte devait se terminer par une pluie de coups, lorsque les CRS entraient en force dans l'établissement, mettaient tout le monde en ligne dans la cour et jouaient de la matraque pour que chacun regagne sa cellule. Les hygiaphones étaient encore en vigueur dans les parloirs, les prisonniers portaient l'uniforme et leur matricule autour du cou, et n'avaient évidemment pas droit à la télévision.

Aujourd'hui, ces mouvements de révolte collective sont beaucoup plus rares. Un suicide dans l'établissement ? Un tabassage sérieux au mitard ?

— Plus personne ne bouge, admet un caïd issu de la nouvelle génération, parce qu'à côté des anciens, on pète dans le luxe et le confort. En centrale, on a des frigidaires, des glaces à volonté et une équipe de foot qui joue contre les surveillants !

Presque une pension de luxe pour quelqu'un de la trempe d'un Franck Berens.

Il arrive cependant encore que les prisonniers revendiquent, comme ce jour-là à la maison centrale de Saint-Maur. Le motif de la grogne aurait paru futile au bandit Jacques Mesrine et à son « lieutenant » Georges Besse, ex-baron du braquage, mais il semble suffisant pour qu'une centaine de détenus se rassemblent dans la cour et refusent de regagner leurs cellules : les nouvelles cartes de téléphone que l'administration compte mettre en service coûteront plus cher que les anciennes. Inacceptable ! C'est l'été et la canicule cogne, alors les mutins décident de passer la nuit dehors, sur la pelouse.

Une nuit à la belle étoile, ça n'a l'air de rien, comme ça, vu de l'extérieur, mais pour ceux qui viennent de débarquer en centrale après plusieurs années de quartiers d'isolement, c'est un événement inouï. « Trop canon », comme disent les plus jeunes. Presque tous les occupants du bâtiment sont de la partie, sauf les malades et quelques « notables » en train de négocier avec la justice une libération conditionnelle : un horizon souriant qu'ils se refusent d'obérer pour quelques euros de téléphone, quitte à s'attirer les sarcasmes de quelques camarades.

— Il était 11 heures du soir et j'étais dehors, se souvient l'un des participants à cette folle nuit. Cela ne m'était pas arrivé depuis plus de six ans ! Nous avions l'impression de nous approprier par la force un semblant de liberté.

Les détenus obtiennent satisfaction, les cartes ne seront pas augmentées, mais force doit rester à l'administration. Appelés en renfort, les CRS pénètrent dans l'établissement. Après quelques coups de bâton et une fouille à corps généralisée, ceux que les surveillants considèrent comme les meneurs sont conduits au mitard, en attendant leur prochain transfert dans une autre centrale, histoire de casser la dynamique de groupe qui s'est mise en place à la faveur de ce mouvement.

Loin de se plier au nouvel état d'esprit en vigueur, les anciens conservent leurs réflexes : dénoncer ce qui les scandalise. De retour en prison où il a passé une bonne partie de sa vie et où il s'est battu en son temps contre les fameux QHS, ces quartiers de haute sécurité qui précédèrent les quartiers d'isolement, Philippe El-Shennawy n'est pas homme à se laisser faire. À peine installé dans sa cellule du QI de Fresnes, il emprunte un stylo à son voisin de cellule, bien plus jeune que lui. Le lendemain, il lui demande des timbres, que le détenu lui passe

volontiers, solidarité oblige avec le nouvel arrivant, avec en prime les articles de journaux qui relatent par le menu son arrestation – El-Shennawy a une petite notoriété dans le milieu. Par écrit, il réclame qu'on lui livre tous les matins *Libération*, un journal qui a longtemps soutenu la cause des détenus isolés. Une demande qui sera exaucée mais, entre-temps, le nouveau « pète les plombs » à l'heure de sa première promenade dans l'une des six cours aménagées pour les détenus « à risque ». La plus petite, constate-t-il, n'est pas plus grande qu'un « box à chats ». La plus grande a les dimensions d'un « box à chevaux ».

— C'est quoi ça ! s'exclame El-Shennawy, stupéfait par la pénombre qui règne dans cette cour minuscule où l'on n'entre qu'après s'être soumis au détecteur de métaux. Vous êtes complètement malades ! hurle-t-il dans les couloirs, avec la même verve qu'autrefois. Il faut refuser ces cours de promenade ! C'est dix fois pire que les QHS !

Force est de constater que ses voisins de cellule se sont habitués à ces conditions draconiennes, mais El-Shennawy ne restera pas avec eux. Pour éviter la contagion, réflexe administratif bien ancré, le contestataire est aussitôt transféré vers Fleury-Mérogis, dans un quartier où il ne risque pas de semer la pagaille, ni de faire des émules : on le loge au bâtiment « D1 », avec les flics ripoux et les travestis.

Les « tenanciers »

Le directeur d'une maison centrale doit avant tout maîtriser son monde.

— Il ne veut pas d'histoires, autrement on lui sucre sa prime, résume un abonné au fichier du grand banditisme.

Chaque bâtiment a sa petite vie bien réglée, et cette petite vie tourne en général autour d'un ou deux « référents ». À Saint-Maur, en ce milieu des années 2000, Tony Cossu « tient » un bâtiment, tandis que deux de ses vieux amis et complices, Pascal Payet et Pascal Perletto, deux figures du milieu dans le sud de la France, en « tiennent » un autre.

Un directeur de prison est en échec lorsqu'il est contraint d'appeler la police pour ramener l'ordre. Le jour où un mouvement enflamme son établissement, c'est qu'il n'a rien vu venir. Qu'il n'a pas su traiter à temps

les réclamations montées des cellules, dont certaines sont parfois très basiques – accorder des œufs frais ou de la mayonnaise en pot suffirait éventuellement à calmer les esprits. Dans sa gestion quotidienne des rumeurs et des humeurs, il sait que les caïds sont indispensables.

Un détenu a-t-il trouvé un système ingénieux pour balancer une décharge électrique dans le bras du surveillant chargé d'ouvrir sa porte ? Le directeur peut évidemment sévir en direct, mais le plus sûr, c'est encore de dépêcher un émissaire auprès du récalcitrant. Par exemple, Philippe Jamin, *alias* « Fifi » d'Aubervilliers, revenu du pays du Soleil Levant, en cette fin des années 80, avec une carrure internationale et une aura incontestable... En deux minutes, « Fifi » règle le problème : le surveillant ne recevra plus de décharges électriques. Le même « Fifi » peut le cas échéant sauver une vie, comme ce jour où un directeur vient le chercher alors qu'un détenu menace de sauter du troisième étage de la maison d'arrêt de Fleury-Mérogis.

Les gendarmes de choc du GIGN sont postés sur le toit depuis deux heures, encagoulés, prêts à intervenir sous l'œil du procureur Laurent Davenas.

— Laisse-moi ! lance le candidat au suicide en direction de Philippe Jamin, qui vient tout juste de s'introduire dans sa cellule.

— Il est 1 heure de l'après-midi et tu nous as fait louper le repas ! s'emporte « Fifi ». Si tu restes là, on va rater la promenade. Maintenant, t'arrêtes tes conneries ou on te bourre les côtes à la prochaine promenade !

Deux minutes plus tard, le détenu abandonne son mortel projet et consent à réintégrer sa cellule. De quoi assurer le maintien de Jamin parmi l'élite carcérale jusqu'au terme de sa détention. Et quelques solides relais au sein de la prison, chacun sachant que le directeur ne paraderait pas ainsi dans la cour de promenade, au milieu de trois cents détenus, s'il n'avait pas la certitude qu'il ne lui arrivera rien.

« Tu sais ce que tu vaux »

La prison est une université du crime, mais c’est aussi une école de la vie, l’ancien braqueur Rédoine Faïd est bien placé pour le savoir.

— Sous les verrous, j’ai appris à voir la misère en face, raconte-t-il. J’ai vu des gens crever de faim sans rien demander et des malades du sida qui n’avaient pas droit aux soins appropriés. J’ai vu la détresse. J’ai vu des êtres humains souffrir parce que leur femme partait avec un autre. J’ai aussi beaucoup appris sur moi-même : après plusieurs années enfermé, tu sais où tu vas. Tu sais ce que tu vaux. Tu sais si tu t’es menti à toi-même. Personne n’est fait pour ça, la prison. Tu dois être courageux, ne pas te laisser aller.

Faïd, comme d’autres, a découvert au fil de sa détention des réserves insoupçonnées de ce courage-là. Il a surtout compris que l’homme avait plus de ressources que l’animal.

— Mettez un tigre au pôle Nord et il crève tout de suite, dit-il. Transportez un ours polaire au Sahara et il crève aussi sec. L’être humain, lui, est capable de s’adapter partout.

Cette faculté d’adaptation surprendrait plus d’un magistrat. Lequel d’entre eux n’a jamais songé à utiliser la prison comme moyen de pression sur une personne mise en examen ? « Tu ne veux pas collaborer, je vais te faire la misère », telle pourrait être la devise de ces juges qui abusent de l’incarcération. Si le traitement ordinaire ne suffit pas, il a les moyens de rendre la peine plus douloureuse en coupant tout lien avec la famille. Avec les voyous patentés, le résultat ne sera cependant pas toujours celui escompté, à entendre ce jeune voleur professionnel, issu d’une cité de la région parisienne, qu’une juge a voulu faire plier.

— La juge a obtenu avec moi l’effet inverse de celui qu’elle recherchait, dit-il. Au fond du trou, coupé du monde, j’ai accumulé du ressentiment. Plus j’ai eu la sensation qu’elle menait une croisade, plus je me suis endurci.

Le visage tendu comme ses mots, il conclut :

— La douleur crée la haine.

Elle est aussi le sel dont on fait les « hommes ».

« Un voyageur, c’est libre... »

— Dans la vie, il faut savoir ce que l'on veut. Quand on est voyou, il faut en assumer les conséquences. La prison en est évidemment une. À celui qui tombe, je conseille d'enfiler ses baskets tous les matins et d'aller faire son footing, au lieu de se morfondre.

C'est dit avec aplomb par un gangster patenté d'une quarantaine d'années. La plupart des bandits souscrivent à cette vision de l'enfermement, une sorte de mal nécessaire dont la mention figurait quelque part dans le contrat qu'ils ont signé en embrassant une carrière criminelle. Rares sont ceux qui avouent ne pas avoir purgé leur peine « sur une jambe », dans la facilité. Les Manouches font cependant exception à la règle. Comme si leur vie de « voyageurs », comme ils s'appellent eux-mêmes, était parfaitement incompatible avec la vie sédentaire du prisonnier, beaucoup reconnaissent craindre la prison. Elle est au-dessus de leurs forces, fussent-ils à l'extérieur des voyous reconnus et craints.

— Un voyageur, c'est libre, résume avec un joli sens de la formule un voyou de la région parisienne.

Quand ils possèdent une belle villa sur la Côte d'Azur, avec piscine, les Manouches installent volontiers dans leur jardin un camping-car, simplement parce qu'ils y dorment mieux, qu'ils y entendent les bruits de la nuit et la pluie les nuits d'orage. Une proximité avec la nature qui rend le béton immobile de la prison plus insupportable qu'à d'autres.

Leur attachement à la famille, souvent très fort, se referme également comme un piège, eux qui ont toujours vécu au milieu de leur « clan », un groupe élargi comprenant, outre leurs épouses, les frères et sœurs, leurs époux respectifs et leurs enfants. Un des leurs se retrouve-t-il incarcéré ? Ils se plient en quatre pour lui fournir de la bonne nourriture, prêts à rassembler un million si on leur dit que le juge est « corruptible », mais cela n'efface pas les dégâts de la solitude.

— Pour eux, la prison c'est le diable, explique un Franco-Algérien qui a réconforté plus d'un « rabouin » en détention, à commencer par les frères Hornec, un temps considérés comme les patrons sur le pavé parisien, eux qui avaient écarté tous les parrains à l'ancienne. Ils ont tellement imaginé que c'était l'enfer avant de venir, qu'ils n'y arrivent pas. C'est plus fort qu'eux.

— Ils se la font à la Zampa, observe un autre gangster, qui les connaît bien pour avoir braqué avec quelques sommités de ce milieu manouche.

Une allusion à l’ex-parrain de Marseille Gaétan Zampa, mort au bout d’une corde dans sa cellule de la prison des Baumettes, le 16 août 1984, alors qu’il ne souhaitait que simuler la folie pour obtenir son transfert dans un hôpital psychiatrique.

Même les « morchs » (les « durs », dans la langue manouche) n’en sortent pas sans blessures, comme si l’enfermement, pour eux, était double. Comme s’ils étaient physiquement incapables de s’adapter à la vie en cellule, eux qui de surcroît ne maîtrisent pas toujours l’écriture, compliquant la communication avec le juge, l’avocat, mais aussi avec l’administration pénitentiaire. Quant à retrouver leur place une fois remis en liberté, c’est loin d’être gagné d’avance, même (surtout) pour les « hommes », dont les concurrents guignent le rang et les revenus.

« Mourir dehors, c’est mille fois mieux ! »

— En prison, si tu es un homme, ça se voit tout de suite, tranche Tony Cossu. Tu peux toujours rouler des mécaniques dans la rue mais, au fond du trou, soit tu fais le mendiant, soit tu te comportes comme un homme et tu ne bronches pas. Il est inutile de crier, comme de pleurer. Il ne sert à rien de lancer toute la journée des « Nique ta mère ! ». Il ne sert tout simplement à rien de parler : ton seul comportement suffit à montrer celui que tu es.

Cependant, même les « hommes » tombent malades derrière les murs. Parfois gravement, et la hantise, c’est alors de mourir à l’intérieur, pris au piège comme une vulgaire souris. Éric Alboreo, gangster d’une trempe certaine, s’est retrouvé dans cette situation, rongé par le « crabe » au fond de sa cellule de la maison centrale de Lannemezan (Hautes-Pyrénées). La maladie cumulée avec l’enfermement, diminué deux fois, il aurait voulu sortir parce qu’il se sentait mourir, mais son « dossier » s’est dressé devant lui, telle la porte d’une salle des coffres...

Éric Alboreo a notamment le tort de s’être évadé une fois avec succès, tort aggravé par le fait qu’il est lié comme les deux doigts de la main à son complice de toujours, Pascal Payet, incarcéré lui aussi. La fidélité que

se vouent les deux hommes est telle que l'administration ne peut imaginer que l'un soit remis en liberté sans immédiatement songer à voler au secours de l'autre. Pourtant, dans l'état où il est, « même son ami ne lui laisserait pas prendre le risque d'aller le chercher », affirme Tony Cossu, qui les connaît bien tous les deux.

— Éric Alboreo ne mérite pas ça, dit encore le gangster (et désormais romancier) marseillais.

La prison, à la rigueur, mais pas la maladie en prison, un double combat dans lequel il perd alors chaque jour un peu de ses forces. Au risque de laisser le cancer prendre le dessus, cette maladie qu'il est persuadé d'avoir contractée après avoir été salement rossé par une équipe de gros bras de la pénitentiaire. Un tabassage destiné à le « mater », séance dont il était ressorti avec une côte cassée, blessure mal soignée qui aurait déclenché le vent mauvais de la maladie, avec au bout du tunnel ces séances de chimiothérapie menottes dans le dos.

— Pour qu'il appelle le Samu, c'est qu'il doit être vraiment mal, assure Tony Cossu, désormais libre mais comme en osmose avec cet ami dont il sait qu'il ne dispose plus de toutes ses ressources physiques, ni de la force mentale pour faire face à l'incarcération.

Et hanté par l'idée qu'Éric Alboreo puisse « mourir au placard », une fin pire que toutes les autres, le Marseillais dit sans ambages :

— Les voyous ne se laissent jamais enfermer. Le seul d'entre nous qui soit en prison, c'est Éric Alboreo, parce qu'il est malade. Nous, on sait qu'on va sortir un jour ou l'autre. Lui, il se demande s'il ne va pas mourir en prison. Mourir dehors, c'est mille fois mieux que mourir en prison. Mourir dans une cellule, c'est mourir dans un tombeau[4].

3

La cellule

« La détention développe l’intellect. Elle change notre façon de parler. On ne se met pas à parler comme des bouquins du XVIe siècle, mais on s’exprime mieux. »

Rédoine Faïd.

Du taudis au trois étoiles

— Vous me mettez en prison ? C’est pas la peine, monsieur le juge, votre prison, c’est une colonie de vacances !

Avec son franc-parler habituel, Tony Cossu, alors âgé d’une cinquantaine d’années, pousse un pion tandis que l’homme vient de brandir sa carte maîtresse : en quittant son bureau, il sera incarcéré.

— Vous y allez un peu fort ! proteste le magistrat.

— Pas du tout, mais j’ai connu la prison à une époque où on n’avait pas droit aux journaux ! se contente de répondre, avec un sourire, le braqueur marseillais.

Une manière de lui signifier qu’il fréquente ces établissements depuis plus longtemps que lui et qu’avec les cellules qui l’attendent il aura un peu l’impression de passer du taudis au trois étoiles, toutes proportions gardées.

— On te donnait un morceau de pain, une couverture qui pouvait très bien te refiler la lèpre, et terminé, raconte-t-il. Aujourd’hui, tu as la savonnette, la lessive, les draps... et la télé. La télé dans la cellule, c’est

plus encore qu’un compagnon. C’est une présence que tu maîtrises. C’est quelqu’un que tu peux facilement envoyer chier. Tu ne veux plus voir la trombine de celui qui parle ? Tu éteins. Tu as aussi le droit de l’insulter autant que tu veux : il ne te répondra pas. Tu peux traiter n’importe quel haut personnage d’« enculé », si tu penses qu’il le mérite. C’est toi qui commandes. Tu as envie d’applaudir ? Tu applaudis. Si tu veux, tu as même le droit de faire ton petit chef.

S’il ne fond pas en larmes et ne se met pas à genoux au moment où le juge lui annonce qu’il y retourne, c’est aussi que Tony Cossu a intégré ces séjours à l’ombre dans son programme, avec à l’appui une citation du président américain Richard Nixon : « Quand on a été en haut, c’est dur de tomber si bas. »

— À la différence de l’homme d’affaires, habitué au luxe et aux bonnes manières, le voyou est capable de dormir dans une cave comme dans un château, explique-t-il. Rien ne le perturbe. Finir en prison, pour un P-DG, c’est un peu comme tomber du cinquantième étage d’un building. Nous, on a toujours connu des hauts et des bas. C’est ce qui fait notre force. On va en prison sans gémir. On se concentre sur un objectif : rebondir, parce que rebondir, c’est notre façon d’exister. On te brise un jour, deux jours, puis tu te reprends le dessus. Tu as reçu un coup de massue, mais tant qu’on ne te tue pas... tu sais que tu ressortiras plus en forme que le juge qui t’a fait incarcérer !

Pour se maintenir moralement, il y a une règle à laquelle tous ou presque se réfèrent : surtout ne pas trop investir dans une cellule du quartier d’isolement. Le voyou sait qu’il déménagera vite, après un mois, quelquefois deux, au plus un trimestre. Cela n’empêche pas la plupart d’entre eux d’être des maniaques de la propreté. En arrivant dans un nouveau « domicile », Tony Cossu a l’habitude de récurer les lieux à l’eau de Javel. Il demande aussi à ce qu’on change le matelas. Puis il défait son sac et prépare ses vêtements pour le lendemain, un peu comme il le ferait dans une chambre d’hôtel.

— Tu n’es qu’un passager, insiste Cossu. Tu ne restes pas très longtemps dans cette cellule que l’on a choisie pour toi.

Il n’a plus qu’à prendre langue avec ses voisins très provisoires pour s’insérer dans la petite communauté des isolés.

« T’es pas chez toi dans cette cellule »

Noredine est déjà un ancien, lui aussi. Un pionnier du milieu version fils du Maghreb, déjà entrevu au chapitre précédent. La cinquantaine, il s’y entend comme personne pour former les « petits » à qui il prête un peu d’avenir, les mecs « valables », comme il dit, ceux chez qui il a repéré le « bon logiciel ». Le discours qu’il leur tient est une mise en condition pour durer sans plier au fond de leur cellule, tout à fait dans la lignée des consignes prônées par Tony Cossu :

— T’es pas chez toi dans cette cellule. Ne t’installe surtout pas. Tu vas peut-être rester un moment, mais ne considère jamais que tu habites ici. Tous les trois mois, ils vont te dégager et te faire tourner, alors tiens-toi toujours prêt.

Plusieurs caïds encore verts ont vécu leurs années de détention en respectant scrupuleusement cette recette. Surtout ne jamais accrocher une seule photo, un seul poster aux murs. Surtout ne pas chercher à enjoliver cet univers sinistre à en être glauque. Juste s’accoutumer à la pénombre. Se faire à l’idée que l’on passe ses nuits et ses jours dans une « cave », il suffit pour s’en convaincre d’éteindre la lampe. Ou de voir combien les yeux ont du mal à s’adapter à la lumière qui s’infiltre entre les barbelés de la cour de promenade.

— Au fond de ta cellule, explique un « élève » de Noredine, tu as trois grands ennemis : le temps, la solitude et la nostalgie, peut-être le plus redoutable. La moindre image que tu colles au mur peut déclencher en toi une vague de nostalgie. Tu mets un poster représentant la mer, une image de plage, et tu ne contrôles plus tes pensées ! C’est la même chose avec les photos : si tu croises sans cesse le regard de ceux que tu aimes, tu souffres davantage.

La pénombre est reine, au point que certains auront du mal à supporter la lumière extérieure le jour de leur libération.

— Au quartier d’isolement, on a tous l’air de cachets d’aspirine, confirme Rédoine Faïd, qui se souvient comment il cherchait à attraper le moindre rayon de soleil pour avoir un peu moins mauvaise mine.

La cellule ne vaut pas une bonne chaise longue dépliée face à la Méditerranée, mais elle peut faire le bonheur des autodidactes. Pour

tromper l’ennui, Rédoine Faïd lit les journaux, puis se met aux magazines. Il découvre la rubrique « littérature » de *Paris Match* et commande plusieurs ouvrages, comme *Le Rêve brisé*, de Charles Enderlin, ou *La Chambre*, de Françoise Chandernagor. Il les dévore en quatre jours, puis les prête à son voisin d’alors, le bouillant Christophe Khider, avant d’en débattre longuement avec lui, invités surprises d’un café littéraire imaginaire. Et il élargit son champ de vision en commandant *L’Étranger*, d’Albert Camus, *Les Misérables*, de Victor Hugo, et quelques autres.

— Dehors, tu n’as pas le temps de lire, de fréquenter les librairies, dit l’ex-braqueur. Dans ta cellule, tu n’as rien d’autre à faire. Avec les lectures, tu te découvres une fibre politique, une idéologie. Tu vas donner ton avis sur Bayrou, sur Royal. Tu comprends à quoi sert un ministère...

Parfois, un livre crée le quiproquo, comme ce jour où le directeur, entrant à l’improviste dans la cellule du détenu Faïd, tombe sur *Maupassant, le clandestin*, d’Olivier Frébourg.

— Vous préparez votre cavale ? demande-t-il.

— Pas du tout, monsieur, répond Faïd, une phrase qu’il répétera lorsqu’un autre directeur, dans une autre prison, découvrira dans son bagage un livre de photos de Barcelone, cadeau d’un détenu corse, et lui parlera encore d’évasion...

Un certain nombre de gros voyous, à la faveur de ces années en cellule, finissent par éplucher des livres de philosophie. Nietzsche a leur préférence, dont certains sont capables de citer des phrases entières par cœur, à l’instar de Michel Ghelam ou de Jean-Christophe Pédron, deux gangsters considérés par l’administration pénitentiaire comme d’irréductibles durs à cuire. Sans oublier les férus de peinture, comme les braqueurs Alexandre de Paolis et Jean-Jacques Naudo, dont les connaissances artistiques finiraient presque par intimider les surveillants.

— En détention, tu ne dois pas laisser tes neurones s’endormir, observe Rédoine Faïd. Tu dois te tenir au courant de tout. À la télé, tu regardes plutôt « C dans l’air », la chaîne Planète et le Journal de 20 heures que « La roue de la fortune ». Quoi que tu fasses, tu n’existes pas. Socialement, tu es mort. Le fait de lire et de s’informer te raccroche à la vie. Cela t’évite de devenir un grand sociopathe et de te mettre à détester tout le monde. Et puis quand tu sors, au moins, tu n’es pas complètement largué : tu sais tout de l’euro ou d’Internet !

« Le matelas est trop confortable ! »

Ces neuf mètres carrés ne lui appartiennent pas et Karim Maloum, notre ex-pilier de la *dream team*[5], l'« équipe de rêve » du braquage, ne se prive jamais de le rappeler aux surveillants. Pas une fois, il ne se retient de les corriger lorsqu'ils lui ordonnent de rentrer dans « sa » cellule.

— Dans votre cellule ! réplique-t-il, avant d'obtempérer.

— Tu dois savoir que rien ne t'appartient, explique Maloum. Pour eux, tu es comme un cobaye en observation. Ils notent tout ce que tu fais sur un cahier. Ils fouillent sans cesse la cellule, au point que je n'ai même plus eu envie d'écrire, de peur qu'ils ramassent mes papiers. Ils cherchent à te déstabiliser en changeant tous les jours les horaires de la promenade, comme on taquinerait un poisson rouge dans un aquarium.

La meilleure façon qu'il a trouvée de reprendre un peu la main, c'est de s'infliger un plus dur traitement. Ainsi choisit-il de dormir, de longues semaines durant, à même la ferraille du lit. Les surveillants l'interrogent sur cette bizarrerie ?

— Le matelas est trop confortable, répond-il.

Une manière pour lui de « décider de (sa) propre vie », de « redevenir quelqu'un » face à une machine qui cherche à le déshumaniser.

— Ce n'est pas un combat contre les surveillants, mais un combat contre moi-même, dit-il, libéré après dix ans d'un traitement de choc dû à son rang. Tu dois faire en sorte que la prison t'atteigne le moins possible. Tu dois assumer tes actes et te convaincre que c'est toi qui t'es mis en prison, et pas eux.

À l'isolement, dans ce que l'administration appelle aussi les « quartiers différenciés », Maloum perd de son acuité visuelle, mais développe son audition. Il se concentre sur le moindre bruit de clés, au point de se comparer parfois à ces chiens qui remuent la queue lorsqu'ils sentent venue l'heure de la promenade. Il écoute les longs silences comme il ne l'avait jamais fait dehors, ces longs moments où il ne se passe strictement rien. Quant aux amis qu'il se fait à travers les murs, comme le nationaliste corse Yvan Colonna ou le braqueur Farouk Achoui (cousin de l'avocat), il n'aura jamais eu l'occasion de voir leur visage. Au point que Colonna

sera surpris de voir cet « inconnu » venir l'embrasser au tribunal, un « inconnu » avec lequel il a pourtant bavardé pendant des heures.

« Il faut rester à l'intérieur »

La cellule dans laquelle on enferme les voyous ne leur appartient pas, mais la plupart affirment en prendre soin « pour le compte de l'administration ». Une cellule sale ou mal rangée, c'est le début du relâchement, ce qui n'est pas leur genre.

— Tu veux que ça sente bon, dit l'un d'eux, qui négligeait le désinfectant mis à disposition par l'établissement et cantinait tous les produits d'entretien disponibles.

Une éponge tous les quinze jours, cela ne lui suffisait pas non plus. Pas davantage que les deux fioles de Javel de rigueur.

— Quand j'arrive dans une cellule, raconte le nordiste Mohamed Denfer, lui aussi rencontré quelques chapitres plus haut, c'est le grand nettoyage, la désinfection. Je récure tout, du sol au plafond. Je veux que ce soit nickel.

Cette volonté d'éliminer de la cellule les miasmes du prédécesseur ne s'accompagne pas d'une folle envie de transformer les lieux en une coquette chambrette. Pas plus que les autres « Momo » n'accroche au mur la photo de son fils. Il a trop peur qu'on le transfère sans prévenir un beau matin et qu'il n'ait pas le temps de l'emporter. Il n'affiche pas non plus de posters.

— J'ai passé l'âge, dit-il. Et puis tout ce qui te rappelle l'extérieur est à éliminer. Il faut rester à l'intérieur, c'est là que tu trouves la force mentale de vivre la prison. C'est pas la joie, mais tu sais qu'ils t'ouvriront un jour.

« T'arrives à vivre là-dedans ? »

Une équipe de la police judiciaire déboule ce matin-là dans une maison d'arrêt pour une perquisition. Direction, le quartier d'isolement, où les enquêteurs poussent la porte d'une cellule.

Le chef de l’équipe connaît bien le braqueur qui lui fait face, puisqu’il a participé à son arrestation. Un peu gêné, lui qui n’a jamais mis les pieds dans un tel quartier, il lâche :

— T’arrives à vivre là-dedans ?

— Ça va, ça va, répond le voyou.

— Je vois que tu as de bonnes baskets et pas mal de CD...

— C’est le bois de Boulogne, ici, ou quoi ! s’esclaffe le voyou. Vous êtes venus pour mater ? Tu veux que je te dise tout de suite où on a planqué le lance-roquette ?

Autant dire que le policier est reparti bredouille, sans les informations qu’il comptait soutirer à ce « client » aussi fier que difficile.

Des années plus tard, alors que lui revient cette scène à la mémoire, le voyou commente :

— Tu es tellement dénué de tout, au QI, que tu acquiers une forme de liberté de ton. Tu prends conscience, peu à peu, que tu n’es rien. C’est comme ça que certains deviennent suicidaires et cherchent à s’évader par tous les moyens au péril de leur vie. Lorsqu’il a tenté sa chance à Moulins-Yzeure, Christophe Khider était à bout. Il a mis toute sa détermination dans la balance et il est sorti !

Dans ce contexte, la poignée de main que l’on parvient à échanger avec un congénère à l’occasion de la promenade est bien plus importante que la décoration de la cellule, dans laquelle on ne risque pas de frôler la main de quiconque. Elle est furtive, compliquée parce que l’espace pour passer le bras est minuscule, mais elle est aussi magique que le petit carré de ciel bleu aperçu un bref instant. Les deux hommes ont parlé sans se voir des plages de Cancún, au Mexique, en marchant, ils ont remercié en chœur les détenus de l’étage supérieur d’avoir fait silence pour qu’ils puissent s’entendre, puis ils se sont serré la pogne... avant de retourner dans leur « studette » pour plus de vingt-deux heures de solitude, conformément au régime taillé sur mesure pour les « détenus particulièrement surveillés ».

Plus on passe du temps à l’isolement, plus on végète dans sa cellule, plus la promenade quotidienne prend du sens. Elle devient même assez vite le moment le plus important de la journée. Celui où l’on repousse les murs pour prendre une bouffée d’oxygène. Celui où l’on va « dehors ». Celui où l’on peut parler à quelqu’un d’autre qu’à soi-même.

L’administration organise régulièrement ses rotations, mais le monde des DPS est petit. Tueurs, braqueurs ou grands trafiquants, ils forment une caste à part et se reconnaissent rien qu’à leur façon de marcher. Ils moulinent les mêmes idées dans leur cerveau à peu près au même moment, ce qui facilite grandement la conversation.

— Pour peu que tu rencontres un mec comme toi, tu te fais ta prison bien plus facilement, confirme un habitué de ces cours de promenade grandes comme des mouchoirs de poche.

Question de tempérament, de préoccupations communes, pour ne pas parler des « valeurs ».

— Un mec avec qui tu peux parler évasion, affaires, avocats, mais aussi politique et actualité, ça vaut de l’or, renchérit un autre.

Deux heures de conversation ininterrompue pour éloigner le silence de la cellule, deux heures de « gamberge » complice, cela ne vous transforme pas une prison en pub irlandais, mais ça change tout !

L’inspection

Quartier d’isolement de la maison d’arrêt de Nanterre. Les noms des détenus figurent sur les portes, à côté du régime alimentaire de l’occupant, « normal », « végétarien » ou « sans porc ». Le pétillant et remuant Jacques Mariani, fleuron de la jeune génération de braqueurs bastiais, débarque un beau matin dans les parages. Il affiche aussitôt la couleur avec quelques déclarations tonitruantes sur le mode :

— Je viens du Sud, là-bas on va tout faire péter.

Une manière de poser ses marques, tout en prenant connaissance des noms de ses nouveaux voisins. Il reconnaît au passage un patronyme, d’une pichenette fait glisser l’œilleton réservé aux surveillants et lance :

— Aïe, aïe, aïe ! Je t’ai reconnu ! Bouge pas ! Mains en l’air ! Il est où le lance-roquette ?

Un mélange d’humour et de provocation qui en dit long sur son humeur, à peine chagrinée par plusieurs mois de ce traitement carcéral spécial. Continuant sur le même registre, le fougueux fils Mariani se tourne vers les surveillants :

— Vous avez des brouilleurs ici ? SFR, ça marche ou ça marche pas ?

Un peu comme un vacancier inspecterait la villa qu'il a louée pour l'été en arrivant dans les lieux.

Les cellules des quartiers d'isolement sont tellement exiguës, la lumière y est tellement rare que certains détenus sombrent dans une profonde dépression. Ils « pètent les plombs », comme on dit vulgairement, incapables d'endurer plus avant ce monde à part. Si c'est à leur portée, ses voisins de cellule le soutiennent à bout de bras et tentent de lui redonner goût à la vie à leur façon, avec des phrases fracassantes dans le style :

— Si tu supportes pas la prison, mon collègue, va travailler !

Ce syndrome frappe cependant assez rarement les caïds de la trempe d'un Mariani, qui se construisent précisément autour de ce sort qu'on leur fait subir. Chaque attention particulière de l'administration pénitentiaire est vécue comme un privilège, comme une pierre supplémentaire à leur ego surdimensionné. Ils se mettent à quatre pour aller les chercher dans leur cellule ? C'est qu'ils le valent bien. On fait place nette sur leur chemin lorsqu'ils doivent gagner les parloirs ? N'est-ce pas de cette façon que l'on procède habituellement pour les stars ?

Ces mille précautions sont pour la plupart un rempart contre la déprime. Les surveillants ne font qu'appliquer les ordres, mais eux aussi se laissent convaincre de l'importance de celui dont ils ont la garde. Et tôt ou tard, pour se valoriser eux-mêmes, ils lui rendront forcément un petit service.

Les nomades

S'installer, marquer son territoire, c'est une histoire sans cesse recommencée, parce qu'il faut bientôt quitter à nouveau sa cellule, transfert oblige. Parfois, ce sont les surveillants eux-mêmes qui font les valises avant que le détenu ne soit informé du mouvement qui se précipite. Les décisions sont précisément gardées secrètes pour limiter les projets d'évasion, sans tenir compte des visites éventuelles des familles.

Le détenu est transporté à fond de cale, comme une marchandise, avec interdiction de regarder la route. La valise (et les sacs en plastique)

suivent généralement le mouvement, mais pas toujours très vite, et seulement au terme d'une fouille minutieuse. Il arrive même aux bagages de s'égarer plusieurs jours, et pas toujours par hasard : pour punir un détenu, rien de tel que d'aiguiller ses affaires vers la mauvaise voie. Le pécule non plus ne suit pas toujours à la vitesse voulue. Il arrive même parfois tellement lentement qu'il peut très bien être mis à disposition alors que le prisonnier est déjà en route pour une nouvelle prison...

Ces déménagements incessants atteignent une partie de leur objectif, puisqu'ils perturbent le voyou et anéantissent son petit bien-être. Certains y puisent cependant là encore leur force, dans un redémarrage perpétuel qui leur évite de s'encroûter.

— Ils veulent te casser, explique un multitransféré Si tu te rebelles, ils te mettent encore plus bas. Le mieux est encore de regarder le chef sans trembler et de lui dire : « Il est bien, ton cachot ! » C'est la seule façon de se faire respecter lorsqu'on n'a rien, strictement rien.

Ces transferts sont aussi un formidable aiguillon pour la solidarité entre détenus, comme l'observe Tony Cossu :

— Quand tu quittes une cellule, tu laisses le sucre, le café et les petites provisions aux voisins. Arrivé à destination, tu peux être sûr que tes nouveaux voisins feront ce qu'il faut pour te réserver un bon accueil. Ils te feront passer tout de suite un petit paquet avec le minimum, à charge de revanche.

Et l'on repart de zéro, certain que la transmission du dossier administratif qui suit chaque détenu se fera sans retard, elle, avec à l'intérieur le détail de tous les derniers épisodes. Il faut saluer le nouveau directeur, qui accourt pour voir de près ce nouvel élément aussi dangereux, stipule le rapport, qu'un sapin de Noël dans lequel on aurait installé de vraies bougies.

— Je connais la musique, dit le détenu pour couper court aux présentations.

— Tu te fatigueras avant moi, riposte le directeur, soucieux de montrer ses limites à ce client au-dessus du lot.

Le ton est donné.

Au petit matin, un surveillant frappe à la porte. Il fait grise mine.

— Qu'est-ce que t'as ? T'as pas tronché c'te nuit ? lui demande le braqueur sur un ton goguenard. Tu veux un café ?

Le surveillant se détend, un peu surpris devant ce type qui ne perd pas le moral malgré les transferts incessants. En quelques secondes, le nouveau vient de montrer de quel bois il se chauffe.

La recette de ces nomades un rien boute-en-train ? Un secret de fabrication que l'un d'entre eux expose en ces termes :

— La cellule, c'est du béton armé à 100 %. Si tu te laisses enfermer, si tu es dedans, tu t'accroches automatiquement[6]. J'avais décidé qu'ils ne m'auraient pas, que j'arriverais à sortir. C'est la seule manière de survivre.

Un jour, la présidente du tribunal est venue l'entendre dans les murs. Il a insisté pour qu'on lui montre la cour minuscule dans laquelle on le conduisait une fois par jour. Lisant dans ses yeux un mouvement de panique, il lui a lancé ces quelques mots :

— Voilà l'espace où je promène ma vie une heure par jour.

Cela n'a pas vraiment rassuré la magistrate.

La cellule témoin

— Dedans ou dehors, pour moi, c'est pareil, affirme « Francky », un homme qui a vu grandir les premiers des caïds de la Seine-Saint-Denis, Maghrébins et Manouches, à l'époque où il tenait le « Saint-Ex », un bar de Rosny-sous-Bois. Quand on est fiché comme moi, poursuit-il, on a une étiquette. On est un peu une figure, alors on a des avantages. On peut se permettre de faire une réflexion au surveillant. On peut arrondir les angles, par exemple refuser de se baisser pour la fouille de l'anus. Les mecs comme nous, on ne peut pas les infantiliser !

Caïd dehors, caïd il reste à l'intérieur. Maître du jeu, il ne se laisse pas abattre. Il « gère », comme il dit. Il organise son « petit confort ». Sa maison est bien tenue ? Sa cellule, c'est la « cellule témoin », ça sent le propre. L'avantage, c'est qu'il voit tout de suite si quelqu'un a fouillé les lieux en son absence. Avec l'expérience, il a appris deux ou trois trucs aptes à lui faciliter la vie. Par exemple, qu'il est possible de bloquer la porte de la cellule avec un simple briquet. Ou que l'on peut toujours avoir un téléphone à portée de main, à condition de bien le cacher. Ou qu'il ne

faut faire confiance à personne, « surtout pas si la personne insiste pour te fournir un objet compromettant ».

Dedans ou dehors, c'est un peu la même chose pour lui parce que la prison est devenue sa deuxième maison, à force. Elle ne lui fait plus ni chaud, ni froid, tant elle fait partie de sa vie. Elle ne parvient plus à lui faire ressentir la moindre privation, lui qui y a tout appris, ou presque. Il finira même par y faire un bout d'études et par obtenir une capacité en droit qui confortera son prestige, faisant de lui un consultant très recherché derrière les murs. Gratuitement, car l'argent mis de côté au fil de sa carrière de voleur fait qu'il n'est pas dans le besoin. Il lui arrive même de dépenser dans le mois, en cantinant, davantage que le salaire d'un surveillant : de quoi adoucir la vie en cellule.

Tellement qu'il finit par l'aimer, ce petit « chez-soi », au point de conserver malgré lui des reflexes de taulard quand il rentre à la maison. Au moment de rejoindre sa chambre à coucher, combien de fois lui est-il arrivé de lancer à sa compagne :

— Je vais dans ma cellule !

Ce n'est pas le seul lapsus qui trahisse ses vingt-six années passées à l'ombre. Il ferme régulièrement les portes derrière lui, comme si une porte ne pouvait qu'être fermée. Il a aussi du mal à fermer systématiquement le robinet d'eau qui goutte ou à éteindre la lumière, ces produits dont le prisonnier ignore la valeur, faute de se voir soumettre les factures.

— Pense à la planète, lui dit souvent sa femme, mais c'est plus fort que lui.

Manquent tout de même, pour qu'il confonde complètement sa chambre à coucher et sa cellule, ce double système de fermeture, le « penne », que met le surveillant en visite pour ne pas risquer de se faire enfermer, et les écrous, verrouillés de l'extérieur. Manquent aussi les cavalcades, quand une dizaine de surveillants déboulent, l'air méchant, alertés par le déclenchement d'une balise indiquant qu'un membre du personnel est à terre quelque part dans l'établissement... Et tant d'autres choses que l'on oublie très vite.

Le « placard »

Deux cent cinquante kilomètres-heure : c’est à peu près la vitesse moyenne pour un garçon comme Marco Bertoldi, dit « le Grand », frère d’armes jusqu’à son assassinat, au mois de janvier 2009, de Sergio Lepage, tombé alors qu’il pouvait prétendre devenir un prince à Paris. Il faut dire qu’avant d’être le logisticien de cette bande de braqueurs redoutés il a été pilote de course. Les voitures rapides, c’est son truc. L’adresse au volant, c’est ce qui lui a permis de tenir près de neuf ans en cavale. Capable, dit-il, de doubler un camion par temps pluvieux par la droite sur une bretelle d’autoroute, il a semé plus d’une fois ses poursuivants, jusqu’à ce que la naissance d’un enfant le rende un peu plus fragile, plus visible surtout.

Passer de cette liberté un peu folle, de ce mouvement perpétuel, un jour à l’est, le lendemain à l’ouest, à l’étroitesse d’une cellule, voilà qui en aurait perturbé plus d’un. Pas lui.

— Le surveillant claque la porte derrière toi, tu vois la petite lucarne, ton paquetage, la télé accrochée, c’est maintenant qu’il faut s’organiser.

La mise en condition commence dès l’arrestation, quand Bertoldi acquiert la certitude que les « cagoulards » surgis de la voiture qui vient de lui couper la route sont bien des flics, et non des rivaux malintentionnés. Cuit, mais vivant, il s’est tout de même bien « gavé » durant toutes ces années de cavale, même si elles lui ont coûté cher, pas loin de 45 000 euros par mois, en hôtels, voitures, papiers. Voilà à quoi il pense. Et puis il y a la « famille », ceux qui sont dehors et vont faire le nécessaire pour lui rendre la vie plus agréable au fond de la « ratière ». Ce lien « fusionnel » qu’il entretient avec son ami et complice Sergio Lepage, encore en vie, est pour lui comme une assurance contre l’abandon.

Le fou du volant, champion toutes catégories du vol de voitures de luxe, se met au rameur, sans turbo mais avec conviction. La prison, il connaît déjà. La dernière fois qu’il y est allé, il avait su « se faire respecter par les surveillants », probablement grâce à son charisme et à une certaine classe. Même au trou, il ne se « laisse pas marcher dessus ».

« Qu’on me donne juste mes privilèges, que je ne manque de rien, et tout se passera bien pour tout le monde », tel est à peu près le message que Bertoldi délivre à celui qui referme la porte derrière lui. Il va y rester neuf ans, et pas une fois un surveillant ne le verra couché, question de « fierté personnelle » : debout à 5 heures, il plie son lit, se fait un thé et se

met à la lecture dans sa petite cellule, en attendant de pouvoir faire son sport.

— C’est pas pour eux que l’on se tient comme ça, affirme ce rescapé de la banlieue sud (il est né en 1970). L’image que tu as dehors, tu veux la garder à l’intérieur.

Une image au nom de laquelle il demande le plein tarif le jour où on le surprend un téléphone portable à la main : quarante-cinq jours de cachot.

— Au moins, je ne passe pas pour une donneuse[7], dit-il.

Toujours une question de réputation, tandis que, dans le cachot de la maison d’arrêt de Nice, les rats remontent par l’orifice des toilettes.

Un soir, « le Grand » oublie de disposer la serpillière au-dessus du trou, laissant la voie libre aux rongeurs. En pleine nuit, un petit bruit le fait sursauter. Un rat est en train de grignoter dans le noir la pomme qu’il a posée à côté des yaourts, en prévision de son petit déjeuner. Il se précipite pour l’assommer, mais l’animal est déjà reparti par là d’où il est venu.

— On s’adapte à tout, commente Marco Bertoldi, fils de bonne famille passé de l’autre côté du miroir. J’ai voulu le vélo, je pédale. Pas besoin de cachets !

Monter au feu pendant des années lui a visiblement forgé un moral solide. La seule fois où il vacille, c’est quand sa femme vient lui apprendre, au parloir, que son frère s’est tué dans un accident de voiture.

— Une grosse claque, avoue-t-il, même s’il connaît les dangers de la conduite comme ceux du braquage.

Il retrouve de la force en permettant à quelques « lascars » de bénéficier de ses privilèges, histoire de leur montrer qu’il ne dénigre pas les « petits ». Et chaque jour se persuade un peu plus que la prison, c’est quand même « moins insupportable que la mort de ton frère ».

— Tu relativises et tu assumes, parce qu’il faut être beau joueur, dit-il. Il y a des trucs tellement plus durs que le placard, même si tu sais que tu le payes physiquement, entre la vue qui baisse et toutes sortes de petites séquelles invisibles au début.

Pourtant, passer vingt-deux heures par jour en cellule est à cent lieues du traitement VIP auquel ces garçons ont en général droit lorsqu’ils sont en liberté, dans d’autres sortes d’établissements, entre les hôtels huppés de la Croisette et ceux de la capitale.

Côté décoration, l’ancien pilote ne s’embarrasse pas davantage que les autres. Les murs de sa cellule restent blancs. Pas question de punaiser les portraits de sa femme ou une quelconque photo de famille, « un maton pourrait les détroncher ». Seule fantaisie qu’ils s’autorise : une photo de son ami Sergio Lepage.

La prison est une « passade », pas un endroit où l’on pose ses valises, insiste l’ancien pilote, au diapason d’un Tony Cossu. Il dispose dans son paquetage du « strict nécessaire », soit une dizaine de paires de baskets, pour le jogging et le rameur, plus quelques tenues un peu élégantes, jean et Weston vernies, « la moindre des reconnaissances pour ceux qui viennent te voir ».

La cellule du quartier d’isolement, on ne s’en s’éloigne pas avant que l’infamante (ou glorieuse, selon l’angle sous lequel on se place) étiquette DPS ne soit levée, au terme d’une réunion au sommet au siège de la direction de l’administration pénitentiaire. Pour Bertoldi comme pour tous les autres, ce changement de statut est l’occasion de passer du « box de cheval » au salon où l’on cause, avec en prime une promotion comme responsable de la bibliothèque de la maison d’arrêt. Fini l’escorte, les fouilles à corps quotidiennes et la minuscule cour de promenade : le voilà qui reçoit ses amis au milieu des livres, quand il ne rédige par ses courriers sur l’ordinateur qui doit lui permettre de recenser l’intégralité des œuvres disponibles dans les rayonnages.

Après trois ans d’observation, explique-t-il, les surveillants « savaient que je n’allais pas les doubler ». Cette confiance lui vaut un surcroît de confort. Il veut voir un « pote » ? Il lui suffit de le faire convoquer à la bibliothèque, où il est un peu comme chez lui, le bar en moins.

La démobilisation

Lorsqu’on vient de passer plusieurs années en détention préventive, marqué comme un pestiféré, et qu’on découvre des conditions de détention plus normales, le choc est souvent important. Celui qui débarquerait par exemple à la maison d’arrêt de Villepinte, dans la banlieue parisienne, au sortir d’une longue période d’isolement aurait la

vague impression d’arriver dans un hôpital. Avec ses murs propres, sa grande cour de promenade, ses grillages discrets, ses douches « puissantes comme un Kärcher », son « immense » terrain de sport, deux robinets d’eau par cellule, ses « gens normaux », c’est un autre monde. Surtout pour qui aurait pris l’habitude, pour canaliser l’eau de la douche, de coincer un pot de Nescafé en plastique décapité à la lame de couteau. Ou pour qui aurait oublié ce que pouvait être l’eau chaude, après trois ans au régime froid. Ou encore pour qui viendrait d’un établissement où les petites cuillères, considérées comme des armes potentielles, étaient bannies...

— Dans ma cellule, à Villepinte, les toilettes étaient cachées par une porte, se souvient un garçon qui a vécu son transfert dans cet établissement comme une sorte de miracle. J’ai ouvert la fenêtre et j’ai vu la Francilienne, avec à l’arrière-plan un dépôt de fonds que j’avais attaqué. Je me suis assis et j’ai allumé la télé. J’avais accès à MTV, à CNN, à Sky News et à la BBC ! Après des années d’isolement, j’avais l’impression d’arriver dans un autre monde. Un surveillant frappe presque instantanément à la porte. « Activités ! » lance-t-il gaiement. Je ne savais pas de quoi il s’agissait, mais j’y suis allé. Je me suis retrouvé au milieu d’une bande de jeunes pas trop fatigués. Ils buvaient du Coca et des Oasis et avaient à peu près tous leur portable dans la poche, certains étaient même équipés d’un kit mains libres. Tout allait plus vite, d’un seul coup. Je revenais à la vie, et je dois dire que ça m’a fait plaisir !

Le transfert vers une maison centrale, une fois les condamnations définitives, modifie profondément la donne. Non seulement la cellule change de dimensions, mais on a le temps d’y prendre ses marques, parce que l’on s’installe pour plusieurs années. On se pose, entouré de poids lourds de la voyoucratie et de grands criminels, de violeurs et de terroristes. Le début d’une nouvelle vie.

La cour de promenade paraît soudain immense, aussi peuplée qu’un jardin public. Les détenus étendent ici et là des serviettes par terre pour jouer aux cartes ou aux échecs. Certains jouent pour le plaisir, d’autres s’acharnent jusqu’à l’obsession, comme si le fait de mettre son partenaire « échec et mat » revenait à mettre à mal un ennemi invisible. D’autres s’adonnent au jardinage ou à la pétanque. D’autres encore marchent comme ils n’ont jamais marché de leur vie, au point de donner le tournis

aux promeneurs plus lents. De vrais TGV ! Ou plutôt des toupies, si l'on prend en considération le fait qu'ils tournent en rond.

— Vas-y, cours ! Le métro va partir ! se moque un spectateur, amusé.

Plusieurs prisonniers marchent chronomètre en main. Ils calculent le temps qu'ils mettent pour effectuer une rotation, puis dix. Une façon, peut-être, de reprendre la maîtrise du temps qui passe, de dominer une horloge qui joue contre eux.

Chacun a descendu sa bouteille d'eau et ses cigarettes. Les magazines passent de main en main. Dans un coin, un islamiste algérien, formé à l'école du GIA, lance un débat politique avec un militant de l'ultra-gauche autrefois membre du groupe Action directe et un nationaliste corse poseur de bombes. Grands consommateurs d'information, ils sont très au fait de ce qui se passe au Proche-Orient, comme de l'actualité sociale et politique. Ils font parfaitement la différence entre une Élisabeth Guigou et un Dominique Perben, respectivement garde des Sceaux au sein d'un gouvernement socialiste et d'un gouvernement de droite. Ils savent sous quel ministre on a ajouté des rangées de barbelés dans les prisons et quel autre a apporté la télévision.

— Quand je dormais, dans ma cellule du quartier d'isolement, je voyais des barreaux partout, raconte un ancien DPS. Le jour où je me suis retrouvé en centrale, je suis resté ébahi en regardant le ciel, comme un con.

Au début, assoiffés de lumière et d'espace, les ex-isolés campent dehors toute la journée, de 7 heures à 19 heures, le plus loin possible de leur cellule. Ils redécouvrent la pelouse, les bancs, les arbres. Ils se refont une santé, au vrai sens du terme, parce que, malgré tous leurs efforts, les corps se rouillent lorsqu'on les confine dans des espaces si étroits.

Au début, ils marchent doucement, pour ne pas froisser leurs articulations. Puis ils accélèrent, entraînés par le mouvement. Ils soufflent, comme démobilisés après une longue guerre de tranchée. Quelques mois de répit, le temps de retrouver leurs bases, en même temps que l'usage normal du téléphone, grâce aux cabines installées dans les bâtiments, accessibles à certaines heures et étroitement écoutées. Jusqu'au jour où leur cellule leur paraît de nouveau trop petite et que l'envie leur reprend de vouloir tout faire « péter » et de se sauver. Avec le risque d'être balancé, démasqué, et de repartir pour une transhumance sans fin...

4

Manger, boire, fumer, téléphoner...

> « Avec 300 euros par mois, tu vis bien en prison. Avec 500 euros, tu fais partie des riches. »
>
> X.

Manger

Le « gourbi » est l’un des principaux lieux de vie de la prison, après la cellule. Le gourbi est une petite pièce équipée comme une cuisine, avec son réfrigérateur, son réchaud, ses poêles et ses casseroles. On l’appelle aussi le « socio », parfois même le « réfectoire », parce que c’est là que l’on se rassemble pour se livrer à l’une de ces activités que la privation rend plus importante encore qu’elle ne peut l’être dehors : manger. La bonne bouffe étant un rituel pour ainsi dire consubstantiel à la vie de gangster, on comprendra que rien ne remplacera cette pièce.

« Hutte ou réunion de tentes formant un village », dit un très ancien dictionnaire, rappelant l’origine arabe du mot, le gourbi ne se rencontre évidemment que dans les maisons centrales, celles où les voyous s’installent dans la durée après les années de bougeotte incessante. Sédimenté en fonction des affinités, chaque groupuscule contrôle son gourbi, dont un surveillant conserve symboliquement la clé. Pour les figures du grand banditisme, qui partagent plus que des souvenirs, faire la tambouille et se régaler ensemble est une façon de ne pas perdre pied avec leur histoire, leur passé, de renforcer encore leurs liens, mais aussi de tenir

les autres à distance respectable. Prêts à vivre en communauté, ils se mélangent le moins possible avec des garçons dont ils ne connaissent pas la fiabilité : le gourbi est leur frontière.

Les gourbis se font et se défont au gré des entrées et des sorties, toujours sur la même base : la confiance.

— C'est un système très communautaire, précise Tony Cossu. On s'arrange entre nous. Tu prends le beurre, je prends les pâtes. Je commande le mixeur, tu t'occupes du plat à gâteau.

De quoi remiser à quelques kilomètres, du moins le temps d'une dégustation, l'idée que l'on vous a confisqué « ce que vous avez de plus cher au monde » : la liberté.

De dîner en déjeuner, on devise entre soi sur la vie qui continue dehors, on résout les énigmes criminelles contre lesquelles viennent buter les enquêteurs de la PJ, on commente les dernières évolutions du code de procédure pénal, un peu comme le feraient les flics de toute la France réunis en séminaires à huis clos pendant un mois. Des séminaires restreints, en l'occurrence, généralement pas plus de quatre personnes, avec une cagnotte commune pour commander tomates, crème fraîche, pâtes feuilletées, pâtes brisées, et autres produits nécessaire à une honnête tambouille. Une microsociété avec ses règles, ses silences et ses tours de vaisselle.

Quand on a les moyens, ce qui est généralement le cas des parrains et des caïds dignes de ce nom, soutenus par la famille ou les amis en liberté, on équipe son gourbi comme une cuisine de luxe. Mixeurs, presse-agrumes, presse-purée, cafetière électrique, bouilloire, les mieux lotis ne manquent de rien. Ils seraient presque aussi bien installés que dans leurs propres appartements, et ce n'est pas anodin. Car ils vont désormais passer plusieurs années sans changer de toit, en totale rupture avec les vies de bohème qu'ils ont menées dehors, comme avec les sauts de puce orchestrés par l'administration durant les années d'isolement.

Les odeurs de cuisine ne passent pas inaperçues dans une « ratière » : elles ont les moyens de vous changer la vie. Elles pimentent d'autant plus le quotidien que l'on a mangé debout dans sa cellule pendant de longs mois, seul face à son poste de télévision, avec les murs pour unique miroir.

Tout est évidemment bon pour hisser son menu au-dessus de l'ordinaire. Alors qu'il végète en maison d'arrêt, au début des années 90, Philippe Jamin, *alias* « le Gros », met au point une combine astucieuse : à cause de son embonpoint, l'administration ne peut lui refuser un petit régime à base de légumes cuits à la vapeur. Il en va de sa santé ! Il négocie aussi âprement que finement, entre sourire et fermeté, et obtient bientôt un régime très particulier. À la place du chariot ordinaire et de la médiocre gamelle qu'il charrie, le voleur au palmarès olympique (voitures, tableaux de maître, fourgons...) a droit tous les soirs à ce qu'il appelle la « mallette diplomatique ». Une « mallette » rien que pour lui, bourrée de tout ce qui convient à un diabétique, livrée qui plus est à « domicile ». Avec en prime, dissimulés au milieu de la verdure, quelques œufs frais et quelques tranches de viande négociées avec le détenu boucher – « tu me mets de la bonne viande, ou tu ne sors plus en promenade, ami », lui a-t-il soufflé à l'oreille.

— En prison, manger un œuf au plat au lieu de l'éternel œuf dur, c'est énorme, constate Philippe Jamin quelques années plus tard, à l'heure de négocier les droits de quelques-unes de ses aventures avec une superproduction cinématographique. Et ce bifteck que tu te fais cuire toi-même avec du beurre ! Un régal ! s'exclame-t-il avec gourmandise.

La « mallette » est tellement chargée que, le vendredi soir, il lui arrive d'organiser discrètement de petites fiestas, histoire de faire profiter de ses ripailles quelques voisins de cellule et néanmoins amis.

Marco Bertoldi, dont on sait comment il a mis ses talents de pilote de course au service d'un braqueur hors pair aujourd'hui décédé, Sergio Lepage, est sur la même longueur d'onde question fourneaux. Durant neuf ans, il n'a pas touché une seule fois à la gamelle.

— Quand je voyais la tête de leur cordon bleu, j'avais envie de m'arracher, raconte-t-il.

Il ne se laisse pas pour autant mourir de faim. Il cuisine des quiches, des gnocchis et toutes sortes de bons plats. « Question d'hygiène », dit-il. Surtout lorsqu'on séjourne comme lui en quartier d'isolement, où rien ne remplacera jamais un gâteau fait « maison ».

L'achat des provisions et du matériel lui coûte autour de 1 000 euros par mois, de quoi le classer nettement au-dessus de la moyenne des autres prisonniers, dont plus d'un croupit avec le strict minimum.

— Avec une telle somme, tu as ton eau minérale, tes boîtages[8] pour préparer les sauces, le chocolat pour les fondants et de quoi faire autant de tartes que tu veux !

Ce n’est pas un investissement à perte, quand on sait que la cuisine ne distrait pas seulement les papilles : c’est aussi une excellente façon de s’occuper les mains et de meubler le temps. Quand on ne dispose pas encore du gourbi, on fait dans l’artisanal. Une plaque de métal au-dessus, une plaque en dessous, et voilà quelque chose qui ressemble à un four. Il faut être un peu bricoleur pour se muer en cuistot, modifier à l’occasion l’ampérage d’un appareil, mais comme le remarque le grand Marco Bertoldi (1,98 mètre), « cette logistique-là, c’est un détail ». De la bibine, à côté de l’adresse dont ces garçons doivent faire preuve au temps de la cavale comme à l’heure de monter sur les « coups ».

Ceux qui n’ont pas cette habileté peuvent toujours s’en remettre au bon vouloir de leurs visiteuses, comme ce prisonnier qui, tous les samedis, a droit à deux cheese-burgers fraîchement cuisinés. Pour ne pas se faire repérer, il faut l’avoir vu pour le croire, l’amie attentionnée et plutôt bien en chair dissimule les deux galettes... sous son soutien-gorge. Elle passe ainsi sans difficulté les portiques de sécurité, conçus pour détecter le métal mais pas les odeurs de nourriture. Le même procédé fait entrer les pizzas, les kebabs, le saumon fumé et le foie gras.

— La demi-plaquette de chocolat peut prendre une importance colossale quand tu n’as plus rien, observe Tony Cossu.

Lorsqu’un visiteur parvient à glisser une bonne entrecôte à la faveur du parloir, transportée sous la chemise, la vie est belle pour au moins la journée. Il ne manque que les frites, mais certains détenus passent maîtres dans l’art de les frire à point. Un autre se spécialise dans la confection du tiramisu, tandis qu’un troisième se voit promu roi du couscous, relevé s’il vous plaît avec des épices officiellement interdites en milieu carcéral. Classées dangereuses, même, depuis qu’un détenu, profitant d’un convoyage en train, a aveuglé les gendarmes avec du poivre avant de prendre la poudre d’escampette.

Les couverts de base, ceux que l’on donne au détenu avec son paquetage, sont évidemment d’une qualité passable, en particulier les couteaux. Pour en améliorer le tranchant, il est toujours possible de les

aiguiser à la faveur d’une pierre. Comme souvent, les plus malins trouvent la faille dans le système.

— Si tu es bien branché avec les gars des ateliers, témoigne un amateur de viande, tu peux te procurer des couteaux énormes.

Et puis il y a les jours de fête, à commencer par le nouvel an – ceux qui sont enfermés pour longtemps n’ont pas forcément le cœur à s’appesantir sur leurs anniversaires. À l’isolement, on est censé manger son rosbif et son gâteau tout seul, « comme un chien ». Les pensionnaires abusent cependant facilement de la circonstance pour forcer la main des surveillants. Ils partagent avec eux et insistent pour qu’ils transmettent la bonne chère aux voisins. L’un d’eux hésite à cause des caméras ?

— Si on t’emmerde, glisse une « pointure », envoie-moi le directeur.

En maison centrale, les mêmes se débrouillent pour faire entrer à Noël une boîte de caviar et une bouteille de champagne, dont ils offrent volontiers un verre au « maton ». Toute la prison le sait le lendemain, commérages obligent, et c’est tant mieux : cela confirme leur standing princier.

L’entraide bat évidemment son plein lorsqu’il s’agit de « croûter », plus encore que lorsqu’on rêve d’évasion : il est moins risqué de faire entrer clandestinement de la graine de couscous que des cordes à nœuds. L’assistance mutuelle est de mise dans les coursives.

— Tu ne peux vivre à côté de moi et être dans la misère, dit le vieux Franck Berens, une vie dans la marge derrière lui.

Des mots auxquels il a toujours joint les actes, faisant livrer des plats à ses frais aux détenus désargentés. Une générosité que peuvent se permettre la plupart des « maîtres » du monde carcéral, à l’instar d’un Marco Bertoldi. Comme il fait à l’occasion profiter les « petits jeunes » de ses privilèges chèrement acquis, du parloir rallongé à la douche supplémentaire en été, il partage avec eux viande et alcool quand il en a en surplus.

Certaines prisons doivent à la détermination de ces caïds des équipements qui font aujourd’hui partie de leur décor. Aux Baumettes comme à Perpignan, notre braqueur marseillais Tony Cossu a largement contribué à ce que chacun soit équipé de sa plaque, indispensable pour réchauffer les aliments. L’argument qu’il a fait valoir devant le directeur était assez simple :

— Quand on a sa plaque, on pense moins aux évasions.

L'arrivée du frigo dans les cellules a été une autre de ces « révolutions » alimentaires. Elle a permis aux détenus de cantiner du poisson, des salades, des laitages, et d'équilibrer ainsi des menus autrefois entièrement axés sur les féculents. La moindre des choses à l'heure où le plan anticancer est devenu cause nationale.

L'autre révolution en marche, moins évidente, est celle de la nourriture halal, qui se généralise à mesure que les détenus se convertissent et se mettent à la prière musulmane. Elle a conduit Michel Lepage, un voyou d'une cinquantaine d'années, sûr de son bon droit, à réclamer du cassoulet « à la française », avec saucisses incorporées, alors que par facilité la direction avait imposé à toute la collectivité le cassoulet halal. Le directeur de l'établissement a tenté d'enrayer cette « crise de régime »... avant de céder devant le « bon Français ».

Rares sont ceux qui optent volontairement pour la basique gamelle, mais ils existent, à l'instar de Karim Maloum, qui a passé plus de dix ans sous les verrous au détour de la quarantaine, pour cause d'attaque de fourgons blindés. Il ne souhaitait pas « améliorer son quotidien ». Tout simplement parce qu'il ne voulait se créer aucun besoin, la meilleure façon à ses yeux de ne dépendre que de lui-même et de se protéger de toute punition supplémentaire. Comment, en effet, faire pression sur quelqu'un qui se sanctionne déjà lui-même ?

Boire

— Tant qu'ils ne demandent pas une arme, les gros voyous obtiennent à peu près tout ce qu'ils veulent, témoigne l'un d'entre eux, passé une bonne dizaine de fois dans sa vie par la case « prison ». Les matons, ça leur fait plaisir de nous rendre service. Champagne, whisky, pastis, j'ai tout fait rentrer. Si tu sais t'y prendre, ils te planquent même les bouteilles et trinquent à l'occasion avec toi.

C'est ainsi que l'on a pu voir des prisonniers se faire passer des bouteilles de vin rouge millésimées de cellule en cellule, au bout d'une corde, emballées dans l'exemplaire de la veille du quotidien *La*

Provence : de grands crus, forcément, à la hauteur de leur réputation de « seigneurs » du crime organisé. Tandis que d'autres se faufilent discrètement avec sous le bras une bouteille d'Évian remplie de vrai champagne, récupérée au détour d'un parloir.

Qui n'a pas vu les détenus pêcher à la ligne depuis leurs fenêtres peinerait à y croire. Composée d'une corde au bout de laquelle a été ficelée une fourchette aux pics légèrement retournés, leur canne très artisanale fait des miracles. Surtout lorsque les colis jetés depuis l'extérieur sont logés à l'intérieur de sacs à pommes de terre, assez facile à attraper. Les fioles de whisky arrivent ainsi, il ne manque plus qu'à se procurer des glaçons et à préparer une petite kémia pour donner au vendredi soir un côté légèrement festif.

Il y a aussi la production locale, ces petits artisans de la bibine, tel ce vigneron d'entre les murs connu pour avoir fabriqué son vin en cellule des années durant. Les clients amateurs cantinaient la quantité nécessaire de raisin qu'il faisait fermenter pendant environ trente jours, avec du sucre. Il planquait plus ou moins son petit matériel, mais les surveillants ne pouvaient totalement ignorer l'existence de sa distillerie clandestine. Il arrivait même qu'un détenu les invite à goûter avec lui la dernière cuvée, fier de proposer une boisson de qualité supérieure à la piquette que certains de ces fonctionnaires payés au lance-pierre boivent à la maison.

On a vu des détenus capables de faire macérer leur préparation durant deux années, avec à la clé un breuvage que les connaisseurs qualifièrent tout bonnement de « fabuleux ».

— J'ai goûté en prison un porto fait sur place d'une qualité que j'aurais du mal à retrouver au Portugal ! s'exclame, avec le recul, un amateur.

Le secret de fabrication ?

— Ils n'ont rien d'autre à faire, alors ils peaufinent leur préparation avec amour, explique cet expert.

Pour l'un, ce sera les prunes, pour l'autre, les mirabelles, pour un troisième, la poire : chacun sa passion. Un regard d'esthètes, rien à voir avec le comportement de ces « sacs à vin » qui se soûlent quotidiennement dans leur cellule jusqu'à se déglinguer. Mais là, on n'est plus chez les amateurs. On est chez les « drogués », une pente que des générations de surveillants ont plus ou moins suivie, façon monde ouvrier, histoire de relâcher la tension au terme d'une journée harassante. Les plus

jeunes surveillants, lorsqu'ils ont une tendance à l'addiction, ce qui n'est heureusement pas le lot commun, ont d'autres substances sous la main. Comme les policiers au gré de leurs pérégrinations nocturnes, ils ont un accès assez facile au shit, qu'ils peuvent se procurer gratuitement en puisant dans les réserves de ceux qu'ils surveillent, mais c'est une autre histoire.

Fumer

— Le shit, c'est le number one ! s'exclame un abonné de la pénitentiaire. C'est le pouvoir absolu en prison ! C'est ce qui fait de toi le maître, si tu en possèdes, parce qu'ils en fument tous.

Tous, sauf ceux qui se défoncent dans la salle de sports, à l'instar du jeune et fringant Jacques Mariani, braqueur bastiais qui met autant d'énergie à entretenir ses abdominaux que d'autres en dépensent pour se procurer de quoi rouler leurs joints. Comme la plupart des voyous, qui se contentent de leur monde à eux et de leur sport pour ne pas avoir besoin de ces issues de secours artificielles – s'ils s'évadent, eux, c'est en vrai.

L'administration laisse circuler les barrettes de shit et les sachets de cannabis parce que la fumette sert au petit peuple carcéral d'anesthésiant, de coupe-circuit, de garde-fou. Si les directeurs pouvaient légalement en mettre sur les bons de cantine, ils le feraient probablement, ce qui aurait en même temps le mérite de couper court au trafic et à toutes les tensions qu'il engendre. C'est bien simple, constate un jeune braqueur, « quand il n'y en a plus, quand les gars sont en rupture de stock, ils sautent sur les surveillants ».

— Le shit transforme les tigres en agneaux, dit un autre. Vous leur donnez de quoi fumer et ils sont cools. Si vous leur retirez ça, la Cocotte-Minute pète.

La drogue peut entrer dans les établissements par le biais de surveillants bienveillants ou cupides, de toute personne intervenant dans la prison et souhaitant arrondir ses fins de mois, voire par les airs, jetée depuis les rues ou les talus alentour, à peine emballée ou glissée à

l’intérieur de balles de tennis. Elle entre surtout par les parloirs, seul point de contact régulier avec l’extérieur, cachée dans les soutiens-gorge, les chaussettes ou les culottes. Le plus souvent par barrettes de vingt-cinq grammes, faciles à caler dans un recoin de la chair pour passer les barrages sur le chemin du retour vers la cellule : les surveillants sont tatillons, mais la raie des fesses est encore la meilleure planque pour ramener la marchandise en détention. Les plus gras peuvent aussi mettre à profit leurs profonds bourrelets. Les kamikazes avalent les boulettes, au risque de se retrouver comateux pendant trois jours si l’une d’elles craque au passage des intestins.

La plupart du temps, il s’agit d’assurer la consommation personnelle du détenu. Celui qui ne fume pas de shit peut cependant en faire entrer pour les autres, ceux qui sont dans le besoin, mais dont les parloirs sont comptés, parce que la famille doit traverser la France pour leur rendre visite. On se met en danger ? Quand on est libérable vingt ans plus tard, on n’est pas à ça près.

« Hier, je m’en branle, demain je m’en fous », dit un peu élégant proverbe pénitentiaire. Au nom de quoi certains forcent la dose et n’hésitent pas à faire passer jusqu’à deux cents grammes d’un coup. Une partie de ce shit est revendue sur le marché intérieur. Les prix sont plus élevés que dehors, entre 150 et 200 euros les vingt-cinq grammes, et de 600 à 800 euros les cent grammes. Payables en espèces, sous forme de mandat, ou plus souvent en nature – vêtements cantinés à La Redoute, nourriture, chaussures de sport.

Il faut un peu d’adresse pour écouler son stock, mais pas tellement plus que dehors où la brigade des stups est aux aguets. Le plus difficile est d’acheminer sa barrette jusqu’à l’acheteur. Le mieux est de convenir au préalable d’un endroit sûr, mais ce n’est pas toujours simple, parce que la prison, tous vous le disent, c’est « le royaume des balances ».

— Tu ne peux te fier à personne, affirme un gangster à qui il est arrivé de faire circuler de fausses informations pour identifier un bavard. Même la nuit, il faudrait se mettre un Scotch sur la bouche !

— Les histoires de shit, c’est que des histoires de balance, confirme un voyou non fumeur. Si tu n’y touches pas, tu évites 90 % des problèmes.

Puissant sédatif, le shit n’en est pas moins une source d’embrouilles, comme dehors, à cause des sommes en jeu. Entre ceux qui ne payent pas

leurs dettes, ceux qui s’estiment lésés sur une transaction, ceux qui sont persuadés d’avoir été dénoncés par un concurrent et ceux qui abusent de la dépendance des fumeurs, les occasions d’en venir aux mains sont légion.

Chacun sait peu ou prou, parmi les prisonniers, qui vend quoi, à qui et à quel tarif. Un peu comme dans la cité, avec des risques à peu près équivalents et les ardoises qui s’accumulent pour les plus démunis, obligés de faire des heures à l’atelier uniquement pour « fumer le bambou ».

Quelquefois, les gros voyous doivent s’en mêler pour rétablir un semblant de paix civile, comme ce jour où Tony Cossu intervint pour tirer d’affaire un jeune surendetté, tout en lui sonnant les cloches sur le mode :

— Je le fais une fois, mais ne recommence pas, et puis il faudrait savoir, je croyais que tu faisais la prière, toi !

En attendant, fumer peut devenir pour les gros consommateurs une activité à plein temps, susceptible de leur occuper les mains et la tête du matin au soir. Les petits bras tournent à quatre ou cinq joints par jour, les gros carburent à plus de vingt. Les plus assidus commencent dès 9 heures du matin, quand les autres commencent la séance de musculation. Ils sont relax, rigolent facilement. Ils fument un deuxième « pétard » dans la cour, à la faveur de la promenade. Ils continuent partout où ils peuvent, les rares endroits interdits aux fumeurs étant la bibliothèque et les salles de formation, parvenant au fil de la journée à se glisser dans une sorte de semi-coma cotonneux.

— Ferme la porte, surveillant. Merci. Cool, s’entend dire le surveillant qui passe, lui dont l’oreille est habituée à entendre dans des bouches énervées tous les noms de la terre.

Émoussés par la fumette, plus du tout irascibles, toutes impulsions contenues, les fumeurs sont bien. Quand la paye tombe sur leur compte, le 21 du mois, ils ont déjà 100 euros de crédit sur le dos. Une partie pour améliorer le quotidien de la compagne et le reste part en fumée, soit sous forme de mandat à l’intention du fournisseur – il suffit d’aller chercher une souche dans le bureau des surveillants –, soit sous forme de bons de cantine, quitte à envahir de marchandise la cellule du dealer.

Le shit est banalisé à l’extrême entre les murs.

— Quand tu arrives dans la prison, raconte un voyou non fumeur, ils te posent la question directement : Vous fumez ? Vous buvez ? Vous prenez des drogues ? Si tu dis non, ils ne te croient pas. Ils pensent que tu fais le malin. On voit des gens qui ne fumaient pas dehors et qui s'y mettent. C'est un médicament, un antibiotique. Quand il y a pénurie, les détenus deviennent vulgaires, arrogants, lunatiques. Ils essaient de taxer un pote à droite, un autre à gauche.

Ce qui n'a pas empêché un jour un de ces jeunes fumeurs invétérés de se tourner vers ce *no smoking gangster* et de lui lancer, non sans une dose de malice :

— Toi, t'es intelligent. T'as niqué le système !

Il en va à peu près de même de la cocaïne (la « cc » pour les intimes). Plus facile encore à dissimuler, elle circule elle aussi entre les murs et à tous les étages, de la même façon qu'elle s'est répandue dehors jusque dans la moindre commune rurale. Elle ne produit cependant pas les mêmes effets : nettement plus excitante que la fumette, elle emballe les parties de poker et génère son lot de coups de gueule et de coups de poing...

Se saper

Autrefois, quand les surveillants coupaient la lumière à 18 heures et qu'il n'y avait dans les cellules ni télé, ni radio, les détenus portaient des sabots aux pieds et marchaient en rond dans la cour sans avoir le droit de s'arrêter, tout en se passant un mégot de main en main, le plus discrètement possible. Et s'ils refusaient de porter le béret, ils terminaient au cachot.

Aujourd'hui, en prison, on s'habille. Les sapes griffées, c'est une manière d'exister dans un univers où l'on voudrait vous voir réduit à un numéro. Une façon aussi pour certains de « cultiver leur mégalomanie », selon la formule d'un braqueur tout droit sorti d'une photo de mode pour revue masculine.

Le voyou à l'isolement fait nécessairement quelques concessions à son légendaire goût du luxe. Dès qu'il arrive en maison centrale, celui qui

dispose de moyens suffisants se rattrape. Il achète pour commencer ses propres draps, ses taies d'oreillers et son peignoir, histoire de se rapprocher des standards de confort auxquels il s'est habitué dehors, les bons jours.

La sape n'est pas seulement l'apanage des jeunes : les anciens prisent aussi les belles fringues, mais dans un autre style. Un garçon comme Tony Cossu, grandi alors que les costumes croisés étaient encore d'actualité, avec un père qui portait le chapeau mou, ne sacrifierait pas ses chaussures cirées, même sous les verrous. Pas davantage que cette veste bien coupée qu'il porte sur le dos et qui impressionne les détenus en jogging et baskets tous les jours de l'année. Question de standing, certes, mais comme il le dit :

— En prison, on s'habille d'abord pour soi.

Les détenus ont tout le loisir de commander pantalons et chemises sur catalogue, à La Redoute ou ailleurs. Pour les vêtements de sport, l'établissement passe le plus souvent un accord avec un magasin du coin qui livre la marchandise à domicile. Si le détenu n'a pas la patience d'attendre que sa commande chemine, une bonne astuce consiste à échanger sa paire de baskets usée contre une paire flambant neuve dans le cadre du parloir, ce qui fonctionne à la condition de chausser la même pointure que son visiteur. De quoi satisfaire les petits caprices des uns et des autres à bon compte.

La plupart des fringues entrent en fait par le parloir, tout à fait officiellement : il suffit de déclarer la marchandise et de la soumettre à la fouille. Le must, se souvient Tony Cossu, ce sont les vêtements soigneusement parfumés par la famille.

— Un parfum te change la vie, admet-il. Un parfum te permet de neutraliser provisoirement cette odeur de renfermé, d'humidité, de rance, de moisi, qui donne à la vie quotidienne en prison un côté barbare.

Un signe : rares sont ceux qui continuent à porter à l'extérieur les vêtements qu'ils ont utilisés à l'intérieur. Le premier réflexe, quand ils sortent, c'est de tout jeter dans la première poubelle venue, quand ils n'ont pas déjà tout distribué à l'annonce de la levée d'écrou. Exactement ce qu'a fait ce jour-là Francis Vanverbergue, *alias* « le Belge », longtemps sur la première marche du podium de la voyoucratie à Marseille, alors qu'il achevait l'une des nombreuses peines qu'il a purgées. Une histoire

qu’il a racontée à l’un de ses proches avant de mourir : dans la poche du jogging qu’il venait de récupérer, un jeune voyou tombe sur un petit livre, une Torah miniature – le livre sacré des juifs. Il le met à l’abri jusqu’au jour de sa libération, où il laisse des messages un peu partout pour « toucher » le propriétaire de ce livre oublié par mégarde.

Que me veut ce garçon ? s’inquiète « le Belge », toujours sur ses gardes, avant de se souvenir de leurs brèves conversations sous les verrous. Il finit par accepter une rencontre au cours de laquelle il récupère son bien égaré, promettant de ne plus jamais s’en séparer : cette Torah lui a été offerte en guise de porte-bonheur par un pilier du milieu juif parisien, plusieurs années auparavant.

Téléphoner

Non seulement les portables circulent en prison, ce n’est plus un secret pour personne, mais on peut même se procurer le dernier modèle mis sur le marché. Certains détenus sont complètement accros, au point de passer leur vie pendus au téléphone, essentiellement avec des personnes de sexe féminin.

— C’est un véritable piège, un cercle vicieux, explique un voyou qui a toujours refusé d’avoir un portable dans sa cellule. Les gonzesses t’appellent sans arrêt. Elles te réveillent à n’importe quelle heure. Elles ne te lâchent plus !

Il n’y a pas que les femmes qui s’accrochent. Le téléphone est un fil à la patte que les policiers, les voyous expérimentés le savent, exploitent à merveille. Combien d’enquêtes ont démarré à partir de l’écoute du téléphone portable d’un prisonnier ? Probablement des dizaines.

Difficile pourtant pour beaucoup de s’en passer complètement.

— Téléphoner, confirme un braqueur passé par une dizaine d’établissements durant sa dernière détention, c’est exister un peu plus. Ça permet de garder le lien avec le monde extérieur. La plupart des conversations, c’est avec les copines et la famille, beaucoup plus rarement avec les collègues et les associés. C’est pour demander une petite rallonge de shit lors du prochain parloir, une nouvelle paire de baskets ou un

mandat en urgence. Ou pour dire à ta femme de s’organiser pour partager les frais d’essence, la prochaine fois, avec la femme de ton ami.

Le portable circule d’une cellule à l’autre, s’échange sous la douche, se passe comme une patate chaude, à la fois délicieuse et interdite.

— C’est comme les relations sexuelles, je ne comprends pas pourquoi ils interdisent les téléphones en prison, s’indigne un voyou. Dans certains cas, une simple conversation peut sauver des types au bord du suicide. Un coup de fil et les voilà repartis pour dix ans !

Au quartier d’isolement, c’est une autre histoire. Impossible, disent ceux qui y ont séjourné, de conserver par-devers soi un portable sans que les surveillants soient au courant.

— C’est même parfois eux qui le cachent, témoigne un ancien détenu.

Moyennant finances pour les uns, « parce qu’ils savent vivre » pour d’autres... ou tout bonnement pour « se faire mousser » vis-à-vis d’un type dont on parle à la télé et dans les livres.

Quand les voyous arrivent en maison centrale, définitivement condamnés, ils ont accès tout à fait régulièrement aux cabines téléphoniques. Le seul obstacle, pour les détenus « ordinaires », c’est l’argent : rares sont ceux qui peuvent téléphoner quand bon leur semble et régler plus de 200 euros à la fin du mois.

L’administration, elle, encaisse, et ses bénéfices ne sont pas seulement d’ordre commercial : la surveillance des lignes permet d’affiner le contrôle de la population carcérale. Toutes les cabines sont en effet reliées à une table d’écoute qui permet de suivre les conversations en direct. Un détenu ne peut composer les numéros qu’il veut. Il doit déposer une demande préalable, et toute entorse peut conduire le préposé à couper la ligne à vif, quand bon lui semble. Rien ne l’empêche de prendre au passage quelques notes qui permettront de mieux cerner l’état d’esprit du prisonnier.

L’accès aux cabines pose cependant des problèmes inimaginables. Mieux vaut réserver son tour si l’on veut être sûr de pouvoir appeler, d’autant qu’à l’heure fatidique, vers 18 heures, le machiniste interrompt brutalement toutes les communications. Celui qui parle trop longtemps suscite forcément des remous derrière lui, lesquels peuvent prendre le cas échéant des proportions énormes. Celui qui traite en direct ses affaires de façon un peu trop voyante est rappelé à la raison par les autres, mais dans

sa fuite en avant, il a parfois tendance à se moquer du fait que la PJ prend bonne note de tout ce qu'il dit. Et ne va pas tarder à lui demander des comptes...

Écouter

Au quartier d'isolement, on se permet parfois de déranger ses voisins en poussant le son du lecteur de CD. C'est pour ces hommes qui offrent toujours le même visage impassible, histoire de bien signifier que la prison ne les atteint pas, la meilleure façon de gérer le flot d'angoisse qui monte en eux. Rien de tel qu'une bonne chanson pour éloigner le mur contre lequel on bute à toute heure du jour et de la nuit. Cela ne fait de mal à personne et permet de ne pas mettre genou à terre.

En guise de refrain, Tony Cossu s'était choisi une chanson en espagnol, « Resistire », qui raconte comment un homme au bout du rouleau n'abandonne pas. Tout un programme, avec le rythme s'il vous plaît, comme un roulement de tambour pour partir à la guerre. Un véritable hymne à la mobilisation permanente.

Parfois, c'est la voix de Valérie Lagrange qui transperce les murs. Ou celle de Patricia Kaas chantant « Mon mec à moi », une ode à la liberté.

Les surveillants écarquillent les yeux quand ils voient qu'il ne s'agit aucunement de masquer le bruit strident d'une scie à métaux, mais juste d'un petit moment de folie contrôlée. Un instant propice à la plaisanterie, pourquoi pas aux confidences.

— Hé, au fait, tu en es où avec ta blonde ? lance le détenu en direction de l'homme en uniforme qui l'inspecte. C'était comment, cette nuit ? insiste-t-il, la tête pleine de sa musique.

Cliquer

— Pour tromper l'ennui, explique un voyou, il y a un truc fabuleux : l'ordinateur.

Depuis qu’il a fait son entrée dans les maisons centrales, c’est la course aux films et aux jeux. Comme il y a des abonnés au joint, il y a des « fadas » de l’ordinateur qui passent leurs journées et leurs nuits à cliquer, accros à cet univers virtuel qui les éloigne de la réalité carcérale.

Même les bandits « traditionnels », ceux qui n’ont pas grandi avec la PlayStation, s’y mettent. À l’instar de ces papys qui découvrent Internet à l’heure de la retraite, ils profitent de leur immobilisation pour s’initier à l’informatique, abusant jusqu’à la corde de la patience de l’informaticien mis à disposition par l’administration. Ils deviennent parfois de vrais inconditionnels, et plus d’un s’est découvert à l’occasion des talents d’écrivain, pris du désir soudain de coucher sur le papier ce qu’ils avaient toujours tenu secret, comme pour laisser une trace après avoir passé leur vie à les effacer toutes.

Se soigner

Lorsqu’il est dans la nature, le voyou fortuné peut s’offrir sans peine une nouvelle dentition. Jusqu’à une époque récente, il pouvait encore se payer les services du dentiste de son choix en prison, à condition de « casquer ».

Aujourd’hui, se plaignent les détenus « à hauts risques » et à portefeuille garni, ce n’est plus permis. C’est l’administration qui paye et désigne le praticien. La gratuité réjouit ceux qui n’ont pas les moyens, mais pas les autres, qui évoquent des bridges « branlants » et un travail si peu soigné qu’il faudra tout refaire à la sortie... quelquefois dix ans plus tard.

5

Le royaume des clans

« L’homme que tu enfermes approfondit son mental. »

Tony Cossu.

La ronde des isolés

Transférés d’une prison à l’autre, « baluchonnés », selon le jargon en vigueur, les détenus « à risques » sont priés de ne nouer de relations solides avec personne. Isolés ils sont, isolés ils doivent rester, telle est la loi du système carcéral. Ce contre quoi personne ne peut rien, cependant, c’est le fait que ces hommes arrivent à tous se connaître. Le milieu est un petit monde où les réputations traversent les murs et les frontières, fussent-elles en béton armé. Tout finit par se savoir, malgré l’enfermement, auquel résistent les amitiés comme les inimitiés, les haines mortelles comme les liens immortels.

Ce soir-là, déplacé pour une suspicion d’évasion, la maladie incurable des gangsters, le jeune Rédoine Faïd vient de débarquer dans un nouveau quartier d’isolement. Nul besoin de l’assistance d’un surveillant pour savoir avec qui il va cohabiter : par la bande, il sait déjà que se trouvent là Mohamed Amimer, pionnier du milieu maghrébin dans la région parisienne et célèbre braqueur, le Cannois Émile Fornasari, connu pour s’être évadé en hélicoptère de la maison de Draguignan, José Menconi, fleuron du grand banditisme corse, le braqueur de la banlieue sud

Alexandre De Paolis, un « gentil psychopathe » et un prisonnier plus ordinaire, mais considéré comme « réfractaire ». Il a même un « bonjour » à transmettre à l'un d'eux, mais les autres ignorent encore l'identité de ce nouvel arrivant.

À peine les surveillants ont-ils refermé les portes de la cellule et du quartier qu'un voisin tape contre le mur.

— Ça va ou quoi ? demande-t-il avec un fort accent corse. T'arrives d'où ?

— J'arrive de Paris, répond Faïd, l'humour pour seconde nature.

— T'étais où ?

— À la Santé.

— Ah ! Ils ont trouvé du plastic, là-bas !

— Ah, je suis une grosse pointure, les gars !

— T'es d'où ?

— Je suis de Paris.

— T'habites où, à Paris ?

— À la tour Eiffel !

Les voisins s'esclaffent. Le nouveau vient de réussir son intégration. Dans quelques jours, il va mettre de l'ambiance dans le « quartier » grâce à son poste radio. Et multiplier les farces, comme ce jour où il décide de gruger Émile Fornasari avec « XXL », « la chaîne du cul », « dernier truc trouvé par l'administration, avec les parloirs prolongés, pour que les détenus dorment comme des bébés ».

Le mardi, la chaîne câblée propose sur ses écrans une soirée gay, mais le Cannois ne le sait pas. Faïd et les autres lui promettent l'émission la plus hot de l'année. À l'heure dite, Fornasari, *alias* « Émile Buisson », du nom d'un légendaire braqueur des années 30 incarné au cinéma par Jean-Louis Trintignant, allume sa télévision. Il voit arriver un mec, puis un autre, et s'exclame :

— Mais c'est quoi, ça ?

Les autres sont morts de rire dans leurs cellules...

Tout est ici affaire de vibrations et de timbre de voix, tant le regard est absent. Même pendant la promenade, les détenus du quartier d'isolement n'ont pas de contacts physiques. Ils ne se croisent pas, sauf furtivement. Ne peuvent échanger entre eux le moindre signe, sauf à ruser. Malgré cela, affirme Rédoine Faïd, « des amitiés passent à travers les murs ».

— À l’isolement, tu peux déjà être certain que tu ne tomberas pas sur un esprit faible, dit-il. Tu vois très vite quel type d’homme tu as en face de toi, parce que les conditions de détention sont telles qu’il y aurait objectivement toutes les raisons de péter un câble ! Les différences sont beaucoup trop grandes avec certains pour que s’établisse le moindre contact. Tu vas naturellement vers ceux qui te ressemblent.

Le cocktail démographique de ces quartiers est toujours à peu près le même. Un ou deux islamistes poseurs de bombes, un type un peu dérangé qui fréquente assidument les psys de l’établissement et trois ou quatre « droit commun », comme on désigne les voyous en langage judiciaire. À l’heure du « parloir sauvage », quand il s’agit de converser à travers les murs, il faut s’organiser. On laisse par exemple les deux barbus bavarder entre 7 heures et 8 heures, puis un voyou va en « appeler » un autre et prendre le relais. Le Parisien Christophe Khider, habité depuis le premier jour de son incarcération par un énorme sentiment d’injustice et une indéracinable envie d’évasion, lui qui s’est retrouvé là trop jeune, trop tôt et sans avoir rien « calculé », est connu pour sa « tchatche de folie ».

— Quand il parle, c’est une mitraillette, dit un de ses anciens voisins de cellule.

Le Bastiais José Menconi serait lui aussi d’agréable compagnie, toujours une histoire rocambolesque à raconter, avec l’accent chantant qui va avec. Ces deux-là dans les parages, un quartier d’isolement n’est plus tout à fait un cimetière pour morts vivants. On vanne. On proteste. On conteste. On s’évade par la pensée entre Bastelica et l’Île-Rousse.

— On parle de tout, dit Faïd. De cinéma, de vacances, des filles.

On cause fripes, bouffe, montres, mais pas forcément pour s’allier à la sortie.

— C’est chacun son bizness, observe Marco Bertoldi, né en 1970 dans la région parisienne, qui se souvient de longues conversations avec le Niçois Jacques Maistre, dit « l’Arbalète », comme lui classé « gros voyou ». On est ensemble pour passer un moment difficile, pas pour préparer l’avenir. On sait tous qu’on aura du taf à la sortie.

Sans avoir forcément besoin de se pistonner pour gravir les échelons.

On commente volontiers le journal télévisé, que l’on ne risque pas de rater pour cause de rendez-vous qui se prolonge. On débat aussi beaucoup des avocats, souvent pour en dire du mal, parfois pour en dire du bien et

recommander le sien à son voisin, parce que « c'est toujours mieux quand tu es parrainé, autrement tu as peur de te faire escroquer ». On bavarde facilement cinq heures d'affilée, jusqu'à minuit, et au final, chacun finit par savoir qui est qui, qui vaut quoi, qui « mérite la confiance » et qui ne la mérite pas.

On échange aussi des journaux ou des assiettes de viande en sauce, par l'intermédiaire des surveillants coopératifs, mais on ne se lâche jamais complètement, parce que, en prison, il y a toujours une oreille qui traîne. L'administration met parfois à l'abri dans ces quartiers sécurisés des garçons qui se feraient déchiqueter en détention ordinaire parce que tous les autres les considèrent comme des « balances ». Sans compter les détenus que la police pourrait un jour infiltrer dans les lieux à seule fin de capter quelques confidences, un prisonnier chargé, en échange d'un allègement de sa peine, d'établir un rapport circonstancié sur tout ce qui lui semblerait suspect. La topographie permet parfois également aux détenus qui occupent les étages supérieurs de capter des bribes de conversations, ce qui incite les « isolés » à redoubler de prudence.

— On apprend à noyer le poisson, témoigne un habitué.

On met au point des codes de langage que seuls les initiés sont à même de décrypter. « Barbe d'or », c'est l'évasion. « Les avocats, y bougent pas ! » pourrait se traduire par : les camarades en liberté susceptibles de se mobiliser pour un projet d'évasion sont un peu trop passifs. Et ces trucs de prisonniers ne font que renforcer la complicité.

On peut aussi communiquer par le biais de petits messages écrits, mais gare à celui qui se fait prendre ! Cette technique demande une rigueur et une synchronisation qui parfois font défaut, comme ce jour où un petit papier a été abandonné dans le tube d'une barre de musculation, dans la salle de sport du quartier d'isolement de la maison d'arrêt de la Santé. Il y était question, en toutes lettres, d'armes et d'explosifs que l'on allait faire entrer dans l'établissement, mais le destinataire n'a apparemment pas réussi à le récupérer. Lorsqu'il refait surface, deux ans plus tard, en décembre 2002, au hasard d'une manipulation de la barre, le « mot doux » tombe entre les mains d'un surveillant, déclenchant un mouvement de panique généralisée. L'auteur comme le destinataire ont quitté les lieux depuis bien longtemps, mais le message n'est évidemment pas daté. Une fouille est déclenchée, au cours de laquelle est découvert un tube de gel

douche bourré d'explosif, abandonné lui aussi depuis près de deux ans. Un tube dont seuls une poignée d'hommes savent comment il est entré, mais ils se garderont bien de le dire à l'administration, comme ils tairont les noms de ceux qui dialoguaient par barre de musculation interposée.

La paranoïa, fruit de la prison, est cependant un obstacle à cette ronde sociale apparemment bien huilée. « Il ne t'arrivera rien si tu ne prends pas de risques », telle est la devise des anciens. Une sorte de principe de précaution qui pousse à la plus grande retenue. Et incite à une discipline de fer.

— Plus tu parles à des gens que tu ne connais pas, plus tu t'exposes, explique un braqueur incarcéré depuis huit ans. Plus tu limites les contacts, plus tu te protèges. Tu te mets en mode parano à la moindre occasion. Quand tu rencontres une nouvelle personne, encore plus s'il s'agit d'un affranchi, comme toi, tu le prends à l'envers. Tu lui expliques que ta carrière est finie, que tu prends ta retraite. Il sait que c'est faux, mais c'est pas grave. La prison t'apprend à te composer une image, mais surtout à ne pas te mélanger trop vite. Tu as trois ou quatre potes et ça suffit. On te propose une superbe affaire ? Mieux vaut décliner l'offre. Tu te méfies parce que les services spécialisés ont tissé leur toile et qu'avec eux tous les moyens sont bons. Ils t'envoient des « pneumatiques », des bouchons, et ils tirent si ça mord. Ils te harponnent en te proposant un coup, en t'envoyant un mec...

De quoi conférer aux liens qui s'établissent malgré tout un statut hors norme, une solidité à toute épreuve.

« Tu peux compter sur moi parce que je sais que je peux compter sur toi »

L'un des (rares) avantages de la vie en prison, pour le voyou, c'est qu'il n'a pas à se cacher sans arrêt, comme lorsqu'il est en liberté ; il peut même s'afficher pleinement, sans crainte, ni complexe. Pour ne rien gâcher, il n'est qu'avec des garçons qui ont le même profil que lui, ce qui facilite grandement les choses, comme le confie l'un d'entre eux :

— Avec les gens honnêtes, dehors, je suis comme un con, surtout quand ils me demandent : « Et toi, qu'est-ce que tu fais dans la vie ? » Si je lâche un mot dans un bar ou dans un dîner, il y en a toujours un pour dire qu'il adore les histoires de gangsters, mais pour moi, ce ne sont pas des histoires. C'est ma vie ! À l'isolement, au moins, tu es dans ton monde, avec des gens top dangereux, des gens de ton niveau, des gens que tu aimes, du moins certains. Tout le monde te connaît et on se serre les coudes sans poser de questions indiscrètes. Il y a des contraintes, c'est vrai, mais quand on arrive en maison centrale, on se fait de bonnes gamelles !

Cette solidarité se renforce paradoxalement à mesure que le ministère de la Justice accroît la pression. Plus l'arsenal pénal se durcit, en marge de la lutte contre le terrorisme ou au gré des coups de folie qui alimentent régulièrement la rubrique « faits divers » de la presse hexagonale, plus les voyous voient se resserrer les murs autour d'eux. Ils sont bien placés pour savoir que l'ambiance sécuritaire leur « retombe » toujours dessus, avec des mesures de plus en plus draconiennes, mais l'effet produit sur eux n'est pas forcément celui recherché. Plus les conditions sont difficiles, plus ils jouent en équipe. Plus ils « dégustent », plus ils retrouvent les fondamentaux du milieu, comme l'explique Tony Cossu, longtemps abonné aux quartiers d'isolement (il en a visité pas moins de vingt-cinq) :

— Les voyous forment une minorité. Ce ne sont pas eux qui remplissent les cellules ! Ils se repèrent vite entre eux. Ils savent qui est qui. Ils partagent les mêmes idées, la même morale, la même philosophie de la vie. Ils se la font entre eux. Plus on leur mène la vie dure, plus ils s'entraident. L'un de nous a-t-il besoin d'un mandat, d'un téléphone, de convoyer un parent jusqu'à la prison ? On s'épaule.

C'est aussi ça, le fameux « code de l'honneur » : une culture de la solidarité calquée sur celle de tous les groupes minoritaires, ou plutôt de toutes les diasporas. Sur le mode : « Tu peux compter sur moi parce que je sais que je peux compter sur toi. »

« Les amis de la prison doivent rester les amis de la prison », dit cependant un dicton. Ce que Tony Cossu traduit en ces termes :

— En prison, c'est facile de bien parler, mais dehors, c'est un autre système. Partager 15 euros à l'intérieur, partager un oignon ou une cerise, c'est simple. Partager un million dehors, c'est pas pareil. L'appât du gain

peut tuer, j’ai perdu assez d’amis pour le savoir. L’homme n’est pas le même dehors que dedans.

Dealers, braqueurs, chacun sa famille

La prison, c’est le royaume des clans, un système que connaissent par cœur les voyous puisqu’ils fonctionnent de cette façon en liberté : en cercles concentriques étanches, quelques planètes gravitant autour d’un soleil forcément provisoire. Un clan, derrière les barreaux, c’est trois ou quatre personnes, pas plus, sachant que chacun revendique avec fierté le fait d’appartenir au clan le meilleur et le plus solide. Parfois, un groupe s’offre le luxe d’éjecter l’un de ses membres, alors que d’autres crèvent de jalousie de le rejoindre. Il n’y a pas forcément de chef attitré, mais toujours une voix qui porte plus que les autres. Le premier transfert a des chances de faire exploser le fragile édifice, sauf si des projets sérieux ont été évoqués, auquel cas on pourra toujours reconstituer dehors ce petit club, trois, quatre, cinq ou dix ans plus tard. À condition d’avoir la patience d’attendre que tout le monde sorte...

Le clan mis à part, certains gros voyous aiment disposer de leur cour, façon versaillaise, lorsqu’ils échappent au quartier d’isolement et regagnent les quartiers « généralistes ». Ils s’entourent de garçons plus jeunes, moins expérimentés et avides de les servir en échange de la protection qu’ils leur accorderont intra-muros. D’autres sont plus exigeants et n’acceptent dans leur orbite que de jeunes voleurs et autres aventuriers armés d’une « super mentale », comme on dit dans les coursives, laissant les « bleus » à la porte.

Ces courtisans comme ces lieutenants en herbe flattent l’ego, mais la tendance générale n’est pas au brassage. Les voyous préfèrent traiter avec des gens comme eux. Ils marinent, conspirent et résistent entre « grosses pointures », entre « grands », entre « affranchis », comme ils disent. Quand ils ne préexistaient pas à la prison, les liens se tissent en fonction de la branche dans laquelle on s’est fait connaître de la police. Les trafiquants de drogue se coalisent entre eux. Ils mettent leur expérience en commun pour faire mieux et plus fort la prochaine fois. Le prix du kilo de

cocaïne, de shit ou d'héroïne nourrit les conversations de tous les jours, un peu comme si on rassemblait tous les spécialistes du commerce en gros de la drogue sous un même pavillon des Halles de Rungis.

Les braqueurs ont, eux aussi, tendance à se regrouper. Ils marchent aux atomes crochus, à l'affectivité, à la sincérité. Ils forment un monde à part. Spécialistes des banques et autres fourgons blindés, ils savent ce qu'il faut de folie pour monter à l'assaut d'une cible, armes à la ceinture et explosifs prêts à l'emploi. Un savoir-faire qu'ils ne peuvent partager qu'avec ceux qui savent, un peu comme les policiers, les médecins et les magistrats forment des « fraternelles » sous l'égide de la franc-maçonnerie, au sein desquelles ils peuvent parler librement leur propre langage et évoquer leurs souvenirs communs. Condamnés à de lourdes peines, rarement moins de dix ans, les braqueurs ont le temps de faire plus ample connaissance. Les années d'isolement les rapprochent. Une camaraderie un peu militaire, si l'on en croit la réflexion de l'un d'eux.

« On se coalise comme les types du GIGN dans l'action », dit-il, comparant les voyous aux troupes d'élite de la gendarmerie nationale, soudées face au danger, à l'adversité extrême, à la mort qui rôde.

Si affinités, on intensifie ces liens en maison centrale, au cours des dernières années de la peine, celles qui précèdent le retour sur le terrain, où le personnel des sociétés de transport de fonds aura changé, où les blindages auront été renforcés, sans oublier les progrès incessants de la police scientifique... Après ce quartier d'isolement où il faut se composer jour après jour, nuit après nuit, un moral d'acier, l'ambiance de la centrale, avec ses portes ouvertes, autorise à se livrer davantage. Une sorte de retour vers la normale qui permet de mieux cerner l'état d'esprit de celui avec lequel on établira peut-être un jour des liens plus professionnels.

— Le braqueur va toujours vers le braqueur, confirme un voleur professionnel, dix ans de prison au compteur. Ils ont souvent des points communs. Ce sont le plus souvent des mecs sains qui ne se droguent pas, qui ne boivent pas. Les plus cupides vont vers les stupéfiants. Le braqueur, lui, est quelqu'un qui aime l'action plus encore que l'argent. Mais on fait très attention. On parle entre nous de nos projets, mais on tient à distance les types qui parlent à droite et à gauche On cloisonne énormément pour ne pas trop faciliter le travail des flics. Nos femmes

s’évitent à l’extérieur. En cas de transfert, on ne s’écrit pas, car les lettres sont toujours interceptées et décryptées. Si le lien est solide, on n’a d’ailleurs pas besoin de s’écrire.

Les sujets de conversations ne manquent pas. Sur fond de valeurs communes, dealers et braqueurs évoquent cette ascension sociale rapide qui permet aux hors-la-loi pressés de griller les étapes, au péril de leur vie. Ils se remémorent les grandes bringues dans des villes où l’on ne risquait pas de les reconnaître, Londres ou Munich, ces nuits où ils ont dépensé sans compter et forniqué tout leur soûl. Ils s’observent également à distance. Se toisent en silence en pensant à l’argent que l’autre a probablement mis de côté, enterré dans une valise au fond d’un jardin ou entassé dans des pots de confitures dans une cave improbable, mieux vaut éviter de lui poser la question pour ne pas qu’il vous la pose...

Arabes, Basques, Corses, chacun sa communauté

Au-delà des qualifications professionnelles des uns et des autres, de ces clivages liés à la spécialité et aux galons acquis sur le terrain, le communautarisme règne en maître derrière les murs comme dans le reste de l’Hexagone. Les Arabes parlent aux Arabes, les Basques parlent aux Basques, les Corses parlent aux Corses, et en corse s’il vous plaît. Parfois, on se mélange, quand ça « accroche », mais la tendance naturelle des uns et des autres est de se regrouper, au point que bien des jeunes issus de l’immigration ont cru déceler du racisme derrière le clanisme corse – parfois à raison, souvent à tort. Les détenus politiques corses atteindraient dans le genre des sommets d’ostracisme, eux qui ne se mélangent à personne, sauf nécessité absolue.

Les jeunes qui ont grandi dans les cités cultivent, eux aussi, leur différence et leurs particularismes, la loi du quartier étant aussi étanche que peut l’être celle du maquis.

— Ils partagent les mêmes délires, les mêmes baskets, le jean 501, la même misère et la même cage d’escalier, explique l’un de leurs éminents aînés, entré dans la case « grand banditisme ». Leur monde, celui de la cité, c’est la jungle, alors ils sont chez eux en prison. Ils voient à peine la

différence. Dehors, ils fument du shit, mangent des sandwichs, passent leur temps au téléphone. En prison, ils fument du shit, font entrer des fringues et ramènent des filles au parloir. La seule chose qui leur manque, finalement, ce sont les vacances en Thaïlande, mais ils se rattraperont plus tard !

Ces jeunes ne forment cependant pas un troupeau monolithique. Ils se divisent en petits groupes qui se regardent en chiens de faïence. Le garçon originaire de Nantes marche avec celui de Nantes. Les Parisiens sont d'un côté de la barre, le reste de la France de l'autre.

Certains vont aller chercher une forme d'ascension sociale auprès des voyous patentés, ceux dont on parle dans les livres et les journaux, ceux dont l'arrestation fait couler le champagne dans les bureaux de la PJ, mais les « vieux » se méfient de ces jeunes trop souvent « incalculables ». De ces jeunes qui ne respectent pas grand-chose, même pas leurs aînés dans la chaîne du crime, comme en témoigne l'histoire de ce jeune Niçois, prototype du « dealer de cité », entre shit, cocaïne et braquage à la voiture bélier – on fonce dans le distributeur automatique, en général en marche arrière, en espérant accéder aux billets. Il est tellement virulent que les surveillants se focalisent sur lui. Un gradé en fait même son souffre-douleur, au point que l'administration le transfère bientôt dans une maison centrale, lui qui n'a qu'un « petit papier », autrement dit une petite peine à purger, moins de cinq ans. À force de le priver de parloir, on le transforme jour après jour en guerrier, et voilà qu'il avise un ancien dans la cour de promenade.

— Le vieux, là ? Lui, il a fait des fourgons[9] ? Lui ? Je le prends et je le mange ! proclame-t-il à la ronde.

Trois détenus d'âge mûr s'approchent et le ramènent à la raison. Le « vieux » en question, c'est tout de même Jacques Sordi, l'un des parrains les plus respectés autour de la Promenade des Anglais, surnommé « le Général » depuis qu'il obtint, raconte-t-on, quelques avantages non négligeables pour les détenus de la prison où il était retenu malgré lui.

Le jeune revient à la raison, mais les anciens ne donnent pas cher de son avenir.

— Le jour où il a une arme entre les mains, ça y va, comme à Grenoble ces dernières années, où on ne compte plus les cadavres, commente un témoin de la scène. Ils sont trente dans la cour de promenade et n'en ont

rien à foutre du vieux voyou. En prison, ils prennent conscience de leur supériorité numérique. La seule règle qui compte, c'est la leur.

Les anciens sont « gourmands ». Les anciens sont « racistes ». Les anciens ont un « ego surdimensionné ». Voilà ce que l'on entend dans la cour des « petits ». Le huis clos de la prison scelle cependant des alliances indéfectibles. Il suffit qu'un caïd des cités intervienne pour calmer les ardeurs des plus jeunes pour qu'à la sortie il passe un pacte avec celui dont il a garanti la tranquillité. C'est ainsi que l'on a vu surgir, sur le marché du crime, quelques duos redoutables d'un genre nouveau. Passant outre les bulles communautaires comme les barrières entre générations, prêts à fracasser toutes les équipes en place.

Les « barbus » sont en réalité bien plus prosélytes que les voyous. Contrairement aux droit-commun, les islamistes recrutent les yeux fermés. Ils ont pour eux l'argument du nombre, essentiel quand le rapport de forces est la norme sociale. Les rejoindre, c'est bénéficier de la protection qu'offre le troupeau contre les « loups ». Combien, en prison, déclarent leur foi par calcul ? Combien sont vraiment sincères ? Combien trouvent refuge dans la prière pour échapper à la folie ou au suicide, comme ce braqueur sudiste condamné à perpétuité qui décide un beau jour de se convertir, troquant son prénom (Alain) pour devenir Ali ? Passé par la case « psy » pour avoir jeté des boules de pétanque sur les surveillants, du haut de l'arbre où il s'était perché, il s'est rattrapé aux branches du Coran.

— Il tient avec ça, confie l'un de ses amis, ce qui ne l'empêche pas de mater des films porno tous les soirs.

— Si tu fais la prière, tu es avec eux, tranche un connaisseur.

Pour les criminels sexuels, cette porte ouverte est une aubaine. Mis au banc de la société carcérale, ils ont table ouverte dès lors qu'ils déclarent leur foi. Entourés de leurs nouveaux amis, ils ne mangent plus seuls. Pour ne rien gâcher, Allah, dans sa grandeur, pardonne tous les péchés. Que demander de plus ?

— Les musulmans en prison, c'est comme une secte, analyse un gangster d'origine maghrébine qui les a observés de près. Ils essayent de se rassembler et ils se la jouent voyou. Sous le manteau, ce sont les premiers à regarder des films de cul, à boire de l'alcool et à fumer du chichon[10]. Un directeur est intervenu un jour pour leur demander de faire

la prière dans leur cellule. Ben Laden était à la mode et ils recrutaient à tout-va. Ils commençaient à faire leur mafia des musulmans et récupéraient les Arabes un peu faibles. C'était leur façon d'exister et il a fallu les freiner. Ils savent que les voyous comme moi sont sans foi ni loi, qu'on n'existe pas à travers la religion, mais ils nous laissent tranquilles. J'ai même récupéré plusieurs voyous à la barbe des intégristes !

Certains, à la centrale de Saint-Maur, se souviennent du jour où Tony Cossu a remis vertement à sa place un barbu qui se plaignait de le voir peindre sur ses toiles des femmes en tenue légère.

— Mais je suis peintre ! s'est-il exclamé. Je suis un artiste !

Le barbu s'est calmé. Il n'a même pas protesté quand le gangster-artiste s'est mis en tête de faire découvrir son illicite tableau aux petits jeunes du bâtiment, ravis de se rincer l'œil, musulman ou pas.

« Ce qui nous relie, c'est le délit »

Le communautarisme règne entre les murs, mais il n'imprègne pas tous les rapports humains. Le monde criminel offre même parfois de spectaculaires télescopages, comme en témoigne l'histoire survenue à ce voyou d'origine algérienne grandi du côté de Barbès, à Paris. Un jour, il retrouve en prison un vieux camarade d'école, juif, qui lui raconte sa cavale en Algérie, avec sa compagne kabyle. Il lui apporte des nouvelles du pays, sans se douter que l'Arabe va lui en donner de Tel-Aviv, car c'est en Israël qu'il s'est réfugié alors qu'il avait la police française aux fesses. En Israël où il est tombé amoureux... d'une Israélienne.

Commentaires à froid recueillis quelques années plus tard auprès de ce « Beur » adopté par les Israéliens :

— Chez les gangsters, il n'y a pas de juif ou de non-juif, il n'y a pas de Noirs, pas de Chinois non plus : il y a les braves mecs et les enculés. Celui avec lequel on montera facilement sur un coup et celui dont on se méfiera toujours. Celui pour lequel on se fera tuer et celui que l'on aura envie de tuer.

Une forme de compagnonnage à la vie, à la mort, en somme, qui transcenderait les races et les nationalités. Avec, en exemple à suivre,

l’incroyable complicité qui permet aux mafieux israéliens de travailler en paix avec les mafieux palestiniens, sans que personne songe à balancer personne et avec le fric pour seul horizon.

— C’est pareil en prison, poursuit notre interlocuteur. Celui qui fait ses affaires sans balancer est unanimement respecté dans la cour, quelle que soit sa couleur. Ce qui nous relie, c’est le délit, la haine de l’autorité et la marginalité. On voit facilement un Corse respecter un Arabe, des Beurs suivre les fêtes juives, des juifs faire le Ramadan avec des Beurs, des Blacks potes avec des Gitans et des Rebeus... Quant aux Algériens, aux Tunisiens et aux Marocains, si souvent rivaux, ils oublient leurs vieux antagonismes. C’est la magie de la prison !

Des liens guidés par ce que les voyous appellent la « mentale ». Parfois aussi par un certain opportunisme. À la maison d’arrêt de Fresnes, le lundi matin, le rabbin Attia rassemble les fidèles dans une petite salle, à l’intérieur de laquelle se glissent volontiers une vingtaine de Noirs et d’Arabes. Tout simplement parce que ce lieu de culte est l’un des rares endroits neutres où l’on peut croiser ouvertement les détenus qui séjournent dans les autres divisions. Tous profitent de la même façon des colis livrés à l’occasion de la fête juive de Pessah et Dieu reconnaîtra les siens.

— Les véritables frontières sont ailleurs, explique un Algérien qui s’est volontiers mêlé à ces cérémonies religieuses et qui se souvient parfaitement d’un certain Élie lui glissant à l’oreille à propos d’un autre juif : « Lui, c’est un fils de chien. Si je peux le tuer, Feuj ou pas Feuj, je le fais ! »

Par-delà les barrières religieuses, les caves parlent aux caves et les caïds aux caïds. Le « pointeur », comme on surnomme le violeur, n’a aucune chance de se faire un ami parmi les voyous, lesquels s’observent longuement avant de tendre la main. Se lève-t-il tôt le matin ? Comment est sa mère, croisée à la faveur du parloir ? Donne-t-il des cigarettes à ceux qui en manquent ? Met-il les formes qu’il faut ? Partage-t-il cet amour de la « thune », objet de toutes les conquêtes, moteur de toutes les trajectoires criminelles ? Le mieux, c’est encore de se connaître d’avant la prison, comme Fred P. et Jacky S., deux pointures de la Côte d’Azur qui ont trafiqué ensemble, partagent les mêmes avocats, ont pas mal d’amis en commun, tournent ensemble en promenade, jumellent leurs bons de

commande, se débrouillent pour que leurs visiteurs partagent les frais du voyage... Un noyau dur à eux tout seuls !

Comme ce monde est petit, les histoires communes remontent vite à la surface. Le jour où il croise le Toulonnais Jean-Claude Kella derrière les verrous, Tony Cossu lui rappelle cette fois où il devait partir en Amérique avec lui. Son faux passeport n'étant pas très bien fait, il l'a laissé partir seul. La French Connection était en pleine forme et le Toulonnais, petit voleur de vingt-cinq ans entiché de Che Guevara, est devenu un roi de la « came »...

— Avec les gars de cette époque, dit Cossu, on a des principes de vie indéniables. J'ai peut-être tendance à défendre ma paroisse, mais les voyous ont aussi des bons côtés ! Le courage, par exemple. D'instinct, par un mot, un geste ou un regard, je sais reconnaître celui qui a le courage et celui qui ne l'a pas. On a le pif. On sait en quelques secondes qui est qui, qui fait partie de notre monde.

Sortis de ce tout petit cercle, les voyous ne lâchent rien. Ils commentent le programme télé de la veille plutôt que d'évoquer leur vie en présence d'un « étranger ». Trop risqué de s'aventurer hors des rails, même si les surveillants se font un plaisir d'introduire auprès d'eux les nouveaux venus, autrement dit de résumer le contenu de leur dossier administratif afin qu'il n'y ait pas d'équivoque. Même les tranches de rigolade, ils ne les partagent pas. Parce que personne ne comprendrait pourquoi ils sont morts de rire, alors qu'ils sont censés baisser la tête et regarder leurs baskets. En même temps, tous expliquent qu'ils ne cessent de prendre la parole pour des sans-grade du crime, pour allonger une promenade ou un parloir, ou lui obtenir une de ces minuscules faveurs qui changent la vie du prisonnier.

Ils s'entraident également entre eux et savent trouver le mot qu'il faut pour redonner goût à la vie à celui qui vient de les rejoindre sous les verrous. Un rien suffit, par exemple un petit verre de thé à la menthe avec un gâteau entré en douce. À la première gorgée, rapporte un amateur, « c'est comme si tu étais dehors, assis à la terrasse d'un café, en train de regarder le ciel et les étoiles ». Une sorte de phénomène « madeleine de Proust » en version carcérale.

« On n’est toujours pas du même côté ! »

Sous les verrous, on ne rencontre pas que des voyous. Vedette de l’Angolagate, scandale politico-financier retentissant, l’homme d’affaires international Pierre Falcone partage un temps le même toit que quelques braqueurs connus, comme Rédoine Faïd ou Rachid Benchetouya – assassiné depuis par un codétenu sur fond de tapage nocturne, à la prison de Lannemezan. Pierre Falcone impressionne les autres détenus par le nombre de visites que lui rendent ses avocats ; tels les couloirs de la rédaction d’un magazine people, les coursives bruissent également de la relation amoureuse qu’il entretiendrait avec une magnifique Bolivienne, ex-miss Univers.

Tous les VIP n’ont pas cette tenue. Certains se laissent même carrément aller, à la grande surprise des voyous qui veillent à ne jamais concéder un pouce de terrain.

Les droit-commun assistent au même moment, dans une autre « maison », aux joutes verbales entre un autre Vénézuélien, le terroriste Carlos, et des travestis latinos en veine de plaisanteries. Plus incongrue encore, la rencontre entre un gangster du nord de la région parisienne... et un policier qui lui a couru après quand il débutait. Le fonctionnaire a été interpellé après la découverte, dans sa cave, de plusieurs lots de bijoux volés et de dynamite. Les deux hommes se saluent, mais pour le bandit, ripou ou pas, les choses sont claires :

— On n’est toujours pas du même côté, lance-t-il à son ancien poursuivant sans lui laisser le moindre espace.

Dernière rencontre fortuite, nettement plus explosive celle-là. Fraîchement débarqué dans un nouveau quartier d’isolement, un voyou corse mis en examen pour assassinat s’enquiert de savoir qui est son voisin. Il toque contre le mur et demande :

— C’est qui ?

— C’est B. Pourquoi ?

L’arrivant marque une longue pause, un silence qui masque le trouble qui l’envahit : le voisin n’est autre que le voyou qui a lancé dans la carrière le garçon qu’il est accusé d’avoir tué. Il finit par donner son nom.

— Ah ! Et tu as besoin de quelque chose ? demande l’autre, comme pour lui signifier qu’il peut malgré tous les griefs qui les séparent lui fournir café, sucre, timbres, réchaud ou cigarettes.

— Je te remercie, répond le plus aimablement possible le premier, manière de clore une discussion qui ne peut avoir lieu.

Nul ne saura jamais si l’administration a bien réfléchi avant de mettre ces deux-là sous le même toit, mais deux jours plus tard, elle rectifie le tir : le Corse est de nouveau transféré.

Amis, ennemis

— La centrale, c’est le paradis !

Voilà le cri du cœur lancé par un voyou ravi, après des années de quartier d’isolement en maison d’arrêt, d’avoir le temps de découvrir ses semblables. Tous n’abordent cependant pas le virage de la même manière.

— La centrale, c’est un petit village, une petite communauté, explique Tony Cossu, sauf que tu n’as pas forcément envie de dire bonjour tous les matins aux trois cents mecs qui t’entourent.

Surtout quand on est connu dans le milieu comme le loup blanc et que les jeunes s’accrochent à vous dans la cour...

Le Marseillais aurait presque regretté le quartier d’isolement, où les voyous sont entre eux, loin des violeurs, des « barjots », des pères incestueux et autres pédophiles, ces gens que bien des gangsters disent « détester », ces gens auxquels ils ne veulent surtout pas avoir affaire, avec lesquels il n’est pas seulement question d’échanger un mot... Il ne restait plus à Cossu qu’à apprendre à ses nouveaux voisins à se tenir à distance, à ne pas s’immiscer dans sa conversation quand il bavardait tranquillement avec quelqu’un dans la cour de promenade, à ne pas le déranger quand il prenait le soleil, en été, allongé dans l’herbe...

Un jour, dans la grande cour, alors que Tony Cossu partage un gâteau avec ses amis, une bière à la main, un détenu anonyme approche. De but en blanc, il annonce à la cantonade, fier de son effet :

— Cossu, c’est mon ami !

— C’est un mec bien ? s’enquiert un des convives.

— Oh oui ! réplique l’intrus, qui devient vert lorsqu’il réalise sa bévue.

Le soir même, rongé par la honte, il demande à être affecté dans un autre bâtiment : ce cercle-là n’était pas fait pour lui.

— Entre DPS, on se dit tout, confirme le vieux Franck Berens. On se fait même des cadeaux.

Lui ne s’est jamais privé d’en faire, offrant par exemple ordinateur et imprimante au nationaliste corse Alain Ferrandi (impliqué dans l’assassinat du préfet Claude Érignac) à l’heure de quitter la centrale de Poissy, en région parisienne.

— Les DPS forment un groupe à part, fort de quelque deux cents bonshommes, poursuit-il. On tourne. On se suit. On se passe les messages.

Les liens qui se tissent sont tels qu’un détenu, devenu aveugle en prison après une leucémie, reconnaîtra Berens plusieurs années plus tard... en lui touchant le visage.

Au-delà de la méfiance germent ainsi sous les verrous de nouvelles amitiés prometteuses.

— Passer vingt-quatre heures sur vingt-quatre avec un mec pendant un an, c’est une vie, remarque le braqueur nordiste Mohamed Denfer. Dehors, il faut à peu près quinze ans pour voir quelqu’un autant de temps. Ce sont des moments qu’on n’oublie pas.

Cette amitié se dessine à travers les détails, quand par exemple on va demander aux siens de prendre en charge le linge sale du comparse, parce que sa famille vit à huit cents kilomètres de là. Encore faut-il qu’au préalable les protagonistes se situent à peu près au même niveau dans l’échelle du crime. Ils ont ainsi le sentiment de pouvoir parler d’égal à égal, mais cela ne suffit encore pas. Les affinités passent aussi par la politique, surtout chez les anciens, comme le dit à sa façon Tony Cossu :

— Même s’il aime l’argent, le voyou qui a un peu de sincérité a le cœur à gauche.

Tout n’est cependant pas empreint de cette sincérité. Il y a aussi les relations intéressées, comme celles que l’on noue avec le « cantinier », le détenu désigné pour distribuer les denrées commandées. L’élu risque tôt ou tard de se prendre pour le roi de la taule, mais tant qu’il accepte de

livrer, par exemple, des rasoirs en douce, on lui passe tous ses caprices de star.

Il y a surtout énormément de retenue, à cause de la fierté et de l'orgueil des protagonistes. Parce que l'univers carcéral voit s'affronter de très fortes personnalités, on préférera se passer définitivement d'une casserole plutôt que d'aller l'emprunter au clan voisin. Juste pour qu'il ne soit pas dit que l'on dépend de lui...

Le monde des voyous n'est d'ailleurs pas seulement un monde d'amis soudés pour la vie. C'est aussi un monde traversé de jalousies indéracinables. Les voyous forment des petits groupes « qui passent leur temps à se détester, à se tailler entre eux, à se dénigrer », assure un fleuron du milieu des banlieues. Cela démarre par une simple bagarre entre ego surdimensionnés. C'est nourri par la douleur et la souffrance, et cela se termine très mal, en général à coups de calibres, une fois les belligérants remis en liberté.

6

Muscle à tous les étages

« Dehors, tu as la vie. Tu peux changer de trottoir si tu veux éviter l'affrontement. En prison, si un événement te contrarie, tu vas tourner ça en vrille. Le gars est là, tu le vois, tu le revois, et ça mouline. Tu n'as plus envie de le voir, mais il est quand même là. »

Tony Cossu.

Le combat

La prison, son univers impitoyable ? Lorsqu'il voit partir son petit frère pour la détention, Moussa, vingt ans, d'origine malienne, grandi dans la banlieue parisienne, panique un peu. S'en sortira-t-il tout seul ? Plus il lui rend visite au parloir de ce centre spécialisé pour les mineurs dans lequel il a atterri, et plus il trouve étrange ce franc sourire que le frangin arbore sans désemparer. On dirait même qu'il cherche à écourter leurs rencontres, comme pressé d'y retourner. Cela cache-t-il un drame ?

« Tout va bien », répète le petit, mais Moussa ne veut pas y croire. Il finit pourtant par se faire à l'idée qu'il est dans ce centre fermé aussi à l'aise qu'ailleurs, dans la rue ou à la maison. Il cultive ses nouvelles fréquentations, des jeunes qui ont poussé dans le même secteur que lui, avec lesquels il a beaucoup de souvenirs communs. Peaufine, sans peut-être même le savoir, ses futures relations professionnelles. Fait autant de sport qu'il le souhaite. Ne manque apparemment de rien. Une vraie « colonie de vacances », glisse-t-il un jour à l'oreille de Moussa, alors que,

dehors, leur mère pleure souvent, inquiète à l'idée que son fils puisse se faire dépouiller par plus fort que lui, voire pire...

Quelques années plus tard, c'est au tour de Moussa, promu « caïd » dans son quartier, de se retrouver sous les verrous pour trafic de stupéfiants – quelques kilos de shit. Le petit frère, désormais incarcéré dans la prison des grands, est déjà dans les murs lorsqu'il y débarque.

En moins d'une heure, Moussa comprend qu'il n'a qu'une alternative : s'imposer par la force ou déguster.

Son cadet a très nettement opté pour la première solution : c'est lui le véritable « taulier » du bâtiment dans lequel il a atterri. Il le lui prouve en donnant l'ordre à ses camarades de réserver le meilleur accueil au nouveau venu. De retour de sa première promenade, Moussa trouve devant la porte de sa cellule une couverture remplie de bonnes choses, canettes de Coca-Cola, bouteilles de jus de fruits, paquets de gâteaux, pots de fromage blanc... De quoi se reconstituer après quatre-vingt-seize heures de garde à vue qui l'ont lessivé et affamé.

Une histoire de cigarettes achève de le faire entrer dans le vif du sujet.

— Y a pas quelqu'un qui a une clope ? demande un détenu alors qu'ils patientent à plusieurs dans un sas. Moussa tend un paquet intact.

Le fumeur en prend deux.

— Repose-les, l'invite fermement Moussa.

— J'ai pas fait exprès, s'excuse l'autre.

Moussa en propose aux autres.

— Tu fumes pas ? lui demande-t-on.

— Si, mais j'ai un autre paquet, dit-il.

Il n'a jamais fumé une clope de sa vie, mais en quelques instants, il vient de montrer à quel niveau il entend se situer : capable de mettre la pression sur les autres, il a des moyens économiques dont ils ne disposent pas. Il peut être aimable, généreux même, mais à condition qu'on ne lui marche pas sur les pieds.

— Tu viens d'où ? lui demande l'un des garçons qui patiente avec lui dans le sas.

— T'inquiète, fait-il, volontairement mystérieux.

— Tout de suite, raconte-t-il quelques années plus tard, j'ai pigé qu'il fallait mettre à l'amende ceux qui parlent le plus fort et montrer que t'étais pas un baltringue.

L’accueil que lui réserve le petit frère facilite cette intégration par le haut : si le nouvel arrivant reçoit autant de présents, alors que beaucoup courent péniblement après une boîte de sauce tomate, c’est qu’il n’est pas n’importe qui. La suite conforte sa position. Toujours grâce au frangin, il a droit sans passer par la liste d’attente à la salle de sport, et très vite à la douche supplémentaire, pas inutile après la séance de pompes.

Moussa se met au foot et apprivoise à l’arraché ce nouvel environnement, pas franchement dépaysant puisque l’administration rassemble les prisonniers par département, histoire de limiter les conflits territoriaux.

Sauf que le juge d’instruction décide de s’en mêler et de lui compliquer la tâche. Probablement affolé de lui voir si bonne mine, il réclame son transfert dans un autre bâtiment. Adieu les amis du 9-3, bonjour les Parisiens et les collègues du Val-d’Oise, parmi lesquels il ne connaît absolument personne. Comme si l’on avait décidé de détruire définitivement son moral, on le jette dans une cellule occupée par un indigent peu soucieux de son hygiène. La puanteur est telle qu’il craque au bout de vingt-quatre heures et appelle le chef.

— T’es pas au Club Med, ici, lui balance un surveillant !

Moussa déterre l’argument imparable : son voisin de cellule fume. Il fume les cigarettes qu’il lui a offertes, certes, mais il fume. Le chef n’a plus le choix, mais il n’a pas dit son dernier mot. Il aiguille Moussa dans une aile « qui sent bon », avec des couloirs et des cellules propres.

La première promenade lui met la puce à l’oreille : pas un Beur, pas un Noir à l’horizon. Moussa comprend qu’il est tombé dans un piège lorsqu’un cri fuse, lancé du bâtiment voisin :

— Hé, les pédophiles, on va vous niquer !

Moussa se met à courir. Les insultes crépitent autour de lui.

La tension monte d’un cran lorsqu’il se rend au parloir, le lendemain.

— C’est qu’il est rebelle, le pédophile ! susurre une voix dans son dos.

Moussa réplique d’une bonne droite en pleine gueule. La séquence suivante se noue à l’heure de la promenade. Ayant laissé sa montre dans le bâtiment qu’il partageait avec son frère, le jeune Franco-Malien, noir comme le café, demande l’heure à un détenu d’origine tunisienne, soucieux de chronométrer son footing. Il revient vers lui quelques boucles plus tard, pour savoir précisément où il en est.

— Tu me prends pour ton horloge, ou quoi ? lance le Tunisien, déclenchant un fou rire parmi la poignée de détenus qui l'entourent, parmi lesquels Moussa note la présence de plusieurs Noirs, scène qui achève de le convaincre que la solidarité ethnique a ses limites.

— Tu sais, embraye le Tunisien, c'est pas bien ce que t'as fait ! C'est un péché, même !

Une bagarre éclate, mais chaque fois que Moussa prend le dessus sur l'homme à la montre, les spectateurs interviennent et le retiennent. Après dix minutes de ce corps-à-corps heurté, ne pouvant « finir » à la loyale celui qui l'a insulté, Moussa s'en retourne récupérer son survêtement. C'est à cet instant que le Tunisien, qui lui a discrètement emboîté le pas, décide de frapper un grand coup, abusant de l'effet de surprise. Malheureusement pour lui, Moussa esquive et le traître s'explose le bras contre un mur.

Dans le brouhaha qui suit, un détenu s'approche de Moussa et rend sa sentence :

— Putain, fallait pas ! Ce type, c'est le neveu de Bachir de Belleville. Ils vont te démonter ! Si je peux te donner un conseil : ne mets plus les pieds dans la cour.

Les surveillants lui tiennent à peu près le même discours. Partagé entre panique et détermination, Moussa ne tient pas compte de leur mise en garde, mais a-t-il vraiment le choix ? « Si je ne descends pas, calcule-t-il, je suis une lavette. »

Il choisit de descendre dans la cour de promenade, le lendemain. À peine a-t-il fait quelques pas qu'une main le pousse dans le dos.

— T'as cassé le bras à mon neveu, dit la voix sur un ton qui ne laisse envisager aucun compromis.

— C'est toi qui veux te battre avec moi ? s'enquiert Moussa.

— Oui.

— Pas de problème, je suis prêt.

— Va sous le préau, je te rejoins, lance le fameux Bachir.

L'avantage de ce préau, c'est que la zone échappe à la vigilance des surveillants perchés dans leurs miradors : on peut s'y livrer à tous les duels que l'on veut. Préparé à livrer un tête-à-tête musclé, Moussa a la désagréable surprise de se retrouver face à une quarantaine de Rebeus

volontaires pour le lynchage. Ne pouvant plus rebrousser chemin, il interpelle bruyamment Bachir :

— T’es pas capable de te défendre tout seul ?

— Je ne me salis pas, réplique le Tunisien.

« Je suis mort », songe Moussa au moment de prendre une première gifle, suivie d’un coup de pied, menaces verbales à l’appui : « Espèce de tapette ! » « On va te niquer ! » Si tout se passe normalement, il ne doit pas se relever du passage à tabac qui s’annonce, victime d’une mêlée dont chacun sait qu’elle sera bien pratique à l’heure de rendre des comptes à l’administration. Qui a porté ces coups ? Personne et tout le monde...

Moussa encaisse, baisse la tête et serre les poings face à la meute. Il parvient à attraper l’un de ses assaillants avec la ferme volonté de lui faire le plus mal possible, en espérant que ses cris attirent les surveillants, mais en prison, la vraie police ne porte pas l’uniforme. Ce sont des détenus qui finissent par intervenir, quatre hommes décidés qui écartent d’un geste autoritaire la petite troupe furieuse.

— Vous le laissez tranquille ou vous venez vous battre sur le terrain, ordonne l’un d’eux, avant d’extirper le vaillant Moussa de ce préau mortel et de l’inviter à les rejoindre dans la cour et à marcher avec eux.

Qui sont-ils, ces anges gardiens à qui il n’aurait rien osé demander ? Un pied-noir, deux Corses et un Manouche, tous quatre considérés comme de grosses pointures dans leur domaine respectif, les stupéfiants ou le braquage.

— Merci, les gars ! lâche Moussa.

— T’as pas à remercier, réplique le pied-noir, un garçon d’une bonne cinquantaine d’années.

Fin provisoire des hostilités. Et gare à celui qui lèvera la main vers l’une de ces vedettes du milieu : il doit savoir qu’il met sa vie en danger, pas forcément sur le moment, mais plus tard, quand les douilles seront de nouveau accessibles.

La promenade terminée, Moussa regagne sa cellule dans le quartier des pédophiles et pleure un bon coup, histoire de décompresser. Le lendemain, il doit de nouveau faire face aux insultes en rejoignant la cour de promenade, mais il n’est plus seul contre tous.

L’heure de la revanche surgit en fin de journée, alors que Moussa reconnaît sous la douche l’un de ses agresseurs.

— Ça va ? lui lance-t-il.

— Ouais, fait l'autre.

— Tu te souviens de moi ?

Sans attendre sa réponse, il le colle contre le mur et le « démonte ». Pas un détenu ne bronche alentour, comme s'il était de bon ton de laisser les hommes régler leurs salades entre eux.

Laissant l'autre en sang, Moussa retourne se doucher, puis revient en « remettre une couche » :

— Maintenant, tu va me nettoyer tout ça ! lance-t-il.

Le blessé s'exécute et fait disparaître les traces de sang. Mais l'affaire remonte aux oreilles de l'administration et Moussa, placé à l'isolement, est bientôt traduit devant le « tribunal » de la prison. Sûr de lui, il déballe tout : le fumeur puant, le coup des pédophiles, la montre perdue en route, les coups sous le préau...

— Mettez-moi le compte si vous voulez, mais c'est aussi votre faute, finit-il par lancer à ses « juges ».

Verdict plutôt tendre : huit jours de cachot. Le temps pour Moussa de parachever sa vengeance : s'ils veulent accéder au parloir, les amis du Tunisien au bras cassé devront désormais s'acquitter d'une dîme. S'ils ne payent pas, ils ne le verront pas. Simple comme un coup de pied.

Tous les camarades qu'il a laissés dans le premier bâtiment acceptent de prêter leur concours à ce match retour, rendant possible ce racket en bonne et due forme, tandis que Moussa devient le premier Noir à jouer à la pétanque, jeu auquel il est rapidement formé par ses « sauveurs ». Épatés de voir cet Africain rester silencieux devant le juge d'instruction, impressionnés de constater qu'il n'est pas obligé de fumer trois joints avant de s'endormir le soir, aimablement surpris par sa détermination à l'heure de l'affrontement (et rassurés quant aux raisons pour lesquelles il est en prison), ils l'ont « adopté ». Quand il sortira, il bénéficiera par leur intermédiaire d'une « plate-forme énorme », autrement dit de contacts en Amérique latine et en Hollande. La rançon de son combat anthologique.

« Je te défonce ta race ! »

Le prétexte, ce jour-là, c'est la couscoussière empruntée pour la période du Ramadan par un braqueur surnommé « Greg ». Très tendu par le jeûne, le propriétaire, un certain Abdelkrim, « beau » braqueur lui aussi, décide brusquement de récupérer sa casserole.

Depuis la coursive inférieure, il avise « Greg » et hurle :

— Tu m'a baisé la gueule ! Tu m'as pris la couscoussière !

Piqué au vif, sans peser les conséquences de son propos, « Greg » réplique :

— Je descends ! Je te la donne, ta couscoussière !

— Va te faire enculer ! lance Abdelkrim, qui ne peut plus reculer non plus.

« Greg » sort du gourbi, la petite cuisine où mijote le plat du soir, en compagnie de trois amis. Il relance l'homme à la couscoussière :

— Qu'est-ce que t'as dit ?

— Je te défonce ta race ! Je te coupe la tête !

Abdelkrim sort d'on ne sait où un petit couteau, prêt à défendre son honneur. Il renverse la soupe au passage, mais voilà des surveillants qui déboulent.

— Vous inquiétez pas, il ne se passe rien du tout ! les rassure « Greg », tout en se dirigeant vers sa cellule pour troquer short et claquettes contre une tenue plus appropriée pour la bagarre qui va éclater, programmée comme le pain de plastic au bout de la mèche.

Ses amis veulent l'accompagner pour lui « dégommer sa race ». L'espace de quelques secondes, ils rêvent de laisser le malotru comateux sur le carreau.

L'autre option, ce serait qu'Abdlekrim reconnaisse ses torts, comme le lui suggère déjà un de ses proches, un notable du banditisme dans le nord de la France, inquiet de la raclée qui menace.

Abdelkrim a les larmes aux yeux lorsqu'il monte pour un bref face-à-face au cours duquel « Greg » lui rappelle qu'il a régulièrement fait conduire sa mère à la prison, et quelques petits souvenirs du temps où ils étaient dehors tous les deux, sur les mêmes coups.

— Toi et moi, c'est terminé, fait savoir « Greg ».

— Je te comprends à 100 %, dit l'autre.

Et l'on en reste là, sans en venir aux mains, du moins jusqu'à la prochaine fois, car le lendemain, dans la cour de promenade, la tension est

de nouveau palpable. Les boules de pétanque, serrées dans les mains, sont prêtes à gicler. Au point qu'Abdelkrim estime plus sage de demander le soir même à la direction à pouvoir changer de bâtiment. Avec cette couscoussière de malheur, mais la tête basse.

En prison, les voyous ne disposent plus de ces flingues qui parlent si facilement dans la rue. Ils ne disposent que de leurs poings et de quelques couteaux, mais leur véritable atout, explique Tony Cossu, « c'est leur personnalité ».

Certains ne s'en satisfont pas. Non contents de montrer leurs ergots, ils fabriquent des armes avec ce qu'ils ont sous la main. Une boîte de conserve de thon glissée au fond d'une chaussette se transforme facilement en une fronde capable d'éclater n'importe quelle arcade sourcilière. Une lame de rasoir se dissimule entre lèvre et gencive. Le moment venu, coincée entre deux doigts, elle peut faire des entailles conséquentes dans la chair de l'adversaire. La fourchette est également à même d'occasionner de sérieux dégâts. Plus rustiquement, sauter à pieds joints sur la tête de quelqu'un est susceptible d'entraîner des lésions importantes...

Plus que les surveillants, c'est la crainte du parloir annulé et des jours de cachot qui retient le dernier coup. Les autres détenus interviennent rarement. Ils ont une certaine habitude de la violence et il en faudrait davantage pour les faire blêmir.

— Les histoires de voyous, philosophe l'un d'eux, c'est comme les histoires de couples : le lendemain d'une bagarre ils vont se faire la bise et c'est toi qui passeras pour un con parce que tu es intervenu.

Au nom de quoi on préfère laisser faire, sauf bien sûr si la vie d'un des protagonistes est vraiment en danger.

Toutes les prisons ne ressemblent pas pour autant à ce qu'en a montré le cinéaste Jacques Audiard dans *Le Prophète*, sorti sur les écrans en 2009 avec le succès que l'on sait.

— Contrairement à ce que l'on voit dans ce film, on ne fait pas tout à fait ce qu'on veut en prison, corrige Rédoine Faïd.

Un détenu qui se fait dépouiller de ses baskets, comme dans le long métrage d'Audiard, l'ancien braqueur n'a vu ça qu'une seule fois en dix ans, à Bois-d'Arcy, la plus forte concentration carcérale de jeunes issus des cités. Les services sociaux ont aussitôt fourni une nouvelle paire de

chaussures à la victime, précise-t-il, avant d'expliquer pourquoi ce type d'agression est mal vu des autres détenus.

— Ces types se trompent de combat, dit-il.

Il n'en reste pas moins que les racines de bien des règlements de comptes sont à rechercher du côté de la prison. Les aigreurs, le ressentiment, les ego qui s'affrontent, la paranoïa engraissent des haines qui finiront bel et bien calibre à la main, sur une route ou à la sortie d'un bar. Parfois pour un motif dérisoire, comme cette histoire de couscoussière ou une cabine téléphonique un peu trop longtemps squattée.

— C'est ma cabine ! Je parle avec ma femme ! lance brusquement le bavard sans vraiment « calculer » celui qui s'impatiente.

Deux petites phrases et la messe est dite, ou presque, la faute à cette promiscuité qui met les nerfs à rude épreuve.

« Les énergies rebondissent contre les murs »

Une cour de promenade est normalement surveillée par un fonctionnaire aidé de plusieurs caméras reliées à un poste central, mais l'administration observe ce bocal avec plus ou moins d'attention. Davantage que des groupes qui se forment ou se déforment, elle s'inquiète des objets qui pourraient être lancés depuis l'extérieur, téléphones, boulettes de shit, nourriture. Une bagarre menace ? Le surveillant est censé appuyer sur son bouton. L'alarme retentit, toutes les portes se bloquent, et le personnel marche comme un seul homme vers le terrain... Mais ça, c'est la théorie.

Le nombre d'agressions violentes ne cesse d'augmenter ces dernières années dans la rue, mais les prisons ont un temps d'avance : les coups de lame sont toujours partis facilement derrière les murs. Les bagarres rythment la vie quotidienne des prisons et une règle non écrite veut qu'elles se déroulent à l'abri du regard des surveillants. Points d'orgue et exutoires, elles servent aussi à redistribuer les cartes entre les clans et les différents leaders.

Une saute d'humeur, un mot mal interprété et ça part, d'autant plus vite que le nombre de caractériels au mètre carré est ici supérieur à la

moyenne. L’intensité du combat étant largement à la hauteur de la frustration accumulée, comme si les gladiateurs étaient aussi missionnés pour régaler les spectateurs.

— Tout est plus explosif en prison, explique le Marseillais Tony Cossu. Le rire est plus fort. La colère est plus concentrée. On vit dans un univers rétréci. Les énergies rebondissent contre le mur. Dehors, tu peux filer à Paris, partir pour Marseille ou te mettre au vert. À l’intérieur, tu es cerné. Comme l’abeille qui devient folle dans le verre, tu ne peux pas t’échapper.

La seule échappatoire, c’est cogner.

« Je vais te tuer. » « Je vais t’arranger. » De telles phrases sont courantes dans les coursives et mieux vaut les prendre au sérieux. Les hostilités ouvertes, c’est l’infirmerie assurée pour au moins un des protagonistes, peut-être même l’hôpital.

Les bagarres sont parfois préméditées. Tout le bâtiment bruisse du rendez-vous que se sont fixé pour en découdre le « clan des Beurs » et le « clan des Blacks », ou tel et tel costaud. C’est à celui qui sera le plus fort, dans un monde où la suprématie passe par la victoire par KO.

Les surveillants n’y peuvent pas grand-chose. Seuls les caïds et les parrains patentés ont véritablement les moyens de limiter les affrontements entre demi-sels et autres délinquants de moindre envergure, c’est pourquoi un directeur de prison a toujours besoin d’un Tony Cossu dans ses murs. Avec son aura et ses années de quartier d’isolement derrière lui, un notable du crime organisé peut éviter une bagarre, à condition qu’il souhaite se montrer arrangeant, évidemment.

— Je n’avais rien à gagner, dit le Marseillais, mais quand le directeur me sollicitait, j’allais voir les gars et je temporisais. Ils m’écoutaient parce que je leur parlais vrai.

Ils l’écoutent parce qu’il sait trouver les mots justes pour ramener à la raison les esprits échauffés et qu’il s’y connaît pour arrondir les angles. Ils l’écoutent aussi parce que cela ne marche pas que dans un sens. Si les mêmes ont besoin de quelque chose, ils peuvent toujours le lui demander et il ira plaider leur cause devant le directeur.

— Le but, explique Cossu, c’est que tout le monde soit à peu près bien dans sa peau.

Juge de paix, c’est un rôle qu’endossent facilement les bandits ayant passé la soixantaine. Dans un cercle aussi fermé que peut l’être une

prison, leur poids est décuplé, car tout se sait très vite. Aussi respecté par les taulards qu'une rock star par ses fans, le gangster impose malgré lui une forme de hiérarchie parallèle, bien plus efficace que l'officielle. Pas seulement à cause de son pedigree ou de ses cheveux blancs, mais aussi parce qu'un garçon comme Tony Cossu se mesure tous les jours aux plus jeunes sur le terrain de sport, dans ces interminables parties de squash où même les trentenaires souffrent pour se maintenir à son niveau de forme physique.

Toujours une embrouille à gérer, un type à extraire des griffes de son débiteur, un autre qui a claqué toutes ses économies dans la fumette et à qui il faut avancer un peu d'argent : un juge de paix ne chôme pas en prison. Besoin d'un avocat ? Il en connaît forcément un bon, auprès duquel il peut toujours recommander un client. Besoin d'un poêle en hiver, d'une rallonge de tabac ? Pas la peine de se battre pour ça, il peut arranger le coup. Avec son expérience, il sait qui est « honnête », qui est « malsain », qui est « hypocrite », parce que, en prison, personne ne peut simuler très longtemps.

— J'étais un peu le maire du village, résume Tony Cossu. Une centrale, c'est une famille.

Un rôle gratifiant, même si certains voyous se prennent parfois à regretter le secret de l'isolement, loin de ces garçons si prompts à se jeter l'un sur l'autre toutes griffes dehors.

Un mort au cinéma

Tout est bon pour s'écharper. Une canette de bière ou de Coca, découpée et soigneusement retournée, devient dans une main experte une arme particulièrement tranchante.

Ce jour-là, Michel Lepage, Jean-Claude Bonnal, dit « le Chinois », et un troisième homme s'en sont équipés. À cause d'un mot de travers, ils sont sur les dents. À tout moment, le clan des Beurs peut leur tomber dessus et leur faire la peau.

Le déclic se produit lorsqu'ils sont tous dans la salle de cinéma, où l'on projette *La Fiancée du pirate*, film français de Nelly Kaplan sorti en

1969. Alors que l’héroïne, Marie, met le feu à sa cabane, les Beurs attaquent. La bagarre est d’une grande violence, mais ne dure pas plus de deux minutes, parce que les « mats » (les matons) débarquent.

Bilan : un mort dans le camp des Maghrébins, sauf que personne n’a rien vu et que le classement sans suite n’est pas loin.

Une belle à bout portant

La violence n’a pas toujours été le seul fait des détenus. Les anciens conservent dans leur chair la mémoire des séances de bourrage de côtes que leur infligeaient les surveillants à la moindre entorse. Cela allait parfois beaucoup plus loin.

Tony Cossu fait partie de ceux qui ont connu la prison de Mende, en Lozère, où sévissaient des fonctionnaires surgis d’une autre époque, où régnait au quotidien une forme de torture que l’on n’a plus tellement l’habitude de rencontrer dans nos contrées démocratiques.

— Ils avaient le droit de vie et de mort sur nous, raconte-t-il. On était une quinzaine, rassemblés là parce qu’on nous considérait comme les plus récalcitrants. Toutes les fortes têtes qui avaient mené les révoltes de Clairvaux (1974) et de la Santé avaient été transférées là, à commencer par Jacques Mesrine. On était bons pour un an de traitement de choc permanent. Celui qui parlait à la fenêtre était aussitôt frappé à coups de matraque en caoutchouc. Dans les cellules, on avait interdiction de s’asseoir de 7 heures du matin jusqu’au soir. Ils te surveillaient en permanence. S’ils trouvaient une miette de pain par terre, ils sortaient les barres de fer et cognaient jusqu’à ce que tu dises : « C’est moi l’enculé. » Si tu avais besoin d’un cachet d’aspirine, ils te demandaient d’écrire une lettre ! Un soir, mon voisin de cellule, un Noir, s’est mis à chanter. Ils n’ont pas supporté. Au milieu de la nuit, ils sont entrés à six ou sept dans sa cellule et ils l’ont pendu. Le lendemain, ils ont annoncé qu’il s’était « suicidé ». Pour protester, on s’est tous mis à taper sur les murs. Ils ont attendu quelques heures, puis ils nous ont massacrés un par un. L’enfer !

Remis de ces coups, Tony Cossu, fidèle à sa réputation, tente de s’évader de ce trou mortel, non sans laisser un petit mot à l’intention du

directeur, un homme qui se prend volontiers pour Napoléon : « Dors bien, enculé, je m'en vais ! »

Malheureusement pour lui, la corde se rompt et voilà l'évadé qui s'affale sur les fraisiers. Par crainte de prendre une balle perdue, il se dissimule sous un tas de sable jusqu'à l'arrivée des magistrats, le lendemain. En mesure de rétorsion, il a droit à la « cellule de contention », dotée d'une porte capitonnée pour que personne n'entende les cris de l'extérieur. Plongé dans l'obscurité la plus totale, le détenu n'a aucune chance de pouvoir s'asseoir, ni s'allonger, parce que les surveillants prennent soin de remplir la pièce d'eau jusqu'à la hauteur des genoux. Gestes auxquels ils joignent aimablement la parole. Leurs phrases préférées : « Ici, des hommes, il n'y en a pas ! Tu ne sortiras pas vivant de chez nous ! »

Le directeur hait tout particulièrement le détenu Cossu, avec une force qui redouble le jour où il pousse l'affront jusqu'à refuser le colis de Noël traditionnel apporté par le curé, expliquant à qui veut l'entendre qu'il n'est pas un « mendiant ».

— Tout le monde devait marcher à plat ventre devant lui, commente le Marseillais des années plus tard.

Le juge d'application des peines en fonction dans le tribunal le plus proche, l'ayant vu couvert de bleus, se penche cependant sur son cas. Et compatit.

— Si vous ne partez pas d'ici, ils finiront par vous tuer, lui dit-il, avant de lui envoyer un psychologue qui trouve le moyen de prescrire un transfert en asile psychiatrique.

Nouvelle donne : loin de cette maison de correction issue d'un autre âge, Cossu dispense des cours d'espagnol au directeur des lieux, avec lequel il lui arrive de prendre ses repas, et se refait une santé en s'initiant à la reliure...

Tous les gangsters qui ont séjourné à Mende ont été vaccinés pour la vie contre les cachots ordinaires, bien dérisoires tant on est certain d'en sortir vivant. Le directeur de cet établissement fermé au début des années 80, maudit par une génération entière de hors-la-loi, n'aura pour sa part pas survécu très longtemps. Une balle tirée à bout portant a eu raison de lui dans une rue de Nice, où il venait de s'installer à l'heure de la retraite. La PJ locale a remué ciel et terre, poussée par la Chancellerie, pour

résoudre ce crime. Elle a suspecté plusieurs détenus passés par là, mais aussi quelques anciens collègues de la victime, qui ne passait pas pour un tendre avec son personnel, sans jamais réussir à rien prouver.

« Ils me regardaient de travers »

Maison d'arrêt de Fresnes, à la fin des années 70. Philippe Jamin, pas encore fiché au grand banditisme, fête ses vingt ans avec deux autres détenus. Pour l'occasion, ils ont mis tous les matelas par terre et se sont procuré quelques bouteilles de bière. Ils en ont déjà éclusé quelques-unes et l'ambiance frise l'arrière-salle de bistrot lorsqu'un surveillant fait une entrée fracassante.

— On n'est pas à la casbah ! lance-t-il en butant sur un matelas, avant d'appeler dix collègues en renfort...

« Fifi » et ses deux amis, flairant la « ratonnade », comme on dit à l'époque, brisent un miroir qu'ils avaient sous la main et menacent de se trouer le ventre si on les touche.

Les surveillants reculent, mais le lendemain, la sanction tombe : cellule de contention – une pièce équipée d'un lit en béton sur lequel on ficelle le détenu récalcitrant avec des lanières de cuir, dotée comme celle de Mende d'une porte capitonnée capable de retenir les cris. Une séance que Jamin raconte en ces termes plus de trente ans plus tard :

— J'étais attaché sur le lit, à poil, dans un froid glacé. Ils étaient six autour de moi et me frappaient tour à tour. Ils avaient la haine. J'ai eu l'impression de prendre des coups de poing pendant trois heures. Puis ils sont partis et m'ont laissé dans la cellule toute la journée, à moitié assommé.

Une « table de travail » digne d'un musée des horreurs. De quoi faire naître chez le détenu ainsi humilié de vrais désirs de vengeance, dans une ambiance haineuse où flotte l'odeur du sang frais.

Derrière les murs de cette maison d'arrêt règne alors un surveillant que les prisonniers surnomment « Amin Dada », du nom du dictateur qui sévit tout au long des années 70 en Ouganda. C'est lui qui supervise le mitard, destiné à venir à bout des « casse-couilles » et autres révoltés. Gare à celui

dont la tête ne lui revient pas, car il est à l'époque « en danger de mort », affirme Nordine Tifra, ami et complice de toujours de « Fifi ». Des propos que ce garçon d'origine kabyle ne tient pas en l'air, car ça lui est arrivé.

— Quand tu ne plaisais pas aux matons, dit-il, tu ne savais jamais comment ça pouvait finir. Ils me regardaient de travers, cherchaient sans cesse à me provoquer. Toutes les nuits, ils venaient donner des coups de pied contre ma porte. Ils me réveillaient le matin quand ils savaient que j'avais veillé tard, à peindre ou à écrire. Quand j'avais un parloir, ils restaient à quelques mètres pour m'espionner. Ils fouillaient régulièrement ma cellule et saccageaient tout, jusqu'à la dernière photo de famille, comme s'ils cherchaient à m'enlever tout sentiment d'humanité. Si je recevais un gâteau, ils en mangeaient devant moi la moitié, avant de le mettre en miettes, puis de mélanger le tout avec la sauce de la tranche de rosbif. Ils voulaient me mettre la haine et me pousser à la faute.

Signé « Amin Dada », un surveillant dont le petit nom est à lui seul un programme. De quoi donner envie aux détenus de protester par tous les moyens, y compris les plus surprenants, comme le fait ce gangster du sud de la France, âgé lui aussi de vingt ans, expédié au cachot parce qu'il a refusé de donner le nom de la personne qui sortait secrètement ses lettres.

Un surveillant pénètre dans sa cellule en pleine nuit et commence, pour le seul plaisir de le voir hors de lui, à cogner sur les barreaux pour faire le maximum de vacarme.

— Les fortes têtes, on les mate, répète-t-il. Tu crèveras ici ! Et on t'oubliera !

Pour toute réponse, le jeune voyou attrape un seau et se met à faire ses besoins sous les yeux de son visiteur. L'effet est immédiat : le surveillant claque la porte et ne revient plus jamais importuner ce « chieur » récalcitrant.

Le tempo de la prison passe par ces scènes et ces séquences au cours desquelles tout s'emballe, et longtemps les surveillants ont contribué à tenir la barre très haut. De punitions en humiliations, ils se sont mis au niveau de ces hommes chez lesquels la violence est souvent une seconde nature.

Les années 80 sont loin et les temps ont changé, à quelques exceptions près, mais une autre forme de violence complètement débridée a envahi les maisons d'arrêt : celle que sèment aujourd'hui autour d'eux les

psychopathes, de plus en plus nombreux à être expédiés sous les verrous, faute de lits en nombre suffisant dans les hôpitaux psychiatriques. Il ne s'agit plus de combats de coqs soucieux d'affirmer leur suprématie. Les malades se lâchent. Ils se battent « comme des fauves » et laissent volontiers leur cellule rouge de sang, comme on a pu le constater récemment à l'occasion de plusieurs faits divers dramatiques.

Dans ces conditions, le rang des protagonistes importe peu, comme l'a constaté ultimement à ses dépens un certain Rachid Benchetouia, connu pour s'être évadé en hélicoptère de la prison de Moulin-Yzeure : on l'a retrouvé sans vie dans la cour de la prison de Lannemezan, décapité à la machette par un codétenu qui avait perdu la boule.

Les prétextes ne manquent pas et témoignent d'un véritable dérèglement psychologique dont aucun surveillant n'est formé pour anticiper les dégâts, comme ce jour où un détenu se met à uriner sur son lit et sur celui de son voisin parce qu'il a la flemme de se lever. L'incident se termine avec une oreille arrachée, un œil au beurre noir et pas mal de plaies.

Mais le plus souvent, le passage à l'acte prend le visage du suicide. Le monde extérieur apprend l'événement par les quelques lignes que lui consacre le journal local, parfois la presse nationale lorsque les suicides s'empilent dans une courte période ou que lui font écho les suicides de surveillants. La perspective est cependant très différente pour les voisins de celui qui vient de se supprimer : la mort est là, derrière leur mur.

— En prison, observe Nordine Tifra, on vit avec les morts. Le petit vieux qui se fout en l'air, on ne l'oublie pas, et parfois on se demande si on ne va pas y passer soi-même. Parce que tant qu'à être en enfer, autant y aller carrément !

XV sur un terrain

Parfois, un homme seul peut canaliser toutes ces énergies. Avec son charisme de voyou et de sportif de haut niveau, l'ancien braqueur Karim Maloum, estampillé *dream team*, réussit un jour cette prouesse. Alors qu'il est incarcéré à Saint-Martin-de-Ré, il parvient à former une véritable

équipe de rugby, inscrite auprès de la Fédération française. Pas seulement pour le folklore, puisque avec l'aide d'un autre détenu, né comme lui en ovalie, il convainc les hautes instances de laisser l'équipe participer aux championnats, en quatrième série.

C'était entre 2006 et 2008, et Maloum ne se souvient pas d'un seul match perdu. Son équipe, il est vrai, jouait tous ses matchs « à domicile », faute de pouvoir aller sur les terrains de ses adversaires. Mais ce n'était pas son seul avantage.

— Nos joueurs plaquaient leurs adversaires comme si leur vie en dépendait, raconte-t-il. Ils ne se battaient pas contre une équipe, mais contre l'extérieur. On n'était pas très bon techniquement, mais on avait la fougue.

Pour que les choses soient claires dans l'esprit des adversaires, l'équipe avait choisi de s'affubler du nom du bateau que prenaient les condamnés pour rejoindre le bagne de Cayenne, à partir de la citadelle de Saint-Martin-de-Ré : le *Martinière*.

Pour éviter tout débordement, l'entraîneur avait imposé un code de bonne conduite : défense de rendre les coups. Pas facile quand on réunit dans la même équipe des trafiquants, des assassins et autres hors-la-loi. Mais Karim Maloum voit une autre vertu au sport en prison.

— Avec le sport, explique-t-il, ton corps te fait mal, donc tu es vivant !

Reprenant une formule célèbre, il aurait pu dire : « Je sens mon corps, donc j'existe. »

De toutes ses forces

Roland Bernard est le contraire du détenu ordinaire. Né en 1950 en bordure de la Méditerranée, du côté de Montpellier, sorti de l'école avant les autres, il est entré sans formation dans la cour des braqueurs de banque après que l'agence locale du Crédit agricole lui eut refusé un prêt pour se lancer dans la viticulture. Il n'est arrêté que des années (et des banques) plus tard, un pied en Espagne, l'autre en France, devenu Mario à en croire ses papiers. Et encore, pas vraiment sa faute, puisque la police remonte sur lui en enquêtant sur un présumé flic ripou en poste à Marseille.

Le matériel saisi dans un box impressionne les spécialistes de la répression du grand banditisme. Une partie des armes provient directement de la scène de guerre libanaise. Seul identifié pour le braquage d'un fourgon blindé à Perpignan, il ne donne les noms d'aucun de ses complices. La justice entend lui présenter une addition globale : il prend vingt-cinq ans en première instance. La peine fond un petit peu en appel, mais il se sait parti pour une peine longue et dure.

Lorsqu'il se penche sur son propre sort quelques années plus tard, Roland Bernard se fait peur.

— À force de me blinder, j'étais devenu comme les murs, dit-il. Je n'étais plus sensible à rien et plus rien ne pouvait m'atteindre.

Debout dès 6 heures du matin pour ses premières pompes, le braqueur avait décidé d'échapper à ses geôliers sans pour autant disparaître physiquement. Il s'était battu contre lui-même pour y étouffer toute souffrance. Et il avait mis toutes ses forces dans la bataille.

— J'ai réalisé qu'il fallait que je retrouve une certaine forme d'humanisation pour préparer les conditions de ma sortie. Ceux qui sortent sans passer par cette étape ne tiennent pas longtemps dehors. Ils explosent. C'est comme ça que je me suis mis à lire Nietzsche et à passer une licence de philosophie.

C'était sur l'île de Ré, dans une prison où le bagnard peut « cantiner » du poisson frais s'il aime ça et s'il en a les moyens.

— Si tu étais avec nous, on ferait de gros dégâts, lui a confié un jour un terroriste algérien proche de la mouvance islamiste.

Formaté comme il l'était après des années d'isolement, il n'a pas eu trop de mal à lui résister.

7

L’école du crime ne ferme jamais

> « Pour la gamberge, la prison, c’est magnifique. Écoute les autres, sers-toi de leurs erreurs, et fais exactement le contraire de ce qu’ils ont fait. Tu gagneras des années de prison ! »
>
> Un ancien braqueur.

« C’est en prison que je suis devenu un gangster »

— Ce que tu apprends dans la cour de la prison, tu ne l’apprends pas en dix ans à la fac d’Assas, assène le jeune Rédoine Faïd, toujours à l’affût du raccourci qui tue.

Ce n’est pas Franck Berens, *alias* « Francky », vieux routier de la voyoucratie, qui dira le contraire.

— C’est en prison que je suis devenu un gangster, affirme ce garçon né le 6 décembre 1940 d’une « femme entretenue » et d’un « zonard de père », ivrogne pour deux.

Promu « petite frappe » dans son quartier en volant des voitures, il tombe pour la première fois à l’âge de dix-neuf ans, pas encore majeur. Dirigé vers le « J3 », une maison de redressement pour mineurs, il apprend son métier sur le tas – la meilleure des formations, aux dires des experts. Sans l’aide du moindre maître, il devient rapidement le caïd des lieux, son charisme et son gabarit étant les deux qualités requises pour s’imposer en pareilles circonstances.

Un jour, après avoir été rossé par trois surveillants très alcoolisés, l'apprenti délinquant organise une expédition punitive et en démolit trois d'un coup, avachis dans l'escalier et cuvant leur vin, leurs trousseaux de clés à la main. Un geste fondateur, l'équivalent du BEPC pour les voyous.

À peine libéré, deux ans plus tard, Berens n'a qu'une idée en tête : persister et montrer ce dont il est capable. Il monte au braquage, en un temps où les armes à feu sont encore rares. Et grille les étapes, au point d'entrer bientôt dans la cour des grands. Il est inscrit au fichier du banditisme et estampillé DPS, comme une inscription au tableau d'honneur, lorsqu'il tombe à nouveau. Il est cette fois placé dans une vraie prison, celle des adultes. Où il fait évidemment des rencontres, et pas n'importe lesquelles : il a la « chance » de côtoyer les parrains de l'époque, comme Jo Attia, un pied-noir qui règne alors sur Paris. Avec un sens de l'à-propos affûté, il se met à son service et fait discrètement entrer pour lui un talkie-walkie dans l'établissement – il est moins étroitement surveillé que les cadors. Un service qui lui vaut en retour quelques mandats sonnants et trébuchants et un bon coup de piston dans les ailes.

À trente ans, Berens signe son entrée dans une catégorie de voyous très spéciale : il s'évade de la maison centrale de Clairvaux. En « graissant la patte d'un surveillant » qui l'aide à dupliquer la clé d'un camion. Le premier coup vicieux d'une longue série, l'évasion étant la marque des plus téméraires et des plus solides.

Les sous, comme il dit, il va les chercher « là où ils sont » : dans les coffres des banques. Il retourne bien sûr sous les verrous à plusieurs reprises, dont une fois pour une peine de dix ans, ce qui lui fait à soixante ans vingt-six années de prison au compteur. Un tiers de sa vie, de quoi se faire une petite idée de l'univers carcéral. Une idée assez tranchée qu'il résume en une phrase :

— La prison, c'est comme la peine de mort, ça ne sert à rien.

Sauf à s'endurcir, à se faire des amis et à apprendre les règles en vigueur dans le milieu, du moins en ce qui le concerne.

En même temps qu'ils lui ont donné les moyens de se perfectionner, ses séjours répétés sous les verrous l'ont pour ainsi dire insensibilisé. La prison d'hier, celle dont il s'est évadé en 1970, n'accordait aux détenus qu'une enveloppe minuscule, quelques sous avec lesquels il se payait saucisson, camembert et rien d'autre. Quand un détenu était bien vu, il

avait juste le droit à une dose plus importante de tabac, mais ses privilèges s'arrêtaient là. Personne n'était autorisé à disposer d'une radio, encore moins d'un poste de télévision, la prison ne comptait aucun médecin dans son personnel et le travail était obligatoire. Pour le reste, l'habit de bure était de rigueur et le prisonnier ne pouvait conserver plus d'un pull-over dans son paquetage. Un parcours du combattant qui permet à celui qui l'a enduré d'envisager la prison de maintenant sous un angle tout à fait différent.

« Aujourd'hui, c'est de la rigolade », affirme « Francky », apparemment sans forfanterie, lui qui lors d'un ultime et récent séjour, après avoir gravi les échelons du crime organisé, a découvert les délices de l'informatique. Il faut dire qu'il avait démarré en trombe. Au premier jour de sa première incarcération à l'âge adulte, deux détenus avaient essayé de lui taxer son beau costume : il les avait assommés tous les deux, une entrée en matière prometteuse.

— J'ai honte de dire tous les sous que j'ai pris au cours de ma carrière, dit cet homme qui ne saurait comment remercier la prison de lui avoir tant appris.

L'école des gladiateurs

Smaïn, vingt-cinq ans, est monté vite en grade dans la voyoucratie, lui aussi. Petit voleur, il est passé aux banques, puis aux fourgons blindés, sans avoir tâté de la prison, ni vendu un seul gramme de shit. Pur produit du nouveau milieu des cités, il finit cependant par croiser sur sa route la brigade de répression du banditisme. Et pour son premier contact avec l'univers carcéral se retrouve instantanément dans le quartier des « gros ».

La prise en main est rapide. Dès la première promenade, un certain Norredine, deux fois son âge, le bouscule :

— Lève-toi, petit ! Reste pas assis ! Marche.

Smaïn a eu le malheur de s'asseoir par terre pour profiter d'un rayon de soleil : pas le genre de la maison.

En quelques semaines, le bizuth se cale sur la position de ses nouveaux amis, celle de la rupture permanente.

— Ne dialogue jamais avec les surveillants, lui enseigne l'ancien, qui pourrait être son père. Un homme pour qui tout ce qui représente l'autorité s'apparente à l'ennemi. Règle numéro un : antisocial on est, antisocial on reste. Jusqu'au bout des ongles. Sans concession.

Le « petit » est réceptif. Il apprend vite. La directrice vient-elle lui rendre une petite visite afin de prendre le pouls du nouvel arrivant ?

— Je vois personne, réplique Smaïn, à la plus grande satisfaction de ses voisins de cellule et tuteurs : un ancien évadé, un réfractaire invétéré, le fameux Norredine et un ancien « ennemi public », estampillé comme tel par les journaux.

Des garçons qui jour après jour lui inculquent la « haine ».

— Une bonne prison est une prison brûlée, proclame l'un.

— Un bon flic est un flic mort, renchérit l'autre.

Et tout à l'avenant.

En quelques semaines, le banlieusard devient un véritable « gladiateur ». Il comprend qu'il n'est pas chez lui dans cette prison, qu'il ne fait que passer et qu'il partira au plus tôt, si possible le jour de son choix...

En attendant cette date « bénie », Smaïn se met au diapason. Il voit bien que la meilleure façon de survivre, c'est encore de transgresser, de toujours biaiser, de viser la marge en permanence, très loin de la rédemption rêvée à haute voix par le tribunal au jour de sa condamnation.

— En prison, tu prends de bonnes habitudes, analyse-t-il quelques années plus tard. Tu comprends que tu es vulnérable, alors que dehors tu te croyais intouchable. Tu es dans les mains du système, et c'est le moment de l'observer, tout en ajustant tes réflexes. La meilleure arme, si tu veux protéger les quelques surveillants qui travaillent pour toi, c'est la discrétion. Ne refile jamais un plan à quelqu'un qui ne fera pas preuve de la même prudence que toi. Ne dis pas d'où tu tiens ton téléphone portable parce que tes alliés sont fragiles. Une fois remis en liberté, tu as pris les bonnes habitudes : tu n'envoies pas trop de clients à celui qui te vend des kalachnikovs, par crainte qu'il ne finisse par tomber. Tu te concentres sur le noyau dur de tes amis.

L'école du crime est aussi celle de la patience, pas toujours l'apanage des bandits au début de leur parcours. La prison calme les ardeurs.

— Quand tu es capable de manger de la merde pendant dix ans, résume Smaïn, tu peux attendre un an s'il le faut avant d'attaquer le fourgon que

tu as pris pour cible.

Surtout, après avoir enduré une longue peine, rare est celui qui repart à l'assaut pour un butin dérisoire.

— À moins de 700 000 euros, poursuit ce « cadre » en devenir, je n'y retourne pas. Et qu'on ne me demande pas de me mobiliser pour un projet pas très net !

« Tradis » et « gremlins »

Derrière les murs, le monde des voyous se divise en deux camps entre lesquels les passerelles sont aussi rares que fructueuses : les « tradis », façon Franck Berens, et les « gremlins », parmi lesquels aurait pu se ranger un Smaïn à ses débuts.

Les « tradis » sont les gangsters « installés ». Connus, ils sont considérés par la police, la justice et l'administration comme des « professionnels ». Ils n'ont plus grand-chose à prouver, mais ils ont perdu en route pas mal d'alliés sûrs.

Les « gremlins », aussi appelés « lascars », forment la génération montante. Un monde en pleine ébullition dont les anciens se méfient comme de la peste, tout en gardant un œil ouvert pour détecter parmi eux les talents éventuels.

Un certain nombre de ces indociles tourneront la page criminelle au terme de leur première incarcération ; les autres persévéreront et formeront le milieu de demain, à condition de ne pas mourir en plein vol, bien sûr. Leur comportement tranche avec celui des « tradis », comme le relève Rédoine Faïd, considéré comme un pionnier, lui qui s'est affiché très jeune parmi les têtes de pont du grand banditisme :

— Les lascars des cités sont spontanés. Ils n'ont pas de rôle à tenir, à la différence des anciens. Ils affichent leur appartenance à un monde d'une violence inouïe. Ils ne connaissent que la force. Ils se regroupent entre eux, au sein des mêmes bâtiments, comme dans la cité, mais il ne faut pas croire que la prison ne leur fasse aucun effet. Ils souffrent de ne pas avoir autant de shit qu'ils voudraient, de ne pas avoir leur copine, de ne pas pouvoir recharger facilement leur téléphone portable...

Celui qui entrerait à l'improviste dans la salle de musculation d'un centre de détention de la région parisienne serait cependant surpris de les voir à l'œuvre. Dans un coin, un jeune détenu est pendu au téléphone. Un autre montre à un pote le petit film que vient de lui envoyer sa nana. Un troisième tourne une vidéo avec son téléphone portable. Le tout dans une ambiance très désinvolte, à la limite de l'insouciance.

Les « lascars » ont monté leur propre école à l'intérieur de la prison, inventé leurs propres règles, leur propre code de conduite. À la différence des « tradis », ils ne dialoguent pas avec les surveillants. Et ce lien tendu qu'ils entretiennent en permanence avec eux n'a de cesse qu'il ne les renforce dans leur conviction : en groupe, ils dominent la situation.

La partie de foot n'est pas terminée ? Ils refusent de remonter dans les cellules. On ne leur donne pas un ballon à la minute où ils l'exigent ? Ils s'énervent. On ne leur ouvre pas la porte des douches ? Ils restent dans le couloir. Mettez-les au mitard, et ils vous font la guerre tous les jours, quand le « tradi » cherche plutôt à négocier un rallongement de sa promenade, dans une relative bonne humeur. Il ne tiendrait qu'à eux de décider, pensent-ils, de mettre le feu à la taule et de disparaître dans la nature, le jour où ça leur chanterait.

— Le paradoxe, poursuit Rédoine Faïd, c'est qu'ils sont plutôt efficaces, dans leur genre.

La prison leur donne conscience de leur force. Il n'y a qu'à voir, pour s'en convaincre, la façon dont plusieurs d'entre eux se sont cimentés, adossés à quelques jeunes pointures du milieu bastiais, pour faire sauter le mur de la maison d'arrêt de Fresnes et récupérer l'un de leurs plus fameux représentants, Antonio Ferrara[11], jeune Franco-Italien grandi dans les cités du Val-de-Marne, au printemps 2003. Quant au braquage, ils y vont sans rechigner, avec la dose de culot monstre qu'il faut pour s'attaquer, en plein carrefour et en plein jour, à un fourgon blindé...

— Le jour où ils vont s'intéresser au racket, les anciens auront du mal à rester en place, pronostique Faïd. Ils sont trop nombreux, trop violents et très culottés.

La prison est pour ces jeunes le lieu de toutes les émulsions. Ils s'épient et se copient. Les plus aguerris prennent en main les sans-grade et autres bébés braqueurs, pour des cours du soir entièrement gratuits, du moins en apparence. Une sorte de formation accélérée qui les détourne d'un

quotidien passablement affligeant, entre hypocrisie et rupture, avec la certitude de sortir « pires qu'ils ne sont entrés », selon les mots de l'un de leurs aînés, la trentaine et tous ses galons de grand voyou.

Déjà passablement formatés par la cité, où chaque nouvelle génération imite la précédente en mieux, ils apprennent à prendre des coups et à en donner. Ils perfectionnent leur connaissance de la procédure. Ils étudient les détails, par exemple la façon dont il convient de se comporter devant un juge, à quel moment il faut lui « mettre la pression », à quel autre moment il faut plutôt faire profil bas. Ils entendent enfin parler des avocats qui comptent, dont ils se repassent le nom comme on se transmet le bâton dans le relais 4 × 400 mètres.

Entre les plus jeunes et les moins jeunes, la fluidité n'est cependant pas toujours de mise, malgré des origines communes. Ceux qui ont déjà une trentaine d'années et des réputations de caïds patentés ne parlent pas forcément facilement aux plus jeunes de leurs attaques de fourgons.

« Ils vont te prendre tout de suite pour un mytho », tranche l'un d'eux, qui se souvient de la réplique de l'un de ces « lascars » auquel il essayait de raconter un braquage : « C'est un dessin animé, ton truc, ou quoi ? »

Ce qui ne l'empêche pas de devenir une sorte de modèle pour les plus jeunes. Braqueur de fourgons, il est même à leurs yeux une star, une vedette que l'on rêve d'imiter. Avec d'autant plus d'application lorsqu'on découvre son imposant parcours carcéral, « Bac + 9 ans et demi », alors qu'ils vont péniblement sur leurs trois ans. S'il tient la forme après tant d'années, c'est qu'il a une force de caractère certaine, murmure-t-on à son passage. Il n'a pas besoin d'en dire plus, d'ailleurs il ne dit rien, par mesure de précaution, et ce secret le rend encore plus attrayant pour ses jeunes admirateurs...

Passage de témoin

Les caïds issus des cités et dûment connus de la police judiciaire, avec un curriculum criminel déjà bien rempli, sont rétifs vis-à-vis des plus jeunes, mais en général très attentifs à ce que peuvent leur transmettre les

anciens, ceux qui portent sur leurs épaules la mémoire des décennies passées, ceux qui ont l'expérience du feu, de la « guerre » et des explosifs.

Tous les anciens ne jouent pas le jeu, mais dès lors qu'ils détectent la bonne graine, ils se montrent plus bavards. Témoin les propos très circonstanciés tenus par cet homme expérimenté à un trentenaire en qui il décelait apparemment un possible héritier :

— Si tu veux durer, ne parle pas, ou le moins possible. Ne dis à personne où tu dors. Ne fais confiance à personne. Ne mets pas le volume à neuf, comme Nino Ferrara qui s'évade en faisant sauter le mur de la prison. Sois plus discret. Mets le volume à deux. Ne montre pas trop tes capacités. N'étale pas ta force, sinon « ils » vont se mettre au niveau. Ne montre pas tes cartes, accepte même un costume trop petit, tu n'as pas besoin d'en rajouter...

Et le stagiaire de s'imprégner comme une éponge de ces consignes sorties de la bouche de ce « sage » dont le nom a noirci plusieurs fois les gazettes au cours des années 70 et 80...

Les anciens, ceux qui ont obtenu toutes les décorations et tous les galons que l'on peut gagner dans le crime, ont beau se taire, ils sont observés par la relève comme on se plongerait dans le mode d'emploi d'une armoire livrée en pièces détachées par une grande surface. Pas question de mettre un pied avant l'autre, ni de poser l'explosif avant d'avoir trouvé la cible. Faire exactement ce qu'indique le prospectus, au mot près... Un peu comme des élèves en première année imitant à la lettre les diplômés de l'année.

Les plus solides, ceux qui n'ont pas besoin qu'on leur dise qu'ils sont les plus beaux, cherchent à repousser ces groupies encombrantes, mais l'attraction qu'ils exercent sur eux est énorme. Il suffit pour achever de s'en convaincre d'écouter un de ces caïds issu d'une cité parisienne dresser le portrait de Georges Besse, ancien « lieutenant » de Jacques Mesrine aujourd'hui rangé des voitures, avec lequel il a eu tout le loisir de s'entretenir derrière les murs.

— J'ai adoré cet homme, confie-t-il. J'ai aimé son intelligence, son côté indécelable.

Au point que ce jeune Franco-Algérien, trente-deux ans et toute sa rage intacte, décide un jour de voler au secours du vieux gangster à qui des « gremlins » cherchaient noise, ignorant tout de sa gloire passée.

— Ils s’en prenaient à lui, alors j’ai commencé à me promener à ses côtés dans la cour et j’ai fait savoir qu’il était mon ami, raconte-t-il. Je l’ai fait parler pendant des heures, je l’ai même entendu m’expliquer que le banditisme n’était pas un bon chemin !

Ange gardien d’un « parrain », voilà qui vous assoit une réputation pour longtemps, mais le jeune Franco-Algérien assume. Les poings fermés du matin au soir, hyperactif, il a le profil pour monter en grade. Peut-être même ne songe-t-il qu’à s’évader, mais c’est une autre histoire, un projet intime dont il se garde bien de parler, même à un Georges Besse : le vieux n’apprécierait pas forcément cette embarrassante confidence.

Tous les anciens ne sont pas prêts pour autant à transformer la prison en centre de recrutement. Ou s’ils le font, c’est avec des pincettes, à l’instar de Tony Cossu.

— Pour former un jeune et en faire ton associé, il faut être vraiment tordu, affirme-t-il à l’aube de ses soixante-dix ans. Nous ne sommes pas des profiteurs d’hommes. Quand je les ai en face de moi, j’ai plutôt envie de leur dire de se choisir une autre voie, d’aller travailler pour ne pas passer leur vie en prison. Je leur dis : « Va vendre des caramels, parce que comme tu es parti dans le banditisme, tu vas replonger aussi sec. » Celui qui fait le contraire, celui qui pousse le jeune au crime est un enfoiré. En plus, cela peut se révéler contre-productif. Qu’est-ce que tu sais vraiment du parcours de ce jeune que tu rencontres en prison ? Quel comportement aura-t-il dans une situation difficile ? J’ai connu un Marseillais qui fonctionnait comme ça. Il envoyait des mandats aux petites gens qu’il laissait en prison. Ça lui faisait une cour de crève-la-faim qui bandaient parce qu’il avait un nom. Ils le voyaient comme un soleil, mais on n’a pas besoin de petits soldats !

Pourtant, les liens entre générations existent bien et nombre de jeunes ont intégré, grâce à la prison, des équipes en place sur le trottoir. Tony Cossu lui-même est passé par là. Lui-même a appris en prison les règles de ce monde marginal en écoutant les aînés se gargariser de leurs « exploits ». Il venait d’avoir dix-huit ans lorsqu’il a été enfermé la première fois. Il avait la « fibre » et déjà une peine de quatre ans avec sursis sur le dos pour avoir volé la caisse le jour de la paye, dans une

usine dont le patron avait mauvaise réputation. Il se souvient parfaitement des effets que ce séjour inaugural a produits sur lui :

— En prison, tu entres comme un mouton, tu en sors comme un lion ! L'enfermement m'a conforté dans ma rébellion. Je ne savais pas où j'allais, mais j'allais de l'avant. Un jour, je m'en suis pris à un géant qui traitait le jardinier de la prison comme une sous-merde. Je lui ai demandé fermement de réclamer son transfert dans un autre bâtiment. Comme il ne le faisait pas, j'ai fini par l'assommer d'un grand coup de pelle. Je me suis retrouvé au cachot pour trois mois, mais toute la prison savait que j'avais fait ça pour défendre un pauvre vieux... Au cachot, ils m'ont apporté des éponges que j'étais censé emballer. J'ai transformé le sac en matelas et je m'y suis installé pour faire la sieste. Je suis devenu la bête noire des surveillants, toujours un couteau sur moi, à portée de main. Je disais à la cantonade : « Je vais peut-être mourir en prison, mais je ne mourrai pas seul ! » Les vieux ont alors commencé à s'approcher de moi. Ils m'ont pris sous leur protection.

Lorsqu'il est libéré, le jeune Cossu croise le directeur de l'établissement où il vient de purger sa peine.

— Je m'en vais, lui dit-il, mais je ne vous oublierai pas !

— Vous me menacez ? demande le directeur.

— Non, réplique le bandit en herbe, dopé par l'humus carcéral, mais son ton troublera pendant un certain temps les nuits de celui qui lui a fait goûter à l'humidité du cachot.

Le début, pour lui, d'une longue carrière dans le crime organisé, au cours de laquelle il aura plusieurs fois l'occasion de traiter avec plus jeune que lui, un service en entraînant toujours un autre, histoire de rester quitte...

L'embrouille, niveau master

En prison, le voyou apprend à se prémunir d'une éventuelle rechute. L'un des passe-temps favoris des « professionnels » consiste à voir et revoir toutes les émissions de télévision dans lesquelles apparaissent des vrais flics. On les enregistre sur une clé USB et on fait tourner. La

dramaturgie propre au reportage intéresse en fait nettement moins que les détails : les voitures utilisées par la police, les plaques d'immatriculation de ces véhicules, les visages que l'on pourrait être amené à croiser au hasard d'une filature.

Le voyou apprend également à mieux gérer les racontars et autres vantardises.

— Le mieux qui puisse t'arriver, conseille un ancien aux plus jeunes, c'est que des gars s'habillent avec tes affaires[12]. Il faut apprendre à laisser dire, à ne pas entrer dans la polémique pour revendiquer des braquages dont tu es bien placé pour connaître les participants, puisque c'est toi qui les as montés ! Certains n'y étaient pas du tout, ou alors comme simples « invités », mais il ne faut pas les contredire. Ils font partie des brouilleurs de pistes. Un jour ou l'autre, ce qu'ils racontent arrivera aux oreilles des flics qui partiront sur une fausse piste. Le but du braqueur, c'est de durer, et pour durer, mieux vaut rester une énigme, même pour ceux qui font partie de ton monde.

Le voyou incarcéré prend en même temps des leçons de prudence et de clandestinité. Les « affranchis », comme ils s'appellent volontiers entre eux, n'ont pas beaucoup de secrets les uns pour les autres, mais ils restent prudents. Ils se parlent loin des murs, et si possible loin des cellules, comme dehors ils éviteront certains endroits trop fréquentés par la police. C'est plus difficile à l'isolement, où ils doivent rivaliser d'astuce. Impossible de demander directement à son comparse s'il a récupéré le petit message laissé dans le faux plafond de la douche ou glissé entre deux pierres dans le mur d'enceinte de la cour de promenade, alors ils endorment les surveillants en noyant l'information importante, elle-même déguisée, dans un flot de paroles sans aucun intérêt. Entre un commentaire sur le match de foot de la veille, un autre sur le sujet qui a fait l'ouverture du journal de 20 heures et un troisième sur la série télé du moment surgit un propos indétectable sur les armes ou les explosifs que l'on voudrait bien faire entrer dans la prison, mais qui n'arriveront peut-être jamais. « Sors en promenade demain ! » peut signifier tout autre chose que ce que l'on entend, comme cette question a priori banale : « T'as eu parloir aujourd'hui ? »

Comploter, c'est la seule manière que les détenus de ce calibre ont trouvée pour garder la tête hors de l'eau, eux qui doivent officiellement

sortir de prison quinze ou vingt ans plus tard. Une façon de garder l'esprit agile, de ne pas perdre la main.

— La détention est une école de l'embrouille, résume un braqueur. On passe notre temps à chercher le moyen de prendre le professionnalisme des surveillants en défaut, de les endormir.

Un savoir-faire qui ne sera pas inutile à l'heure de renouer le fil d'une carrière tout juste mise entre parenthèses.

Escale technique pour gros porteurs

Les braqueurs profitent de cette longue et bien involontaire escale technique pour se perfectionner. Ils apprennent à communiquer entre eux sans téléphone portable. Ils gravent définitivement dans leur cerveau le fait que la PJ s'est mise à la téléphonie, l'arme fatale pour démanteler les associations de malfaiteurs. Ils s'habituent à l'idée de revenir au bouche à oreille (en évitant les oreilles pas sûres). Ils n'oublient pas de se cultiver en lisant tous les livres que les flics écrivent pour vanter leurs exploits.

— Une mine, avoue un braqueur invétéré qui n'a pas raté les mémoires du commissaire Broussard...

Les bons élèves ne parlent que de cela sur les « bancs » de la faculté du crime, de ces informations glanées au fil des pages publiées par les retraités de la PJ, autant de tuyaux précieux qu'il convient de méditer, d'astuces à mémoriser, de réflexes à cultiver pour ne pas « repiquer ». Ainsi ont-ils moins l'impression de perdre leur temps.

— En prison, confie un spécialiste du fourgon blindé, tu apprends à être un fantôme. Quand tu sors, plus personne n'arrive à te détecter.

Parce qu'on n'atterrit à l'isolement qu'après avoir commis des erreurs de navigation, on a des années devant soi pour les éplucher et éviter de les répéter la prochaine fois. On met les expériences, bonnes et mauvaises, en commun. On débriefe à tout-va, comme des cadres à l'heure du bilan de compétences. Échaudé, on se transmet quelques recommandations utiles,

dans le genre : « Évite les cafés qui sont aux portes de Paris, les flics y ont leurs habitudes. »

— La prison est le temps de la réflexion, explique l'un de ces « experts ». Dehors, tu es dans l'action. Tu n'as pas le temps de discuter, de t'ausculter. Là, tu passes des années entières à te concentrer sur la tactique et la stratégie. Tu apprends à te connaître. Tu constitue la *task force* qui te permettra de taper à coup sûr quand tu auras récupéré ta liberté de mouvement. Tu ne baisses pas la garde, question vice, parce que tu sais que le premier surveillant, dans la cour de promenade, c'est le détenu. Un type se greffe à la conversation et tu changes aussitôt de sujet. Le maître mot, pour réussir, c'est : silence, silence...

Comme dans un monastère dont les moines porteraient autour du cou la clé du coffre-fort, avec pour consigne de ne donner le code secret à personne, pas même à un frère !

La taule connexion

La prison est un lieu propice aux rencontres et à la formation de nouvelles équipes. On a le temps de s'observer, de se tester, de voir si le lien peut (exceptionnellement) durer au-delà de l'incarcération.

— Un gros voyou a le nez pour voir qui a la fibre, qui a un avenir, qui est vaillant, qui a la mentalité, dit un homme de l'art.

La légende veut que l'ossature du fameux gang des Lyonnais, pionnier en matière de braquages, se soit formée dans les années 70 derrière les murs de la centrale de Clairvaux. Une décennie plus tard, ce sont les futurs piliers de la *dream team* qui se sont découvert des affinités à la centrale de Poissy, en région parisienne, de Michel Crutel, *alias* « Michel le Militaire » (décédé), à Daniel Merlini, *alias* « le Petit » (la roue de secours), originaire des quartiers nord de Marseille, avant de monter de fameux braquages de fourgons sur tout le territoire, et même au-delà des frontières. Sans oublier ce pilier du gang des Postiches, André Bellaïche, qui remplit son carnet d'adresses lors de son premier séjour à Fleury-Mérogis, dans les années 70...

— En prison, tu vois le mec tous les jours, explique un braqueur qui a, lui, profité de son séjour au trou pour recruter les membres de son club très fermé. Tu as le temps de percer le mystère de l'individu que tu as en face de toi. Tu vas vite voir si tu as affaire à un guerrier, si tu as repéré le diamant brut qui ne demande qu'à être taillé, celui qui a déjà fait un ou deux braquages et n'a pas balancé ses complices. Tu l'observes et un semblant de fraternité se met en place, avec un objectif commun : faire de l'argent à la sortie, ensemble.

Les spécialistes des stupéfiants transforment leur séjour en une sorte de (très) long symposium.

— Pour nous, décrypte un trafiquant, ce passage en prison peut se révéler super intéressant. Tu as dans un même bâtiment les grossistes, les semi-grossistes, les distributeurs, les chauffeurs, les pilotes, puis il y a ceux qui ont les bonnes connections au Maroc, en Hollande, en Espagne, en Martinique ou en Amérique latine. Les connections se font dans la cour de la prison, avec de sacrés projets à la clé.

Les liens se solidifient autour de la gamelle, où l'on peaufine à l'occasion sa pratique de l'espagnol auprès des « mules », recrutées dans les quartiers populaires de Caracas ou de Bogota pour un transport de cocaïne par avion. Ils s'approfondissent au gré des parloirs, lorsque les compagnes font connaissance. Le premier qui est libéré fait un geste pour l'autre, lui envoyant un petit mandat pour tenir, une sorte de gage sur les contrats futurs. Une fois que tout le monde se retrouve dehors, les choses se mettent en place très vite. Chacun son poste. L'un ramène les voitures, l'autre ouvre son carnet d'adresses, et c'est parti pour une commande de cent cinquante kilos de cannabis, ou plus.

Les braqueurs préparent eux aussi discrètement le coup d'après, celui qui leur permettra de se refaire une santé. Imaginer une suite, imaginer qu'on rebondira, deux, trois ou dix ans plus tard, c'est pour eux se maintenir en vie. C'est garder l'adrénaline au chaud. C'est se persuader, en même temps, que l'on se fera la belle avant la date officielle de la sortie, trop loin, trop vague, trop abstraite.

Un modérateur, deux va-t-en-guerre, plus un suiviste, et voilà une future équipe qui se met en place. Côté conseils pratiques, on peut toujours aller bavarder avec l'islamiste qui a fait ses classes en Bosnie. Il y a de fortes chances pour qu'il manie le lance-roquette RPG7, très prisé

des braqueurs, comme d’autres manient la machine à café. Ces garçons-là sont toujours bien équipés en outils pédagogiques, et de DVD en clé USB, ils se font un devoir de partager leur expérience de la vraie guerre. Croyant ou pas, ils ne font pas la fine bouche et forment celui qui en manifeste le désir. Les séparatistes basques, eux, sont réputés pour leurs connaissances en matière de charges creuses ; pas complètement inutiles en temps de paix, quand on œuvre dans le crime organisé.

Faites passer le mode d’emploi

Privé de liberté au nom de la loi, le voyou a tout son temps pour potasser son code pénal. Les « bonnes feuilles », celles où figurent les articles qui comptent, circulent en copie de cellule en cellule. La chasse à l’erreur de procédure est lancée : elle seule peut vous valoir une sortie anticipée. Certains détenus deviennent au fil des mois et des lectures de redoutables procéduriers, leur façon à eux de dompter ces textes d’où découle leur enfermement. S’ils pouvaient, ils se verraient bien plaider à la place de leur avocat...

André Bellaïche « connaissait tous les coups », selon l’un de ses amis. Abdelhamid Hakkar, trafiquant de cannabis en avance sur son temps, disposait de l’intégralité du code de procédure pénale dans son ordinateur. De quoi initier quelques novices aux délices de la loi !

Sous les verrous, le voyou apprend à se défendre. Obsédé par son dossier comme par une rage de dents, il épluche, décortique, soupèse, calcule. Il vient de perdre des mois d’investissement. Son organisation risque de voler en éclats en son absence. Le monde qu’il s’est construit s’écroule. Qu’a-t-il fait qu’il n’aurait pas dû faire ? Comment se mettre à l’abri la prochaine fois ?

A-t-il mal géré les premières quarante-huit heures chez les « condés », essentielles pour la suite ? Entouré de centaines de personnes qui sont à peu près autant de cas d’école, il a de quoi devenir un as de la procédure s’il veut bien se donner la peine de les écouter.

La connaissance des textes ne suffit pas. On se fait raconter plusieurs fois les déboires des multirécidivistes, à la recherche de l’erreur à ne pas

commettre. On enregistre leur histoire avec la ferme intention de faire exactement le contraire de ce qu'ils ont fait, pour louvoyer entre les pièges. On apprend à bien se comporter face aux tribunaux.

— Si tu cherches la confusion de peine, conseille un trentenaire déjà expérimenté, passé à deux reprises devant les assises pour braquage, fais profil bas. Inscris-toi à tous les cours que te propose la prison. Fréquente les psychologues qu'ils mettent à ta disposition. Rembourse les parties civiles si tu en as les moyens, pour diminuer la pression. Dis bonjour aux surveillants au lieu de leur aboyer dessus. Ne te présente pas devant les juges en survêtement. Mets plutôt un jean, en évitant le Boss et le Versace, trop voyants. Laisse tes lunettes dans ta cellule, elles risqueraient de te faire passer pour un intello. Quand tu t'exprimes devant le tribunal, baisse la tête si tu veux gagner des années. Montre-leur ta calvitie naissante. Garde les mains devant toi, surtout pas dans les poches. Parle doucement, ne t'énerve pas. Ne montre pas tes muscles, même si on te cherche. Prépare bien ton discours. Essaye de toucher les magistrats. Dis-leur que tu as vu tellement de drames derrière les murs que la prison t'a changé. Travaille ton dossier pendant que les autres jouent aux boules ou s'occupent du jardin – ils me donnent envie de pleurer, ceux-là... Demande aux juges de t'accorder une chance. Explique-leur que tu ne le feras plus jamais, et tu vas gagner six ans. C'est ta vie que tu joues ! Mais ne plaide pas à la place de ton avocat, même si cela te démange.

Une sorte de mode d'emploi pour trouver plus rapidement la porte de sortie, transmis par la voie orale de cellule en cour de promenade à destination de ceux qui ne veulent pas se laisser abattre. Une leçon de savoir-vivre à l'intention de ceux – la plupart des professionnels du crime – qui ont soif de liberté et qui n'ont de cesse qu'ils n'envisagent toutes les options, y compris celle de l'évasion.

Aux premières loges

L'incarcération d'un homme peut changer la donne sur les trottoirs de la ville qui lui servait de « terrain de jeu ». Plus d'un théâtre d'opérations

a ainsi été profondément chamboulé par l'une de ces absences prolongées, toujours indépendantes de la volonté de l'acteur en question.

— En prison, on rêve, observe le vieux Franck Berens. On se fait du cinéma. Mais quand on sort, il arrive que la place soit prise.

Ainsi fonctionne le monde de ceux qu'il appelle les « tocs », son mot pour désigner les prédateurs.

Les voyous sont à l'affût dans leur quartier d'isolement comme ils le seraient dans leur nid d'aigle. Tout règlement de comptes est décortiqué comme une pince de crabe par ces spectateurs emmurés. La Brise de mer bastiaise par-ci, les Beurs de la région parisienne par-là, « Ronaldo », « Conch », chacun a sa petite idée et feint de connaître intimement les acteurs de ce jeu de quilles mortel.

— Il lui a dit un mot de travers, croit savoir l'un.

— Il est venu au rendez-vous défendre ses affaires, avance un autre.

— Il leur a monté la tête sur la solitude du B. et sur ses affaires. Regarde à qui ça profite et tu verras que j'ai raison ! reprend le premier, au cours d'interminables conversations auxquelles un flic de la brigade de répression du banditisme rêverait d'assister.

Quand on ne sait pas, on déchiffre les articles des journaux, à la recherche de la ficelle à tirer, du petit détail anodin qui en dira long à ces initiés de la première heure. Le jour où un détenu s'évade d'une centrale à l'autre bout du pays, on n'a pas besoin de la radio pour connaître son nom, ou alors simplement pour confirmation. N'a-t-il pas quitté le « quartier » quelques mois plus tôt en clamant qu'il se sauverait quoi qu'il arrive ?

— En prison, résume Rédoine Faïd, tu es aux premières loges du fait divers. Tu as la bonne information avant tout le monde. Tu élucides les mystères.

À ce stade, ce n'est plus le lycée du coin, c'est l'École normale supérieure, l'ENA ou HEC.

Le contre-exemple

On trouve aussi derrière les barreaux des hommes qui ne jouent pas le jeu. Karim Maloum est de ceux-là. Pilier de la fameuse *dream team* avec son vieil ami Bruno Cellini, ce Franco-Kabyle passé tardivement de la mêlée de rugby aux fourgons blindés s'est retrouvé sous les verrous pour de bon en 2000, après son arrestation dans le cadre du retentissant braquage de Gentilly. Loin de jouer à la star, ce qu'il aurait très bien pu faire, le solide gaillard ne veut surtout pas s'ériger en exemple.

— J'étais exactement ce que les jeunes voulaient devenir, raconte-t-il, mais j'ai fait en sorte qu'ils connaissent le véritable Karim, pas celui dont parlaient les journaux.

La *dream team* est un symbole dont il aurait pu facilement s'auréoler, mais Karim Maloum, né en 1963, s'emploie à « casser le mythe ». Il préfère parler sport que braquage. Et se faire admirer comme entraîneur plutôt que comme icône du banditisme. Il ne veut pas se ranger parmi ceux qu'il appelle poliment les « ronflants », ces hommes qui passent leur temps à se gargariser de leur « papier », autrement dit de leur parcours criminel. Une marque de fabrique : la *dream team* a toujours fonctionné en cercle restreint, sans se mélanger aux autres voyous. Ses membres ont vécu en autarcie, ne se retrouvant que pour passer à l'acte, du moins jusqu'à l'attaque de Gentilly, pour laquelle ils ont cru nécessaire de se « mélanger » à quelques autres pointures nationales.

« Le Gros » passe pour un « meneur d'hommes » aux yeux de l'administration, une étiquette qui le suit au gré de ses transferts, dont le rythme s'accélère nettement après la spectaculaire évasion de Fresnes, qui voit l'un des participants présumés au braquage de Gentilly (il sera acquitté), Antonio Ferrara, se volatiliser. Mais loin de les enrôler dans une hypothétique équipe de rêve, c'est au rugby qu'il entend les former. Sa façon à lui de « rester connecté » et de « prendre part à la vie de la prison » au lieu de s'enfermer dans la bulle de sa lourde réputation.

Témoin cet échange assez surréaliste dans une cour de promenade. Un détenu s'approche de lui et le questionne sur son parcours :

— Qu'est-ce que t'as fait, toi ?

— Pas grand-chose. Des braquages bidons. Et toi ?

— Je connais des gens de la *dream team* !

— Ah bon ? Qui tu connais ?

— Karim. C'est un type vachement bien, tu sais !

Maloum laisse son interlocuteur dire du bien de ce personnage qui n'est autre que lui-même, avant de rompre gentiment le charme de la conversation.

— Tu ne me reconnais pas ? demande-t-il.

Loin de se démonter, l'autre retombe plus ou moins sur ses pieds après une pirouette :

— Ouah !! Qu'est-ce que t'as changé !!

— Quand tu as du charisme, explique-t-il, tu peux t'en servir pour de mauvaises choses, tant les jeunes idolâtrent le banditisme. Dans la cour de promenade, ils se mettaient derrière moi à l'heure de regagner les cellules, en attendant que je donne le signal.

S'il avait voulu bloquer la prison, il lui aurait suffi d'un geste. Les murs de la maison d'arrêt de Nanterre rient encore en se souvenant de la facilité avec laquelle il faisait faire la chenille à des dizaines de détenus de dix-huit à soixante-dix-sept ans dans la cour de promenade. Ou de ces retours en cellule où tous reprenaient en chœur l'une de ces chansons paillardes dont les rugbymen ont le secret. Du jamais-vu !

À plusieurs reprises, l'ex-braqueur de banques s'est surpris en train de presser certains jeunes détenus d'abandonner des projets d'évasion ressemblant à des suicides, tant ils étaient mal ficelés. Et pour une fois, l'administration le lui a bien rendu : alors qu'il projetait de faire le mur, un directeur est venu lui expliquer en détail le plan qu'il allait mettre à exécution. Un « appel anonyme », selon ses mots, l'avait mis au courant de tout, et mieux valait qu'il renonce. Ce qu'il a fait, comprenant plus tard qu'on lui avait sauvé la vie : mise dans la confidence par un indicateur, la police l'attendait derrière le mur, armes en joue.

8

Loin des plus belles filles du monde

« Évidemment, il y a la branlette, mais... »

X.

« Quand tu as quelqu’un qui t’aime... »

Les premiers mois en prison sont les plus durs pour un voyou parce que les juges jouent volontiers la carte de l’isolement total. Pas de parloir pendant un an, voire plus, telle est la sanction qui frappe ceux qui ne coopèrent pas. Ni mère, ni père, ni femme, ni personne. Pas de main à serrer, pas de bouches à embrasser, pas un coin de chair auquel se frotter. Tout cela dans l’objectif d’obtenir le début de la queue d’un aveu qui ne viendra probablement jamais.

Certains voyous sont alors tentés par des mesures radicales : rompre toute relation amoureuse pour protéger celle qui reste dehors... et se protéger soi-même au passage. Une manière d’évacuer définitivement une question qui peut devenir lancinante, pour ne pas dire éprouvante. De se protéger des vapeurs de l’amour comme on s’enlèverait une épine du pied.

— Tu coupes avec la femme que tu aimes pour ne pas la voir souffrir, explique un garçon qui est resté plus de dix ans d’affilée emmuré. Par noblesse, tu lui rends sa liberté. En même temps, tu te mets toi-même à l’abri. Tu t’évites de la voir souffrir, mais aussi de gamberger en

permanence en te demandant où elle peut bien être, et avec qui. Tu t'évites tous ces problèmes de cœur, sachant que si elle se casse, si elle te plaque, ça ne va te fracasser.

Après avoir pesé les « contre », après avoir fait la liste des raisons qui le poussent à opter pour la solitude affective, notre jeune interlocuteur jette cependant dans la balance des « pour » un argument particulièrement lourd.

— En même temps, dit-il, quand tu as quelqu'un qui t'aime, c'est une vraie force.

Ce n'est pas Alain Caillol, entré dans les annales avec l'enlèvement du baron Empain, qui l'aurait contredit sur ce point, mais le jour où cette force s'évanouit, le jour où il devient patent que la jeune femme ne supporte plus cette attente interminable, la rupture est plus difficile à digérer que lorsqu'on est dehors...

Même les gangsters peuvent être amoureux

Alain Caillol est un banlieusard de l'ancien temps. Un marginal du crime organisé, plutôt couscous le samedi soir et Renault 5 que virées en bande avec des filles voyantes et clinquantes. Et qui plus est, fils de bourgeois, avec mention au bac s'il vous plaît. Sa plus longue peine de prison, il la doit à sa participation à l'enlèvement du baron Édouard-Jean Empain, l'une des affaires criminelles les plus marquantes de la fin des années 70.

— On s'attaquait aux banques et on a commencé à s'intéresser aux fourgons blindés, raconte-t-il. Mais on n'a pas eu envie de tirer sur les convoyeurs, alors on s'est mis aux kidnappings.

Derrière les murs, il se distingue forcément des autres, comme ce jour de 1987, à la maison centrale de Saint-Maur, où dans le feu d'une révolte les détenus se pressent pour lyncher un homme arrivé dans l'établissement quelques jours plus tôt : le terroriste libanais Georges Ibrahim Abdallah, chef des Factions armées révolutionnaires libanaises, condamné à perpétuité après une série d'attentats meurtriers dans les rues de Paris.

« Sus au terroriste ! » Le mot d’ordre court dans les coursives lorsque Caillol, petit gabarit, cerveau rapide, décide d’intervenir. « Il y a des mecs en otage au Liban, ne faites pas de conneries », voilà le message qu’il tente de transmettre à ces garçons qui ne sont pas loin d’imaginer qu’ils gagneront des jours de grâce s’ils tuent un terroriste. Comment se faire entendre ? Comment leur faire comprendre que leur geste pourrait déclencher des représailles contre des Français retenus du côté de Beyrouth ?

Alain Caillol connaît les bons circuits de la taule : seuls les Corses ont assez de poids pour diffuser son message. Ce sont d’ailleurs eux qui sont à l’origine de la mutinerie, et ils ont réussi à s’emparer des clés des cellules.

Et c’est ainsi qu’un terroriste à la solde d’une puissance étrangère doit sa vie à un gangster plus réfléchi que la moyenne. Un homme qui a tout le loisir, sous les verrous, de revisiter un mémorable rapt qu’il a entièrement planifié, mais qui a dérapé lorsque lui et ses complices ont décrété, un beau jour, qu’ils n’étaient pas des « marchands de tapis » et que les 40 millions de francs proposés par la famille du baron Empain en échange de sa libération étaient notoirement insuffisants : ils en avaient demandé le double... Que se serait-il passé s’ils avaient enlevé la « mère Liliane Bettancourt », patronne du groupe L’Oréal et plus grosse fortune française, comme ils y avaient songé ? Et s’ils avaient opté pour le fils de Marcel Dassault, le richissime avionneur ? Il en avait été question entre eux, mais ils s’étaient fixés sur le baron après un article relatant, dans *Le Canard enchaîné*, le licenciement de cent cinquante ouvriers par le groupe Empain-Schneider, dont Jean-Édouard est alors le P-DG. Un choix « politique ». Tout ça pour finir salle Cusco, à l’Hôtel-Dieu, avec deux balles dans le bras, après un violent face-à-face avec les « deks[13] ».

— En prison, raconte Alain Caillol, on sympathise avec des gens qu’on n’aurait pas forcément croisés ailleurs. Une fois dehors, on se revoit et on travaille ensemble...

C’est ainsi que le cerveau de l’enlèvement du baron replonge pour trafic de stupéfiants, le nouveau Graal des voyous, au détour des années 90. Amère rechute qui le met aux prises avec une prison radicalement transformée, celle du nouveau millénaire, où deux cellules sur trois sont occupées par ce que certains anciens appellent la « racaille de banlieue ».

Où il faut composer avec la prière et la musique « à fond la caisse ». Où les livres se font rares. Où le must consiste à revêtir tous les matins un survêtement Adidas neuf. Où le refrain quotidien se résume à cette phrase lourde de menaces : « On va niquer les Français. » Où l'on rêve précisément de rentrer dans le lard du milieu à l'ancienne, et pourquoi pas de « prendre » un jour Marseille et de « fumer tous ces Corses » qui prétendent monopoliser le bizness...

— Ils ont la haine, témoigne Alain Caillol. Ils rackettent tout mec un peu faiblard. Mais s'ils apprennent que tu as côtoyé Mesrine, ce qui est mon cas, ça change tout.

Une carte de visite qui sert de carapace à cet homme pas vraiment taillé pour le pugilat. Une référence qui lui vaut à plusieurs reprises les excuses de garçons qui l'avaient un peu bousculé sans savoir, prêts à le « laisser en slip » s'il avait été là pour une affaire de pédophilie.

Loin de les pousser à persévérer dans la voyoucratie, Caillol tente de les dissuader. « Laisse tomber, leur disait-il. T'as dix-neuf ans. Fais des études. » Mais comment faire entendre ce discours alors que dehors, « ils tournent à 30 000 euros par mois en vendant de la came ? »

— Les plus intelligents cherchent à apprendre, poursuit Caillol. Ils te demandent comment on fait pour tuer un mec. Si tu es un enfoiré, tu peux les envoyer en enfer directement ! J'ai repoussé leurs offres de service. Je disais : « Tu sais, je ne suis pas venu ici pour me faire des associés. » J'ai compris que, dans le paysage criminel de demain, il faudrait compter avec eux.

Dans la prison que redécouvre Alain Caillol, le shit circule librement et « les dealers se font faire marrons sans cesse à cause des indics ». Les « vieux crabes » de son espèce se font rares, mais ils s'organisent pour faire face.

— Les jeunes tapaient sans arrêt à ma porte, se souvient-il. « Alain, t'as pas une cigarette ? » « Alain, t'as pas du café ? » Tout le monde criait, avec les télévisions et les consoles de jeux vidéo allumées toute la journée. Et moi, j'essayais de lire. Au milieu de cette cacophonie, je lisais *Le Monde* de la première à la dernière page.

Caillol lit tout en jouant le jeu que lui propose l'administration, celui des stages à répétition. Il suit le stage de « balayeur », puis le stage informatique, avant de passer seize mois à l'atelier, à se « casser le dos en

travaillant à la chaîne » pour 200 euros brut par mois. Un peu plus de la moitié de ce dont il a besoin pour payer son journal, un poulet de temps en temps, son tabac, la télé, le frigo (24 euros par mois), et les douanes, qui lui prélèvent 30 euros par mois. Une misère au regard de ce que brassent autour de lui les « petits Arabes », tous équipés de leur téléphone portable, un attribut obligatoire si l'on tient à son statut social – « si t'as pas de téléphone, dit Caillol, t'es un naze, un branquignol ».

Tout gangster qu'il est, certains rituels en moins, le « Petit Alain » n'en est pas moins homme, et lorsque sa compagne lui annonce qu'elle ne voit plus son avenir avec lui, Alain Caillol perd onze kilos et beaucoup de ses forces. Un effondrement. Atteint dans sa chair par une histoire d'amour qui finit mal, lui qui avait si bien résisté au système carcéral, il se replie sur lui-même. Il reste dans son coin, mais les autres ne le laissent pas tomber. Un peu comme ils auraient veillé sur un blessé en plein combat, ils prennent soin de lui. Tous les soirs, ses voisins arabes ou manouches lui apportent une grosse assiette pleine de victuailles, avec ces mots à l'appui :

— Putain, t'as pas bonne mine, Alain !

Un jour une tarte aux pommes, le lendemain un plat tunisien, voilà Caillol qui se remet à cantiner quelques légumes, histoire de participer à l'élaboration de ces plats auxquels les détenus s'attellent parfois dès 2 heures de l'après-midi... Et reprend peu à peu goût à la vie, sans elle.

Avec le souvenir de « toutes ces petites »

Les femmes qui vous quittent, celles qui vous trompent, voilà des sujets que les voyous sous les verrous préfèrent ne pas trop aborder entre eux. C'est peut-être même l'un des rares sujets vraiment tabous. Ils se taisent par pudeur. Ils se taisent parce qu'un bandit s'attarde rarement sur ses peines de cœur, dont il préfère nier l'existence, lui qui dehors ne compte pas celles qui voudraient l'épouser. Ils se taisent parce qu'une blessure sentimentale qu'on laisse voir, c'est le début d'un aveu de faiblesse,

exactement le contraire de la posture qu'ils affichent. Ils se taisent parce qu'un « homme », au sens où ils l'entendent, peut faire pleurer les femmes, mais ne pleurera jamais pour l'une d'elles.

En attendant, il faut bien faire avec cette disette que vous impose la prison, un changement d'autant plus patent qu'on ne s'est jamais privé sur ce plan. Un choc physique et sensoriel que tous ressentent dans leur chair.

— La vie de prisonnier est une vie de castré, analyse ainsi un notable de la voyoucratie, pointant le seul endroit où la prison fait vraiment mouche : les privations sexuelles.

— La prison est un frigo, renchérit Tony Cossu, non sans trouver des raisons de positiver, comme à son habitude : La vie continue dehors, il y a même des chances pour que tu ne reconnaisses pas ton village dix ans après, avec tous ces ronds-points qu'ils construisent sans arrêt. Ta femme aussi continue à vivre, à prendre de l'âge, alors que, toi, tu es congelé. On t'élimine du circuit et, d'une certaine manière, tu cesses de vieillir. Quand tu sors, tu es tout neuf !

Prêt à repartir à la conquête de la vie, en somme, quelle que soit la période durant laquelle on t'aura ainsi placé au « congélateur ».

Le fait d'avoir connu « toutes les belles filles du monde » aide cependant à tenir le choc en ces périodes d'abstinence forcée. Quand on a écumé les célèbres bordels de la côte espagnole, connu de magnifiques heures au Brésil et au Mexique dans les bras de femmes aussi séduisantes les unes que les autres, on dispose de plus de réserves qu'un garçon en pleine fleur de l'âge. À la différence d'un moine qui n'aurait jamais approché une personne de l'autre sexe, on a quelques étreintes fameuses derrière soi, susceptibles de vous aider à contenir l'impact de la frustration.

— Tu t'habitues à cette nouvelle vie, affirme Tony Cossu. Tu vis avec les belles aventures passées, avec le souvenir de toutes ces petites, avec ces émotions. Tu n'as jamais manqué de rien. Tu as même plutôt profité plus que les autres. Tu sais que ce dont les autres rêvent, d'une certaine manière, tu l'as déjà obtenu. C'est comme la Ferrari que le juge crève d'envie de posséder un jour, à laquelle il pense quand il t'interroge : non seulement tu l'as conduite, mais tu es passé à autre chose. Tu as acheté une BMW, qui sied mieux à ton âge.

Battements de cœur à l’infirmerie

Les privations sexuelles ne sont pas totales pour tous, mais ceux qui parviennent à assouvir leur appétit de relations hétérosexuelles derrière les murs sont plutôt rares. Il faut avoir l’aura d’un caïd pour se mettre une infirmière dans la poche, ou du charme pour dix, comme ce tombeur, grand braqueur par ailleurs, qui assure qu’il allait « aux soins » plus souvent qu’il n’en avait besoin au regard de la médecine. Il s’enfermait avec l’infirmière dans la pièce des soins électro-cardiaques pour une partie de jambes en l’air propre à affoler les battements de cœur des deux participants. D’autant plus réjouissante qu’elle était interdite.

Un autre voyou assure avoir fait succomber une surveillante, brigadière de son état. D’ordinaire timide et renfermée, la jeune femme s’est un jour jetée sur lui pour lui « rouler un patin » mémorable, à la faveur d’un coin sombre, sans caméras ni collègues à l’horizon.

— J’en avais trop envie, finit-elle par lui dire en guise d’explications.

Quelques jours plus tard, le voyou reçoit en douce une photo d’elle, cadrée de façon qu’on ne voie pas son visage. Pour seul vêtement, elle porte un string du meilleur effet. Un message clairement destiné à lui annoncer qu’ils n’en resteraient pas à ce baiser.

Ses supérieurs ont-ils percé son jeu ? Un de ses collègues l’aurait-il balancée, elle qui ne pouvait s’empêcher de répéter que ce type était vraiment « quelqu’un » ? À ce stade de son approche, moitié sauvage, moitié jeu de piste, voilà la brigadière brusquement affectée dans un autre bâtiment. Loin de cet homme qui la mettait dans tous ses états, au point d’oublier toutes les règles apprises à l’école. Un accès de faiblesse de ce genre pouvant très bien déboucher, un jour, sur une complicité dans un projet d’évasion... au risque pour l’amoureuse de perdre définitivement l’objet de ses emballements.

Toutes celles qui succombent à la tentation ne sont pas découvertes. Témoin cette jeune et jolie femme chargée d’animer la vie carcérale et d’assister les détenus, secrètement amoureuse pendant des mois d’un gangster dont elle était censée suivre le dossier. Fondant de désir pour ce personnage hors du commun, elle a fini par provoquer les conditions de rencontres furtives avec lui, le temps tout de même de faire l’amour en

bonne et due forme, dans sa propre cellule, sans que personne en prenne conscience, ni les autres détenus, alors en promenade, ni ses propres collègues. De quoi passer furtivement de l'enfer au paradis. De quoi adoucir, à plus long terme, la solitude de ce voyou qui n'y a vu qu'une aide à sa future réinsertion, sa prochaine libération résonnant avant tout comme la promesse de mille étreintes, comme une longue séance de rattrapage.

L'explosion des films X

« Si tu veux être respecté, il faut être craint », dit un dicton pénitentiaire. Et si tu es craint, tu auras à peu près tout ce dont tu as besoin, même le sexe, comme en témoigne la découverte faite, un beau matin, dans la cellule d'un solide caïd d'origine africaine : non seulement il entreposait dans un recoin 500 grammes de shit, mais il venait de passer la nuit avec une « matonne » sensible à son charme.

Pour ceux qui sont moins bien lotis, il reste le cinéma.

— Je n'ai jamais vu un endroit au monde où circulaient autant de films de cul que la prison, témoigne un voyou. On trouve des films de tous les pays, et surtout du très hard.

Normalement, ces images sont interdites, mais l'administration peut difficilement tout contrôler, surtout depuis l'arrivée des clés USB et la généralisation des ordinateurs dans les cellules. Tel braqueur confirmé a ainsi beau jeu, alors qu'un surveillant plus tatillon que les autres prétend contrôler ses clés, de se gausser à voix haute en le soupçonnant de vouloir récupérer les films pour les installer sur l'ordinateur du directeur. Succès garanti auprès des autres détenus, qui en rient encore !

Difficile de sévir tant que ces images sont inoffensives, autrement dit tant qu'elles ne mettent pas de mineurs en scène, à une époque où la pornographie s'est complètement banalisée. Les prisonniers n'ont-ils pas besoin de se rincer l'œil de temps en temps ? En tout cas, ils savent y faire pour se procurer les scoops du moment. Pour ne citer qu'un exemple, les photos très intimes mises en ligne par l'amoureux éconduit d'une grande sportive, avec gros plan sur le pubis, ont probablement circulé dans les

prisons avant même de faire le bonheur des employés ordinaires dans les entreprises.

— Les matons venaient tous dans nos cellules pour admirer son anatomie, se souvient avec émotion un voyou marseillais, fier de ce scoop carcéral.

Les islamistes ne sont apparemment pas les derniers à consommer des films porno, au grand dam de leurs recruteurs, assez pointilleux sur le sujet. Preuve supplémentaire qu'un certain nombre d'entre eux rejoignent le camp d'Allah au nom d'alliances de circonstances davantage que par conviction, eux qui par ailleurs ne se détournent pas lorsqu'il s'agit de tirer sur un joint, pas plus qu'ils ne savent dire non à un petit verre de vin rouge. Alliances qui leur permettent en l'occurrence d'accéder à ces petits films interdits, néanmoins réconfortants.

— Au quotidien, ces films sont une aide précieuse pour l'administration, tout autant que le shit, analyse un habitué des quartiers d'isolement. Les mecs, quand ils se couchent, le soir, ils sont contents.

Sexe furtif au parloir

— En prison, dit un caïd, tu es guillotiné du sexe. C'est le châtiment judéo-chrétien dans toute sa splendeur !

La masturbation n'est heureusement pas réprimée, mais on n'en parle pas. Certains se l'interdisent, par fierté, mais tôt ou tard, ils finissent par craquer, comme l'admet ce braqueur d'une trentaine d'années :

— Quand je suis arrivé au placard, je me suis dis que j'allais me la faire comme un guerrier. J'ai tenu quatorze mois d'une totale abstinence, mais attention : j'étais très, très tendu. Je crois même que je devenais dangereux ! Et puis un jour, j'ai décidé de lâcher l'affaire. Cela m'a permis de tenir jusqu'à mon transfert dans une maison centrale, où les parloirs t'offrent assez d'intimité pour retrouver un semblant de relation sexuelle...

Les prisons françaises ont à ce sujet tout à envier aux prisons espagnoles, où Tony Cossu se souvient qu'il pouvait faire venir sa femme tous les deux jours. En arrosant comme il fallait les surveillants, il restait

même avec elle quatre heures au lieu de deux, avec la certitude que les *guardias* les laisseraient tranquilles dans la cabine.

En France, on peut toujours « baiser » à la faveur du parloir, mais on est beaucoup plus hypocrite.

— Les matons sont censés passer régulièrement un œil, pour vérifier que tout est en ordre, mais il y a une tolérance vis-à-vis des relations sexuelles, explique un garçon fiché au grand banditisme.

Un jour, dans une maison d'arrêt, un surveillant a voulu appliquer strictement le règlement. Il a fait un rapport au directeur pour dénoncer la fellation dont il venait d'être le témoin offusqué. Le détenu a protesté et finalement obtenu gain de cause : la direction n'a pas réclamé de sanction contre lui.

Les voyous, plus que les autres, marquent en ce domaine leur territoire. Au surveillant qui prétendait ce jour-là l'empêcher de « tirer un coup en buvant un petit verre de vin rouge », à la faveur d'un parloir, Tony Cossu, alors à l'isolement total, fait la morale : « Tu sais, je pourrais être ton père, alors laisse-nous tranquilles, tu veux bien. »

Le surveillant déchire le rapport qu'il avait commencé à rédiger et fait comme s'il n'avait rien vu.

La semaine suivante, il laisse Cossu profiter pleinement de cette heure et demie dont le prix serait difficile à évaluer, tant elle est précieuse.

Une liberté qui n'est pas forcément donnée à tout le monde, tant il faut une certaine autorité pour refroidir un surveillant qui approche d'un peu trop près par un sonore : « Tu viens faire le voyeur, ou quoi ? »

Ces gâteries sont indispensables à la bonne marche des établissements pénitentiaires, vous diront la plupart des caïds. En maison centrale, elles font partie du quotidien : sauf circonstances particulières, on n'ouvre pas sans prévenir la porte d'un box. Chacun sachant, sans que cela soit jamais dit, que la paix sociale en dépend en grande partie.

Quant aux femmes de voyous, il semblerait que certaines au moins y trouvent leur compte. Ne voient-elles pas davantage leur mec quand il est sous les verrous que lorsqu'il est dans la nature, une nuit à droite, une autre à gauche pour déjouer les surveillances policières et les pièges que pourraient leur tendre leur ennemis éventuels ?

— Dehors, dit l'une d'elles en pouffant de rire, il me faisait cocue tout le temps. Au moins, là où il est, je suis tranquille !

Il y a aussi les « professionnelles », celles qui rendent visite à leur « amour de voyou » pour l'argent ou simplement parce qu'il y a quelque chose d'excitant à forniquer dans ces conditions extrêmes, entre matons voyeurs et temps minuté.

— L'avantage des tapins, confie un braqueur plutôt beau mec, c'est qu'on ne s'attache pas. Elles savent pourquoi elles viennent et c'est quand même mieux que la branlette !

Dans le mot « pénitencier », il y a « pénitence », remarque notre interlocuteur. Pénitence qui rime avec abstinence. Raison de plus à ses yeux pour ne pas s'y plier !

Cette ambiance de privation et d'interdit est enfin propice à toutes sortes de transgressions. Pêle-mêle, la mémoire orale des prisons se souviendra longtemps de cette surveillante surnommée « Cathy la Lyonnaise », finalement remerciée par l'administration parce qu'elle multipliait les partenaires parmi ses collègues, mais aussi parmi les prisonniers, générant toutes sortes de trafics illicites autour d'elle. Elle se souviendra de plusieurs jeunes avocates, dont nous tairons les noms pour éviter les ennuis, tombées amoureuses de gangsters à belle gueule au point de transformer les parloirs en lupanars. Ou encore de ce juge d'application des peines, amateur de chair masculine, connu pour échanger faveurs sexuelles contre faveurs administratives.

9

Parloirs

Deux détenus improvisent une discussion dans le sas qui précède la zone des parloirs, zone de rencontre avec les visiteurs venus du dehors.

— Il se bouge, le baveux, ou quoi ? demande le premier. Je l'ai payé, ce bâtard, et il vient pas me voir !

— Je vais te donner le nom d'un avocat, c'est une bombe atomique ! glisse le second. Quand il plaide, c'est comme un opéra, avec les graves, les aigus ! Il attaque le proc de front. T'as mal à la tête !

— Il faut le payer en espèces... ou avec de la coke ?

— Arrête ! Amimer te le confirmera, et Fornasari aussi : c'est un ténor. Il fait trembler les murs ! Mais ne lui demande pas de venir te voir toutes les semaines. Je sais qu'on a tous besoin de visites, mais on n'est plus à la crèche, mon pote !

— Bon, arrête tes conneries, tu me files son numéro ?

— OK, mais attention : un avocat, c'est comme un convoyeur qui t'apporte une affaire : ne le mets jamais dans la merde. Dis-toi aussi que si tu prends quinze ans, ce sera un bon résultat, parce que, avec ton affaire, tu aurais pu en prendre trente. Ce sera même un miracle !

— J'ai compris, mais je vais te dire un truc, moi aussi : fais gaffe à ne pas trop parler devant les assistantes des avocats. J'en ai connu une qui couchait avec les deks.

La main

— Quand tu maîtrises la situation, que tu as appris à dormir en prison et que tu as bien préparé ta sortie, ta détention ne t'atteint pas trop, affirme un trafiquant de stupéfiants d'origine africaine. C'est beaucoup plus dur pour les proches que tu as laissés dehors. En réalité, ce sont eux qui sont au placard. Ils vivent au rythme des parloirs, alors que, toi, tu choisis l'heure à laquelle tu te réveilles, avec qui tu vas parler...

La plupart des caïds endurcis partagent cette volonté de tenir à l'abri leurs proches, à qui ils ne veulent surtout pas faire partager leur (longue) peine. Dans les premiers temps, alors qu'ils subissent les rigueurs du quartier d'isolement, certains, on l'a vu, essayent même de couper les ponts avec leur compagne du moment (souvent sans succès) pour lui éviter ce long tunnel, quittes à se replier sur la famille. Pour autant, quand on est à l'isolement total, le parloir est une fenêtre que l'on ne peut se permettre de boucher.

— Le parloir, c'est bien plus qu'une bouée de sauvetage, affirme Rédoine Faïd. C'est ton oxygène. C'est ce qui te permet de respirer. Plus on est isolé, plus le besoin de parloir est démultiplié. Ces rencontres, c'est la seule façon de résister aux pathologies que fait obligatoirement naître l'enfermement.

— Le parloir, c'est la famille, et la famille, c'est ce qui te tient, tranche le jeune Loïc Delière, complice de toujours d'Antonio Ferrara, lourdement condamné comme lui pour sa participation à quelques braquages de haut vol.

À raison de trois parloirs par mois pendant dix ans, « on survit », confie un braqueur qui n'a jamais cessé de voir sa femme au parloir durant ses années de quartier d'isolement.

— Grâce à ces rencontres, on existe, poursuit-il. On se sent aimé.

Un parloir ne se bâcle pas. Lui prenait une douche, se rasait de près, enfilait son plus beau survêtement, se coupait les ongles et se rafraîchissait l'haleine avec un chewing-gum, un peu comme s'il avait donné rendez-vous à sa dulcinée dans un jardin public dont ils seraient les seuls promeneurs.

— Le simple fait de toucher sa main et sa chaleur se glissait en moi, comme un fluide, dit-il.

Le temps de ces rencontres est compté. Entre trente et quarante-cinq minutes en moyenne. Une heure et demie une fois par mois. Le plus dur,

c’est la séparation.

— Ton visiteur est toujours abattu à l’idée de te laisser à l’intérieur, explique encore Rédoine Faïd. Tu te dois d’afficher à cet instant un grand moral, mais personne n’est vraiment dupe. Ceux qui viennent te voir savent que tu vis l’enfer.

Le parloir terminé, après une fouille en règle, le détenu replonge pour vingt-deux heures d’affilée à l’isolement total. Tous font bonne figure, mais la plupart n’en pensent pas moins.

— Le parloir, admet l’un de ces détenus particulièrement surveillés, c’est ce à quoi j’ai pensé le plus pendant ma détention, juste après l’évasion.

Rares sont ceux qui obtiennent la permission de recevoir un ami, mais pour s’aérer la tête et ne pas perdre pied, on peut plus facilement réclamer une autorisation pour un frère ou un cousin, une tante ou une nièce.

Le regard

Pour le voyou à l’isolement, le parloir n’est pas toujours le lieu rêvé. Karim Maloum, ce braqueur reconverti dans le sport, se souvient de la difficulté qu’il a parfois rencontrée à l’heure de croiser de nouveau les yeux de quelqu’un. Après des jours et des nuits à ne voir que la nuque des surveillants, plonger brusquement dans le regard de l’autre le mettait parfois « mal à l’aise ». Surtout quand il se retrouvait face à deux paires d’yeux, autrement dit deux visiteurs en même temps.

Maloum a aussi constaté une certaine accélération de son débit.

— Je me suis mis à parler de plus en plus vite, dit-il, de peur de ne pas avoir le temps de tout dire.

Il n’est pas le seul dans ce cas, et le retour à un rythme plus contenu prendra parfois des années.

— Moins tu as de parloirs, mieux c’est, tranche l’ancien rugbyman de Perpignan. Cela te balance en pleine figure la vie extérieure, des trucs qu’il vaut mieux oublier pour le moment. Chaque fois, tu mets une journée à t’en remettre ! Et puis tu finis par ne plus vivre que pour le

prochain parloir, par vivre dans l'attente de cet instant, alors que ta vie, elle est dedans.

Que valent ces instants minutés lorsque l'on a laissé dehors une fille de quatre ans, que l'on retrouvera adolescente, et un fils de quatorze ans qui sera déjà un homme dix ans plus tard ?

Et que valent des brèves rencontres pour quelqu'un à qui l'on refuse d'aller embrasser son père sur son lit de mort ? « Votre demande ne paraît pas opportune », lui a-t-on objecté alors qu'il suppliait qu'on l'escorte jusqu'au chevet de son « vieux », en 2005. L'un des moments les plus durs de son incarcération, au point que plusieurs détenus, ayant perçu sa détresse, lui ont proposé de « retourner » la prison en signe de protestation. Il a décliné leur offre. « Ce n'est pas ce que mon père aurait voulu », leur a-t-il gentiment expliqué. Il n'a vraiment pu faire son deuil que le jour où l'avocat général Jean-Paul Content, en pleine cour d'assises, s'est levé et lui a adressé ses « excuses ».

Le spoutnik

La mutation de l'isolé dans une maison centrale modifie aussi profondément ses liens avec l'extérieur. Le caïd reprend peu à peu le fil d'une vie « normale », il renoue avec les autres, mais les jours de parloir restent les plus importants de la semaine, surtout pour ceux qui ont conservé une compagne régulière par-delà les murs.

Dès le samedi matin, les femmes s'alignent devant la porte de la prison, en file indienne, sous la pluie ou au soleil, l'administration ayant du mal à songer au confort de ces visiteurs. Elles ont déposé argent, clés et téléphone dans la case prévue à cet effet, en général dans un réduit situé à quelques mètres de la porte principale. Et, à l'heure dite, sont allées attendre sagement leur tour, entre le piaillement des enfants, les protestations des adultes et le mélange des accents et des langues, le français le disputant à l'arabe, avec ici et là une pointe basque, espagnole, italienne ou corse.

« Femme de guerrier », ce pourrait être leur statut. Quand elles accèdent enfin à l'alvéole qui abrite les rencontres, et qu'elles se

retrouvent face à leur homme, leur frère ou leur fils, la vie reprend le dessus, avec ses sourires, ses cris, ses pleurs, ses énigmes. Il arrive même que les murs de la prison s'estompent, qu'ils les oublient quelques instants, pris par la tension de ces retrouvailles éphémères.

— On est dans notre bulle, raconte un habitué. C'est un moment d'osmose. Plus rien ne peut nous atteindre. On est en prison, mais on est ailleurs, sur Mars. On est parti avec le spoutnik !

Gare au retour sur terre, mais en attendant, ces visiteurs venus d'ailleurs sont une bouffée d'air. La semaine s'est déroulée au rythme des conversations téléphoniques depuis les cabines mises à disposition par l'administration, fil ténu qui permet de traiter de l'actualité du jour, je te raconte les événements du dedans, je te narre ceux du dehors. Au parloir, le contact physique est bref, mais essentiel. Il permet de dissiper certains malentendus, d'ajouter le regard aux silences. Les prisons ibériques permettent de « passer des moments magiques avec la femme que tu aimes », rapportent ceux qui en ont tâté. Dans les prisons françaises, où l'on nage en pleine hypocrisie, il faut « niquer comme un voleur », selon l'expression de l'un d'entre eux. Et prière de le faire en silence.

Le moment parloir relie le prisonnier au monde extérieur, avec toute la mise en scène qui l'entoure. Les gangsters qui se respectent se préparent soigneusement à cet instant. Ils se rasent de près et usent abondamment de l'un des rares produits qui leur soient autorisés, le gel douche. Les parfums leur sont interdits, de même que l'après-rasage alcoolisé, alors ils compensent avec ce gel, seule façon de neutraliser l'odeur souvent persistante de la prison. Certains parviennent bien à conserver au fond d'une bouteille d'eau de Javel quelques gouttes d'une essence subtile, mais les surveillants ont du nez et la sanction plane.

Rien ne peut en revanche empêcher le prisonnier de regagner sa cellule, la fin des parloirs ayant sonné, chargé d'effluves qu'aucune fouille ne sera en mesure de confisquer, ces parfums volés à celle qui l'a visité, en espérant bien qu'ils flotteront encore de longues minutes dans la cellule. De quoi tenir en éveil des sens qui s'émoussent chaque jour davantage.

La visiteuse attentionnée

Quand on aime un voyou incarcéré, il faut s'accrocher et avoir le cœur solide : la règle veut que l'administration le fasse tourner dans tous les quartiers d'isolement de France, en général sans prévenir du déménagement. La compagne doit donc s'armer de patience et avoir quelques économies pour aligner les kilomètres de train, de voiture ou d'avion, sans compter les nuits d'hôtel à proximité de l'établissement.

Les week-ends se suivent et se ressemblent pour Isabelle, la femme de l'un de ces caïds hyper surveillés. Elle arrive le vendredi soir dans les parages de la prison, où elle prend ses quartiers dans un hôtel bon marché. Le samedi, lever à 6 h 30, histoire de prendre le temps d'enfiler sa plus belle tenue. Puis elle s'en va faire la queue devant la porte principale, sa carte d'identité à portée de main. À midi, suspension des parloirs et évacuation générale. La visiteuse se restaure sur le pouce, avant de revenir pour les deux heures de l'après-midi. Le soir venu, elle tombe en général « comme une masse » sur son lit, épuisée par les tensions de l'univers carcéral.

Le dimanche matin, Isabelle est de nouveau devant la porte pour une nouvelle journée marathon. Elle ne reprend le train pour la capitale que vers 18 heures, un long voyage au terme duquel l'attend un RER ou un taxi pour la banlieue, où elle réside. Et c'est reparti pour une semaine d'attente, où pas un jour ne se passe sans qu'il l'appelle au téléphone. Où pas un jour elle ne manque de prier pour lui, en essayant de dormir chez sa mère une ou deux nuits dans la semaine pour le « tranquilliser », pour qu'il « ne se raconte pas trop d'histoires »... Sans oublier le mandat qu'elle lui expédie tous les lundis, ni de répondre à ses lettres.

Si un samedi elle ne venait pas, si elle faisait une entorse à cette vie très réglée, son homme le prendrait probablement mal, mais ce sont des choses qui se produisent. Les prisonniers ont même un mot pour désigner ces rendez-vous manqués, un mot qui en dit long sur l'angoisse qu'ils génèrent : le « parloir fantôme ».

Au soir d'une telle déconvenue, il n'aura pas d'insultes assez dures pour parler à ses voisins de celle qui n'est pas venue, à travers les murs de sa cellule. Un grand défoulement à la hauteur de la privation, où on l'entend facilement proclamer qu'il n'a plus besoin de personne, surtout pas de cette « pute » !

Mais il n’y a pas que des histoires malheureuses. Les amitiés nouées par les hommes à l’intérieur se prolongent bien souvent à l’extérieur. Les femmes, copines ou maîtresses se lient avec les femmes, copines ou maîtresses des amis de leur mari ou de leur copain. Lorsqu’il y a des kilomètres à parcourir, elles s’organisent pour faire la route ensemble. À la pause de midi, elles cassent la croûte ensemble. Elles finissent par tout savoir les unes des autres, développant dans l’ombre de la prison un réseau social où un « étranger » aurait du mal à trouver le rythme. Elles ont en commun un homme momentanément retenu. Elles partagent les mêmes manques, les mêmes espoirs fous, les mêmes frustrations, les mêmes cauchemars. Et quand l’un des hommes apprend qu’il va être libéré, ce sont toutes les femmes, au parloir, qui viennent lui faire la bise.

Ces liens perdureront longtemps à l’extérieur, après la dernière partie de boules dans la cour de promenade. La liste des services à rendre est longue, comme celles des commissions à faire et des paquets à transmettre, autant de gestes qui maintiendront vivace ce Facebook qui se passe du net, discrétion oblige.

« Garde la pêche ! »

Le parloir, personne ne l’ignore, reste l’un des points d’entrée obligé de toutes sortes de marchandises dans la prison. Très officiellement, les compagnes y ramènent le linge propre et repassé, mais aussi des livres, qui passeront à l’inspection avant de rejoindre les cellules et toutes les fringues que le détenu commande pour rester habillé dedans comme il l’était dehors – elles connaissent leur taille par cœur et savent dans quelles boutiques on leur fait des réductions. Plus discrètement, elles se débrouillent pour faire entrer un petit quelque chose à manger qui changera de l’ordinaire, un bon sandwich ou un hamburger.

C’est aussi là que passent, cette fois complètement en douce, barrettes de shit, puces et batteries pour téléphones portables. De petits objets faciles à dissimuler qui peuvent transformer la vie quotidienne d’un

détenu, entre ceux qui ne pourront jamais s’endormir sans se rouler un joint et ceux qui passent leur temps à téléphoner pour ne rien dire, juste pour s’entendre raconter que le lit du petit a été bien bordé et que la tata ne boite plus...

Le caïd a cependant droit à un traitement spécial. Les surveillants attendent que son visiteur soit à l’intérieur pour déclencher le mouvement qui l’acheminera depuis son quartier sécurisé jusqu’aux parloirs. Tout le bâtiment est soigneusement verrouillé avant qu’on ouvre la première porte. Il ne doit croiser personne en chemin et sera fouillé plutôt deux fois qu’une...

Parfois se présente au bout du couloir un visiteur pas vraiment désiré, quelqu’un que l’on préférerait ne pas voir. Par exemple des policiers, comme ceux qui se rendent ce jour-là auprès d’un jeune braqueur de la région parisienne. Ils relèvent de la police judiciaire de Versailles et ont un petit service à demander à ce voyou. Ou plutôt un deal à lui proposer.

— On a rencontré ton avocat, commence l’un des deux fonctionnaires, comme pour mettre le détenu en sécurité. On a avisé aussi le procureur, qui est au courant de notre présence ici. Tu vois la prison dans laquelle tu es ? Si elle te plaît pas, on peut te faire changer. Le juge a donné son accord.

Alors que le détenu s’impatiente et leur demande de dire où ils veulent exactement en venir, l’autre policier se lance :

— On veut un nom, c’est tout. Un nom et on t’arrange le coup avec la prison.

Le détenu se braque. Il refuse de jouer à ce jeu-là et le clame le plus clairement possible. Les policiers se fâchent immédiatement. L’un d’eux, déjà debout, passe directement du ton amical à la menace :

— Toi, fais gaffe à ton cul si on vient te voir !

— C’est ça, répond le détenu sans s’énerver. Garde la pêche !

Huis clos avec l’avocat

Le parloir, ce n’est pas seulement le lieu où l’on frôle l’amour et où l’on fait de mauvaises rencontres. C’est aussi le lieu où l’on reçoit son

avocat. Une fois le caïd condamné, en général lourdement, il lui faut gérer l'exécution de sa peine. Ils n'en parlent pas forcément tous les jours, mais lorsqu'on doit purger une trentaine d'années de prison, on ne pense qu'aux possibles confusions de peine, après avoir épuisé tous les recours. On est obsédé par une éventuelle évasion, planche de salut plus ou moins hypothétique, mais cela n'empêche aucunement de se battre sur le front des tribunaux.

Les avocats pénalistes passent ainsi un nombre incalculable d'heures sur la route des maisons d'arrêt et des centrales. Les clients sont demandeurs et, à leurs yeux, un collaborateur ne remplace pas toujours le ténor en personne. Question d'orgueil, mais aussi de standing : recevoir la visite d'un avocat en vue rehausse votre prestige dans l'univers carcéral. Il faut impérativement être là à la veille d'une importante confrontation, assister le détenu en cas de pépin avec la « justice » interne à la prison, le tenir au courant de l'évolution de son dossier, préparer minutieusement un procès devant les assises, décider d'un éventuel appel, d'une cassation...

Les grands voyous étant par définition insaisissables lorsqu'ils sont en liberté, l'avocat a probablement davantage de contacts avec eux lorsqu'ils sont enfermés. C'est à ce moment qu'ils ont besoin de ses services, et le « baveux » n'a pas intérêt à se « manquer » avec la procédure : un succès procédural retentit dans toutes les prisons ; un échec se paie cash sur le plan commercial.

Les grands voyous sont des clients « sensibles » et « exigeants », tous les avocats le disent. Mais ce qui surprend maître Jean-Louis Pelletier, qui a défendu plusieurs générations de grands bandits, de Jacques Mesrine au jeune Bastiais José Menconi, c'est leur faculté à rester « en prise directe avec l'actualité » quelle que soit l'épaisseur des murs...

— Au parloir, témoigne maître Jean-Yves Liénard, pénaliste réputé qui a défendu petits et grands voyous, je leur apporte mon professionnalisme. J'ai beaucoup d'avance sur la manière dont ils seront reçus par la justice. Qu'ils soient innocents ou coupables m'est indifférent. Je vais essayer de trouver la thèse la plus acceptable judiciairement et de la leur faire accepter. Comme si je conseillais mon propre frère.

Ténor ou pas, l'avocat n'entre pas dans la prison comme dans un moulin. Il lui faut parfois patienter pas loin d'une heure avant que l'on daigne lui présenter son client. À la maison d'arrêt de Fresnes, il le voit

arriver de loin, à travers les grilles. À Fleury ou à la Santé, des locaux spéciaux ont été aménagés. Une géographie que les maîtres du barreau finissent par connaître par cœur, d'autant que les prisons les plus récemment construites se ressemblent toutes : « Aussi propres que déshumanisées », confie un avocat marseillais.

Jacques Mesrine pensait que le parloir dans lequel il rencontrait son défenseur était truffé de micros. En théorie pourtant, la relation du voyou avec son avocat (ou son avocate) doit rester strictement confidentielle.

Le prisonnier a tout de même droit à une fouille approfondie avant et après la rencontre, de même que l'avocat doit se soumettre aux règles de sécurité en usage, à commencer par le portique de détection des métaux. L'entretien ressemble en général au parcours de ces garçons : professionnel. Si le voyou évoque sa vie derrière les barreaux, c'est rarement pour se plaindre, confirment tous les pénalistes. Comme un malade sur son lit d'hôpital qui réconforterait son visiteur en pleine santé, ils évitent de montrer le moindre signe de faiblesse devant leur défenseur.

— On n'est jamais bien en prison, mais ils ne protestent que s'ils considèrent faire l'objet d'un traitement discriminatoire, observe Jean-Louis Pelletier. Ils savent pourquoi ils sont en prison et connaissent les tarifs.

Parfois, au lendemain d'un verdict lourd, l'avocat vit des moments difficiles avec son client, mais pour un Pelletier, c'est une règle que de se rendre au parloir, quel que soit le résultat. Au menu, psychologie, transparence et efficacité. Une addition trop lourde, à ce niveau du banditisme, se digère d'une façon ou d'une autre. « Je paye pour toutes les fois », dira l'un. Un autre restera silencieux. Avec la folle détermination qui les caractérise, un troisième se mettra en grève de la faim, et pas pour rire, à l'instar du braqueur Gérard Vigier : alors qu'un surveillant des Baumettes l'accusait d'avoir piqué des frites dans l'assiette d'un détenu, le voyou toulousain, aujourd'hui décédé, s'était carrément cousu la bouche. Un dernier, Antonio Ferrara, détenu le mieux gardé de France depuis son évasion fracassante de la maison d'arrêt de Fresnes, plusieurs surveillants entièrement dévoués à sa cause, regardera son avocat dans les yeux et dira : « Je suis là... pour l'instant. »

Avec la même forfanterie qu'un Mesrine lançant trente ans auparavant en direction des surveillants qui le toisaient : « Un jour, vous me verrez de

loin ! »

— Je les trouve rarement éprouvés, confirme maître Pelletier. Ils ont un ressort extraordinaire. Ils revendiquent le fait d'être des hommes.

Et quand ils arrivent devant leur avocat, ils sont impeccables, forcément. Même avec une perpétuité sur les épaules.

Dans le huis clos du parloir se concocte la stratégie pour les années à venir. Sur le papier, le gros voyou en a pour dix, vingt, trente, quarante ans. Il vise avant toute chose la confusion des différentes peines qu'il cumule, mais lorsqu'il se présente devant le tribunal pour plaider sa cause, aussi entouré par les forces de l'ordre qu'un terroriste, les magistrats cillent. Passer de quarante à vingt-cinq ans de réclusion, peut-être, mais ils ne descendront pas en dessous, question de principe. Claque annoncée à l'issue de l'audience, verdict provisoire, puisqu'ils feront appel, obligatoirement, repoussant la réponse de plusieurs mois. Une nouvelle échéance qui se prépare comme un examen, ou plutôt comme un règlement de comptes, puisqu'il ne faut négliger aucun détail. On rode son discours. « Ces neuf années m'ont fait beaucoup réfléchir. » « J'ai une femme et une embauche qui m'attendent dehors. » « J'ai profité de la détention pour me former. » On pleurera si nécessaire. Tout cela pour voir la peine « tomber » à vingt ans, nouvelle qui sera célébrée comme une victoire sur la vie après un rapide calcul : vingt ans sur le papier, cela donne quatorze ans pour de vrai... De quoi provoquer une nouvelle rencontre avec l'avocat, pour voir comment rendre plausible la première permission, prélude à une éventuelle libération anticipée...

— En prison, tu n'as pas besoin de nounou, confirme Rédoine Faïd. Tu ne fais pas venir ton avocat pour te remonter le moral, mais pour travailler le dossier.

Incarcéré pour la première fois de sa vie après avoir laissé son ADN sur un fourgon blindé, très vite habité par le sentiment d'avoir déjà « trente ans de placard » derrière lui, le braqueur de Creil a épluché son dossier pour en parler d'égal à égal, ou presque, avec son défenseur, maître Jean-Louis Pelletier. Un ténor dont les visites ne passent pas inaperçues dans la prison, comme en témoigne cette phrase lancée à Faïd par un directeur, au détour d'une conversation :

— Il doit vous coûter cher, votre avocat !

— Je suis primaire, vous savez, monsieur le directeur, réplique malicieusement le détenu. Je n’ai pas de sang sur les mains, alors il a accepté de défendre ma cause.

« T’inquiète pas, on s’occupe de tout »

Les noms et les numéros de téléphone des avocats se transmettent de cellule en cellule comme des sésames. « Prends-le, tu le regretteras pas ! » « Tu verras, il s’engage auprès des magistrats ! » La moindre victoire est d’autant plus savourée que le voyou est persuadé qu’elle dérange l’administration, comme le résume l’un d’eux :

— Ils voudraient que tu crèves avec eux ! Quand tu marques un point, ils t’en veulent à mort.

En attendant, en cumulant toutes les visites qu’ils rendent à leurs clients, les avocats finissent par avoir séjourné plusieurs mois sous les verrous, et ces heures ne les laissent jamais indifférents, même après des décennies de pratique. Ils ne verront jamais une cellule de l’intérieur et l’univers carcéral leur échappe en grande partie, mais tous évoquent les mêmes sensations, les mêmes souvenirs : le bruit incessant, les hurlements des surveillants, les portes qui claquent, ce silence introuvable, cet espace confiné, une odeur spécifique qui déclenche chez quelques-uns des bouffées d’angoisse. Certains parviennent à y trouver leurs marques, comme quelqu’un qui reviendrait chez lui, d’autres ne s’y font jamais.

Au-delà de ces impressions fugaces, les avocats ne connaissent de la vie quotidienne sous les verrous que ce que veulent bien leur en dire les surveillants ou leurs clients. Lorsque ces derniers sont de vieux routiers, habitués à la prison depuis leur plus jeune âge, ils en parlent assez peu, voire pas du tout. Ils ont leurs repères, sont en prison comme dans leur cantine habituelle, et l’idée ne leur viendrait pas d’émettre la moindre

plainte, d’évoquer la moindre souffrance en présence de celui qui les défendra le jour de la grande plaidoirie, devant les assises.

— Ils font bonne figure, témoigne le pénaliste parisien Pierre Haïk. Ils arrivent comme s’ils sortaient du pressing. Ils sont nickel. Cela témoigne de tout un investissement en coulisse, alors que d’autres, en prison, se transforment en épaves.

On se quitte sur des mots qui pourront sembler équivoques à d’autres, comme le fameux « T’inquiète pas, on s’occupe de tout », glissé au braqueur Antonio Ferrara la veille de son évasion spectaculaire de la prison de Fresnes. Un « rituel », expliquent les avocats. Une manière de dire, en quelques mots, que la famille aura des nouvelles, qu’ils seront prévenus en cas d’interrogatoire chez le juge et que le dossier sera examiné de près. Parfois, l’avocat repart avec une mission plus urgente. Il lui faut par exemple alerter le juge sur un grave problème de santé que rencontre son client, sachant combien la médecine en milieu carcéral est proche de l’indigence. Une contribution obligatoire, tant les cris poussés derrière les murs restent totalement inaudibles à l’extérieur.

— Seul face à son client, l’avocat est soumis à de multiples pressions, confie un autre pénaliste parisien, Denis Giraud, la soixantaine, près de trente-cinq ans de barreau derrière lui et toujours « la boule au ventre » lorsqu’il entre dans une prison. C’est un monde à part. On est un rayon de soleil, un bol d’oxygène, mais pour peu que le client soit vindicatif, on en prend plein la gueule : on est le lien avec un système qui essaye de les broyer. Il faut faire le plein d’énergie avant d’entrer, avec la certitude d’en ressortir vidé. Ils veulent savoir ce qu’il y a dans leur dossier, comment évolue la procédure, et surtout, la « big question », quand ils vont sortir. On prépare les interrogatoires, on parle tactique de défense. On peut toujours dire n’importe quoi, mais c’est plus simple de dire la vérité.

L’avocat peut se rendre en prison simplement pour réconforter son client, comme le fit un jour de Noël Denis Giraud pour Karim Maloum, alors incarcéré à la Santé. Comme tous ceux dont le nom a le malheur de figurer dans le dossier d’Antonio Ferrara, estampillé « roi de la belle », le braqueur de banques subit brimades et mesures de rétorsion. Il n’est pas loin de penser que l’on cherche à l’éliminer, et c’est pour lui remonter le moral que l’avocat décide de passer près de trois heures avec lui. Une attention malheureusement jugée suspecte par l’administration, qui le soir

même envoie une équipe de surveillants cagoulés fouiller sa cellule de fond en comble...

L'avocat doit jongler avec les élans de paranoïa et les mauvaises langues. Jouer serré pour ne pas perdre la confiance. Savoir à quel moment parler honoraires sans choquer. Contenir les professionnels de la manipulation. Calmer des garçons excédés. Et rester à la bonne distance lorsqu'il est de sexe féminin, au risque de voir vite la méchante rumeur faire le tour du palais. Un client glisse-t-il la confidence de trop ? Avise-t-il, par exemple, son avocat d'un imminent projet d'évasion ? Chacun réagit selon les règles qu'il s'est fixées, sachant qu'il est difficilement envisageable de dénoncer son propre client...

— Je me souviens avoir découragé un client qui venait de me raconter par le menu la façon dont il comptait s'évader, témoigne un pénaliste. Je lui ai simplement déconseillé de passer à l'action en lui expliquant que son plan était bancal. Il ne m'a pas écouté et cela s'est mal terminé pour lui.

La prison est aussi devenue peu à peu un lieu où l'on plaide. Entre les commissions de discipline et les libertés conditionnelles, le prétoire s'est déplacé, et ces plaidoiries, relève un pénaliste, « sont aussi importantes que celle que l'on prononcera plus tard sur le fond de l'affaire ».

Deux tables en Formica, un ordinateur, deux chaises : le lieu où se plaident les affaires internes à la prison est des plus rudimentaires, bien loin du décor habituel des vieilles cours d'assises. On écoute d'une oreille distraite l'avocat, qui n'a pris connaissance du dossier que quelques heures plus tôt. Quant à la sanction, elle est décidée par ceux-là mêmes qui ont constaté l'infraction, loin des règles qui font les procès équitables.

Ces heures passées à l'intérieur font que les avocats sont moins dupes que beaucoup d'autres sur les véritables effets de l'incarcération.

— On fait semblant de croire que la prison réduit la délinquance, analyse maître Pierre Haïk, mais en réalité, elle fabrique de la voyoucratie non-stop. On feint de croire que l'enfermement va modifier les individus, mais tout ce que l'on cherche, c'est à les éliminer. En fait, on les encourage à persister sur la voie criminelle.

Tout cela à distance respectable des palais de justice, très rares étant les magistrats qui s'intéressent vraiment à la façon dont est exécutée la peine qu'ils ont fixée – sauf pour surveiller qu'on ne libère pas trop tôt le

détenu, comme si la prison n'était qu'une affaire de quantité. Parfois aussi à distance de la loi, à entendre maître Jean-Yves Liénard :

— La mise à l'isolement d'un détenu relève de l'arbitraire le plus total, explique-t-il. Ce sont des mesures purement discrétionnaires pour lesquelles le juge n'est même pas consulté.

Quelques mots suffisent à l'administration pour justifier le maintien d'un détenu au répertoire des DPS. Quatre lignes exactement :

« Compte tenu de son appartenance à la criminalité organisée et du risque d'évasion au regard du réseau de soutien qu'il possède à l'extérieur, la ministre d'État[14], garde des Sceaux, ministre de la Justice et des Libertés, décide que X est maintenu au répertoire des détenus particulièrement signalés. »

On explique à l'intéressé, en bas de cette page, qu'il dispose d'un délai de deux mois pour exercer un recours devant le tribunal administratif, mais la chance d'être entendu est quasi nulle. Comme si cette privation supplémentaire de liberté devait « échapper à tout cadre légal », selon les mots de maître Liénard.

10

Surveillants et surveillés

Le surveillant, perché dans son mirador :

— C’est quoi, ta vie ? Vous n’avez pas de vie !

Le voyou, narquois :

— Tu vois, toi, ton habit, tu le portes sur ta figure. Dans un cinq étoiles, on te laisse pas entrer. Tu sais pas ce que c’est la vie, dehors, la vraie vie. Tu te vois, avec ton fusil de merde ?

Le surveillant, excédé :

— Tu t’en vas ou je te tire dessus !

Avec les surveillants contre le directeur

— On se lève le matin, on est content et même jovial. Les surveillants, eux, ont la tête à l’envers, alors qu’ils sont libres. Ça les déstabilise complètement. On les alpague gentiment du fond de notre cellule : « Alors, ça va ? Qu’est-ce que t’as ? T’as mal dormi ? » C’est nous qui leur remontons le moral !

Pour atteindre un garçon de la trempe d’un Tony Cossu, il en faut davantage qu’un simple quartier d’isolement. Il n’est pas le seul à offrir ce visage détendu, avec le sourire s’il le faut, quand le personnel rame et se plaint de ses mauvaises conditions de travail, lui à qui l’administration a longtemps imposé la vétusté et la misère.

— Au QI, raconte le Marseillais, on rigole souvent. On se fend la poire et on ne s'en cache pas. Cela peut surprendre à l'extérieur, mais on se doit d'être au top, sinon on ne résiste pas. Les surveillants, eux, se noient dans les difficultés quotidiennes, leurs dettes, cette petite vie passée avec les taulards. Ils ont la sécurité de l'emploi, comme ils disent, mais ils râlent continuellement contre ce « métier de merde ». Ils ne peuvent pas comprendre qu'on garde le moral.

Les gendarmes du GIGN, groupe d'intervention mobilisée pour les cas difficiles, n'ont rien compris non plus, lorsque, à l'occasion d'un lourd procès devant une cour d'assises, ils ont campé toutes les nuits dans une cellule voisine de celles où dormaient Tony Cossu et ses présumés complices, tous peu ou prou membres du Top 50 de la voyoucratie française.

— On était morts de rire aux fenêtres et on voyait bien qu'ils ne supportaient pas cette force de caractère. Pour eux, on était des extraterrestres. Mais si c'est pour faire la gueule, autant mourir tout de suite !

Difficile d'accepter, quand on ne fait pas partie de leur monde, que ces voyous ont une réputation à tenir et qu'ils ne montreront pas un signe de faiblesse jusqu'à leur remise en liberté. Une façon de se tenir prêts pour le grand jour, quand ils sortiront du trou, forcément « pétant de dynamisme » face à la liberté retrouvée.

En attendant, le charme, la séduction et la persuasion faisant partie des armes (non létales) favorites de ces bandits, on en a vu plus d'un retourner la situation en sa faveur à l'intérieur d'une prison, où tout est rapports de forces. Comme cet éminent membre du grand banditisme qui ose affronter de face le directeur d'une maison centrale. Il critique ouvertement et à haute voix son manque de souplesse, cherche à le déstabiliser sur son propre terrain, jusqu'à prendre à témoin les surveillants contre leur propre patron, comme il aurait retourné les ouvriers contre leur chef dans une usine. Sûr de lui, ne mâchant pas ses mots, il enfonce un coin, mais le directeur a bien sûr le dernier mot, du moins le croit-il : il envoie la forte tête se calmer au cachot.

Loin de courber l'échine, remonté au contraire comme un coucou, le voyou tient le choc. Lorsqu'il voit des surveillants profiter de leur ronde pour venir lui faire un petit bonjour au fond de son trou, il sait qu'il a

gagné la partie. Il jubile en entendant l'un d'eux lui glisser à voix basse à travers le blindage de la porte :

— Tu as bien fait ! C'est un enculé, le directeur !

Dans les petits papiers de la directrice

— Tu es avec les surveillants dans le trou du cul de la terre, alors forcément, tu les tutoies rapidement.

Voilà, résumée par un caïd de façon lapidaire la relation entre surveillants et surveillés, tous dans le même bateau pour une traversée qui durera des années. Le temps de nouer des relations surprenantes pour qui serait étranger à ce monde. Ou imaginerait un univers binaire, les blancs d'un côté, les noirs de l'autre.

Il n'y a pour commencer aucune raison pour que le voyou ne se comporte pas entre les murs comme il se comporte à l'extérieur, maniant tour à tour l'intimidation, la menace et la carotte, lui qui dispose parfois dans ses caches de plus de liquidités que ses interlocuteurs, fonctionnaires, n'en verront jamais passer sous leur nez en une vie. Sa personnalité et son charisme aidant, lui qui est capable au quotidien de mener une équipe au braquage, il acquiert dans l'établissement une position sociale aussi envieuse que celle qu'il occupe dehors lorsqu'il prend le contrôle des établissements de nuit des quartiers chic de Paris ou d'Aix-en-Provence. Vis-à-vis du personnel pénitentiaire, qui a besoin de sa présence pour tenir ces poudrières à bout de bras, comme vis-à-vis des détenus ordinaires, qui parfois vénèrent les hommes de son espèce. Lui seul peut empêcher sur le fil une bagarre générale. Lui seul a les moyens de canaliser le mécontentement si la révolte gronde dans l'établissement. Arrangeant pour les deux camps, il est en même temps susceptible d'arracher le droit pour tous de recevoir des colis de Noël de 10 kilos au lieu des 5 kilos réglementaires. Et de régler tous ces petits problèmes qui, accumulés, finiraient par rendre l'atmosphère de la « maison » irrespirable.

Ce statut qui lui attire un regard bienveillant de ceux qui sont censés le surveiller se construit au jour le jour et au fil d'événements parfois

minuscules. Ce jour-là, un gangster célèbre prend la décision, pour améliorer l'ambiance de l'établissement, de demander à chaque détenu d'inscrire sur un bout de papier la liste des biens de consommation courante qu'il souhaiterait pouvoir cantiner, en sus de l'ordinaire, à charge pour lui de négocier avec la direction au nom de la collectivité. Ayant récolté les desiderata, il prend sa plus belle plume pour rédiger une lettre, citation de Martin Luther King à la clé, où il réclame la possibilité pour les détenus de commander... des céréales, des yaourts à boire, des petits suisses, des rochers Ferrero et des gâteaux de la marque Pim's. Il exige en passant que les friandises payées le lundi soient livrées dès le mercredi, mais il ne s'arrête pas là.

Ayant obtenu une réponse favorable de l'administration, à la satisfaction générale, ce porte-parole de luxe demande aux prisonniers amateurs de ballon rond d'accepter, à titre exceptionnel, d'affronter l'équipe des surveillants sur le terrain de football. Ils renâclent, mais la partie a bien lieu, sans qu'aucun coup bas soit signalé.

À la fin du match, le « chef d'orchestre » de ces festivités très particulières prend la parole pour saluer le courage de ces détenus venus « jouer » avec ceux qui les gardent.

Dans le même registre, c'est un gangster qui se préoccupe d'améliorer les conditions dans lesquelles se déroulent les parloirs familiaux. Il demande une audience auprès de la directrice pour réclamer, au nom de tous, que les détenus aient le droit de commander des gâteaux en interne et de les faire livrer au parloir, afin de fêter dignement les anniversaires des enfants de passage.

Privilège accordé, là encore. L'occasion pour ce détenu particulier d'approfondir ses relations avec la responsable de l'établissement qui lui confie sans détour ses états d'âme, à l'heure où elle vient de se voir refuser une mutation par ses supérieurs. Sa présence lui fait du bien, lui confie-t-elle en substance. Il lui suffirait presque de le voir pour « retrouver l'énergie ». Qu'ont-ils en commun, eux que leurs cursus opposent radicalement ? Une forme de nostalgie, peut-être. Le lien ne cessera de se resserrer au fil des mois, au point que les détenus prendront l'habitude de passer par ce gangster au-dessus du lot lorsqu'ils auront besoin d'une « faveur », par exemple un parloir exceptionnel pour régler un problème personnel avec un proche.

Le geste qui oblige

Dans sa cellule de condamné à mort (c'était à la fin des années 70, avant l'abolition de la peine capitale), Tony Cossu dispose d'un petit poste radio clandestin. Un jeune surveillant s'en aperçoit un jour et décide de saisir l'appareil au nom du sacro-saint règlement.

Quelques jours plus tard, à cause d'une alarme soudainement déclenchée, le même agent tatillon oublie dans la cellule du même Cossu la barre qui lui sert à tester les barreaux, plus une clé.

Au lieu de le dénoncer, le Marseillais remet discrètement ces objets à un vieux surveillant qu'il connaît bien en lui disant :

— Tu donneras ça à ton collègue. Cadeau.

Le lendemain, le jeune surveillant, confus, rapporte à Cossu un poste radio tout neuf, bien convaincu qu'un mot de plus de la part du détenu aurait pu lui coûter sa carrière : une telle bévue est alors lourdement sanctionnée.

Une anecdote qui en dit long sur l'art qu'ont ces hommes de s'attirer les bonnes grâces de leurs geôliers. Un art où rien n'est laissé au hasard.

Toutes les méthodes ont cours, adaptables en fonction du moment et des interlocuteurs.

Version hypocrite, le gangster salue les surveillants avec insistance, tout en ménageant le directeur et le chef de détention, autant de personnes qui pourront lui être utiles un jour.

— Si tu fous le bordel, c'est ton clan qui est mal vu, explique un adepte de cette approche. Ils vont te faire la misère. Et puis à quoi bon se battre contre un mur ? Pour peu que tu sois bien avec eux, ils te rendent des petits services. Ils te signalent par exemple les détenus qui balancent, une information qui n'a pas de prix.

Cette proximité a cependant ses limites. Le voyou n'aura jamais avec le surveillant l'intimité qu'il partage avec ses camarades de détention. Il sait surtout combien lui sont utiles le voile et le secret dont il s'entoure vis-à-vis de ceux qui sont payés pour qu'il ne s'évade pas.

— Le surveillant t'observe, suppute sur ton compte, mais tu ne le laisses pas vraiment entrer dans ton univers, concède un braqueur d'origine algérienne. Il faut veiller à rester un mystère pour lui.

Un mystère qui peut se révéler payant à l'heure des comptes, tant celui qui s'en entoure s'attire une forme de respect de la part du personnel. Avec des gains conséquents, si l'on considère qu'un détenu mesquin du matin au soir, agité et totalement transparent, se verra facilement infliger quarante-cinq jours de mitard s'il est surpris avec une clé USB dans la poche, alors que les surveillants fermeront les yeux s'ils la trouvent dans la cellule d'un gangster.

Tout n'est pas qu'élégance et courtoisie dans l'univers carcéral des gangsters, loin de là. La méthode dure et sans pitié a également cours chez certains d'entre eux, telle que l'expose sans fard un braqueur de fourgons :

— On tient dedans comme on tient dehors : on ne peut pas courber l'échine. T'es obligé de montrer un visage aux matons. Au bout de deux jours, ils doivent savoir qu'ils ne peuvent pas monter sur toi. Si c'est nécessaire, on leur fait comprendre qu'on sait où ils habitent, combien d'enfants ils ont, et tout le reste.

Comme ils le feraient avec le directeur d'une agence bancaire pris en otage le temps de dévaliser les coffres.

« Vous êtes sûr qu'il ne vous manque rien ? »

Dans l'univers confiné de la prison, tout est affaire de doigté, de petite ou de grande diplomatie, de concessions et de rétrocessions. Les voyous notoires, ceux qui ont l'expérience et les fonds nécessaires pour voir venir, participent au maintien des équilibres internes, mais ce n'est pas sans compensation. Ce qui n'est pas autorisé sur le papier peut l'être demain si le surveillant fait preuve d'un peu de souplesse.

Le règlement interdit de se réunir à plusieurs dans une cellule ? Les poids lourds de la détention ont le temps pour eux. Les semaines passant, ils imposent leurs conditions, misant sur les surveillants qui « ont le métier » pour mettre les plus jeunes en condition. Qu'on les laisse se réunir de temps en temps pour boire le café, et tout ira bien pour tout le monde.

Un surveillant est-il réticent ? On s’emploie à faire comprendre à cet esprit « borné » qu’il a tort, et que son brigadier ne lui fera aucune remontrance, bien au contraire : il le félicitera !

— Nous, les vieux voyous, on est civils, explique un braqueur dans la soixantaine. On est délicats. On forme les surveillants qui en ont besoin. On leur explique qu’ils n’auront jamais de problèmes avec nous. On a le pognon, on ne bronche pas, et s’il faut, on est là pour les soutenir.

Une sorte de *gentlemen’s agreement* auquel le personnel est prié de souscrire s’il veut la paix sous les toits, les barbelés et les filins antihélicoptères. Parce que le gangster chevronné qui décide de semer la panique dans un bâtiment n’aura pas trop de mal à parvenir à ses fins. Il peut mettre de l’huile sur le feu comme il a mis de l’huile dans les rouages, dresser les uns contre les autres comme il a pacifié l’ambiance. Certains sont tout à fait capables de lever une petite troupe : il suffit d’un claquement de doigts et leurs affidés partent à la guerre.

Il sait aussi manier générosité, avec tous les retours que cela peut induire. Les surveillants ont ainsi vu plus d’un voyou acheter télévision et ordinateur pour « un petit démuni et gentil », tel l’oncle d’Amérique tombé du ciel. Lorsqu’il fait entrer dans la centrale où il a été expédié une dizaine de tee-shirts de l’OM, l’équipe de foot de Marseille, et les distribue aux supporteurs locaux, Jacques Mariani, le tonitruant fils de l’un des fondateurs (décédé) de la bande de la Brise de mer, marque des points et ne s’en cache pas.

Les directeurs de prison savent tout cela, tellement bien que certains usent à merveille de cette corde. En poste dans une maison d’arrêt du sud de la France, l’un d’eux avait clairement passé un marché avec les gros voyous qui séjournaient sous son toit.

— Si vous vous tenez tranquilles, leur avait-il dit en substance, vous avez tout ce que vous voulez.

« Tout », c’est sans doute beaucoup dire, mais la petite bande a pleinement profité de ce marché. Au programme, parties de cartes interminables et parloirs à rallonge avec les copines. S’ils avaient demandé des brocolis pour élaborer leur tambouille, ils auraient probablement obtenu satisfaction.

En retour, les voyous ont un jour l’occasion de se montrer sous un jour coopératif. Alors que la prison est au bord de l’explosion après le suicide

d’un jeune détenu maghrébin, ils prennent le parti de calmer le jeu au lieu d’exciter la troupe. Ils interviennent même auprès de la famille du défunt pour lui expliquer que le directeur ne mérite pas les représailles promises, parce qu’il n’est vraiment pour rien dans la mort de leur fils. Au cours des mois qui suivent, c’est tout juste si le personnel, en phase avec le directeur, n’en rajoute pas sur le mode : « Vous êtes sûr qu’il ne vous manque rien ? » Un statut proportionnel à la suspicion de la police à leur égard.

Comme le résume Tony Cossu, « plus tu es renommé, plus tu es cajolé ». Et plus l’on peut s’appuyer sur toi.

L’homme qui voulait garder son slip

De l’art d’imposer ses propres règles dans un monde où l’on est censé courber l’échine... Selon les textes, tout détenu doit accepter une fouille à corps, et cela à n’importe quel moment du jour ou de la nuit. Cette opération ne supporte aucune contestation et passe par une mise à nu complète. Mais tous ne l’entendent pas ainsi, à l’instar de ce bandit d’une cinquantaine d’années qui tient absolument à garder son slip. Il est même prêt à tout pour conserver ce petit morceau de tissu. C’est pour lui une question d’honneur, presque de survie.

Confronté à un jeune surveillant plus têtu que les autres, il finit un beau jour par baisser la garde. Il trouve cependant un moyen imparable de faire regretter à jamais au surveillant son insistance : il s’accroupit, et sans crier gare, fait mine de faire ses besoins au milieu du couloir.

— Comme ça, tu seras certain que je ne cache rien dans mon cul ! lance-t-il, l’œil victorieux.

Gageons que plus jamais le débutant n’a demandé à cet homme de se mettre complètement nu. Peut-être même l’a-t-il appelé « monsieur » pour ne pas risquer de l’offusquer.

— Les surveillants affectés au quartier d’isolement savent qu’il ne faut pas trop nous bousculer, explique quelques années plus tard l’homme qui voulait garder son slip. Ils savent que nos conditions de détention sont plus dures que la moyenne, que de telles conditions ne devraient même

pas exister. Ils le savent d’autant mieux qu’ils vivent avec nous au quotidien. Ils savent que, dans cet univers fermé, la moindre « enculerie » se paye.

Cette certitude de subir une punition disproportionnée est une source considérable d’énergie.

— Les surveillants ont peur de toi parce qu’ils ont conscience de ce qu’ils sont en train de faire, avance ainsi un ancien gangster passé par la moitié des prisons françaises. Ils sont bien placés pour savoir que le but premier du quartier d’isolement, c’est de t’éliminer. « Nous sommes les sacrifiés, c’est sur nous que ça tombera si ça casse », répètent-ils.

Les fouilles, les détenus l’ont compris, font partie des règles du jeu. Mais toutes les fouilles ne se ressemblent pas et les surveillants ne sont pas obligés de laisser la cellule sens dessus dessous après leur passage, tels des flics de la brigade des stups en pétard parce qu’ils n’ont pas trouvé un gramme de drogue sous le plancher défoncé.

Les intrusions n’en sont pas moins radicales, à la hauteur de la crainte qu’inspirent ces « clients ». Les surveillants viennent en nombre lorsqu’il s’agit de fouiller la cellule de l’un d’entre eux. Deux précautions valant mieux qu’une, ils mobilisent parfois les équipes spéciales, les fameux RIS (Équipes régionales d’intervention et de sécurité), dont les membres sont entraînés à peu près à la façon des policiers du RAID[15], réquisitionnés pour neutraliser les forcenés ou les terroristes. Des fonctionnaires qui interviennent en général le visage dissimulé derrière une cagoule, et dont la tendresse n’est pas vraiment le point fort.

— Si ça dégénère, ils te pètent, résume un garçon qui a eu affaire à eux.

Et pas question de dire que l’on voudrait garder sa veste, cela risquerait de les exciter !

« On finit par former une famille... »

— Les surveillants sont tristes comme la prison, assure un caïd d’une trentaine d’années. Ils ont la tronche à l’envers parce qu’on les rend malades. Et en plus, ils ont tous des problèmes de couples démentiels.

— On les connaît aussi bien qu'ils nous connaissent, observe un autre, habitué des quartiers d'isolement, évoquant comme une évidence ce jour où l'un de « ses » surveillants est venu le mettre en garde au sujet d'un détenu susceptible de le trahir. On finit par former une famille ! » ose-t-il encore, mais au sein de cette « famille », rares sont ceux qui parviennent à abolir complètement les barrières.

Un voyou d'origine italienne raconte avoir noué une véritable amitié avec un surveillant de la prison de Nice, un « bandeur d'hommes », comme il dit. Une amitié où il n'était pas question d'argent, ni de petits services, contrairement à ce qu'ont longtemps cru les autres détenus, incapables d'imaginer une relation « saine ». Un cas assez unique dans les annales de la vie carcérale, cependant.

Le lot commun, c'est plutôt un mélange de haine et de mépris, cocktail qui finit par peser lourdement sur l'humeur des surveillants, à en juger par le nombre de suicides qui frappent chaque année ce corps de métier. Tenir une clé, ouvrir une porte, côtoyer en permanence des gens dans la misère, cela peut facilement mener vers la dépression celui qui a quelques prédispositions. Raison de plus pour chercher avec les voyous un terrain d'entente, avec l'espoir qu'ils ne leur « cassent pas trop les couilles ».

L'arrivée d'un nouveau surveillant dans un quartier s'accompagne d'un long round d'observation. Au moindre détail qui froisse, le ton monte, chacun cherchant à montrer ses limites, en particulier le détenu, soucieux que l'autre sache exactement qui il est.

Le nouveau exige-t-il une fouille à corps avant le parloir, alors qu'elle intervient normalement après ?

— Non mais tu te crois où ? lance le voyou, avant de faire appeler le directeur pour le prendre à témoin de cet « insupportable » écart.

Certains ne feront jamais partie de la « famille ». Il se peut même que cela tourne très mal, comme en témoigne cet échange tendu entre un surveillant et un surveillé, à la faveur d'un face-à-face aussi brutal qu'éphémère.

— Tu es ici dans ton trou et je te surveille, lance le surveillant, espérant remettre à sa place celui qui le toise méchamment.

— Demain, je m'évade et je suis libre, réplique le voyou. Toi, tu ne seras jamais libre !

Le surveillant veut ouvrir la bouche, mais le voyou enchaîne sans lui en laisser le loisir :

— Je peux très bien te cracher dessus, là. Toi, si tu fais ça avec ton directeur, tu te fais virer sur-le-champ !

L'« enfoiré »

Les plateaux que les détenus les plus aisés veulent faire passer aux indigents, il s'y oppose sans discussion. En temps que premier surveillant-chef, il fait la loi dans le quartier d'isolement et personne ne doit y déroger. Jusqu'au jour où le ton monte à l'occasion d'un échange avec un braqueur, instaurant pour de bon dans les parages un climat très malsain.

— Il n'y aurait pas d'Arabes, lance un jour le chef à la cantonade, il n'y aurait pas de prisonniers en France !

La phrase de trop, mais ce n'est pas terminé : le voilà qui décrète les bavardages interdits pendant la promenade, qui sera désormais fixée à 7 heures du matin et sera raccourcie, avec fouilles avant et après. Du « sadisme » aux yeux du petit groupe qui décide de répliquer, convaincu qu'on lui a envoyé « le plus pervers » des surveillants.

— Ce type jouissait de notre quotidien chaotique, résume l'un d'eux.

Comment s'y prendre pour remettre l'« enfoiré » à sa place et lui rappeler où il est ? Un braqueur des pays de l'Est propose de lui jeter de l'huile bouillante au visage. Un autre a des envies de meurtre. C'est un condamné à perpétuité qui se dévoue. Pas pour le tuer, mais pour lui faire peur. Leur façon à eux de dire stop, presque rassurés d'avoir enfin un « ennemi clair » face à eux.

Le plan mis sur pied passe par les douches, où le volontaire se débrouille pour récupérer une cuillère frottée et taillée jusqu'à en devenir un dangereux objet tranchant. Le jour venu, de retour de l'infirmerie en compagnie de sa « victime », il l'attire dans sa cellule en prétextant devoir lui donner quelque chose et lui tombe dessus, son arme à la main.

Le surveillant – on dit aussi le « vetche » ou le « gaffe » – appelle au secours de toutes ses forces, et ce sont près de soixante de ses collègues qui accourent et l'arrachent des mains de son agresseur. Grièvement blessé, mais vivant.

Le « vengeur » démasqué en est quitte pour quarante-cinq jours de mitard, en guise de hors-d'œuvre, tandis que les CRS débarquent en force pour ramener le calme dans l'établissement, soudain en proie à une agitation fébrile. Le « maton » qui voulait trop en faire sera pour sa part réconforté par une retraite anticipée.

Les surveillants d'aujourd'hui ne sont cependant plus tout à fait ceux d'hier, comme le constate dans son langage volontiers excessif un surveillé qui en a côtoyé des dizaines au cours de sa carrière criminelle :

— Avant, c'était que des vieux, souvent des anciens gendarmes, avec une âme de SS, le genre à taper contre ta porte en gueulant : « Tu vas crever, ordure ! » C'était une école. Les jeunes, c'est pas la même veine. Ils sont tous au garde-à-vous. Ils sont stressés par les chefs et mal dans leur peau. Avec les arrêts maladie, ils travaillent six mois dans l'année. Ils ont vingt ans et parlent déjà de leur retraite. Ils ont leur paye, mais l'horizon est bouché pour eux. Ils ne construisent rien. Toute la vie avec une clé dans la pogne, ça les rend dépressifs. Et puis le monde auquel ils sont confrontés les dépasse.

Cela ne les empêche pas toujours de « faire la guerre » aux voyous, du moins au début, presque par principe. Ils en reviennent le plus souvent, mais cette approche induit forcément des heurts à répétition, comme le rapporte un témoin :

— Il suffit que le chef donne le signal de la charge pour que les surveillants y aillent à dix et démontent le récalcitrant.

Comme autrefois.

« Tu veux un joint ? »

Un jour, un jeune « maton » se tourne vers un notable de la voyoucratie et lui dit :

— C’est un métier d’enculé, je m’en vais ! Si tu veux que je te rentre un calibre ou n’importe quoi, tu me dis.

Méfiant de nature, le voyou craint que le surveillant ne soit en train de lui « monter un travail » et refuse.

Celui-là l’aurait probablement fait gratuitement, mais en prison, la corruption est forcément de la partie. Les Manouches se sont longtemps targués de pouvoir choisir l’établissement dans lequel ils seraient affectés, s’ils « tombaient », parce qu’ils « tenaient », disaient-ils, un fonctionnaire chargé de l’aiguillage des prisonniers. La moins pire des prisons, pour eux, c’était la Santé, à Paris.

Comment repère-t-on le maillon faible, ce surveillant dont on pourra tirer quelques avantages moyennant subsides ?

— Neuf fois sur dix, le mec est déjà corrompu, tranche un connaisseur. On te passe le message discrètement, quelques mots suffisent : « Vas-y, c’est bon. » Et te voilà initié. Les détenus savent garder le secret là-dessus. Ils tiennent leur langue, parce que si ça se sait, c’est perdu pour tout le monde, eux compris.

Si le terrain est vierge, il faut savoir guetter la moindre opportunité, un art dans lequel sont passés maîtres les gangsters. Elle se présente ce jour-là de façon assez évidente, sous la forme d’une intrusion dans les douches. La surveillante s’avance et lance à la cantonade :

— Vous vous dépêchez !

— Vous pouvez rentrer ! réplique aussitôt un détenu.

Et là, la surveillante lâche du lest.

— J’en ai vu des plus grosses, vous savez ! lance-t-elle.

Le détenu le plus culotté franchit le pas :

— Tu veux un joint ?

Elle ne dit pas non. Il lui glisse une barrette de shit entre les mains. Puis le lendemain des gâteaux. Puis le surlendemain du Coca. Nouant au fil des petits présents un lien imperceptible, jusqu’au jour où elle franchit un nouveau cap.

— Faites gaffe, il va y avoir une fouille cet après-midi ! glisse-t-elle sans avoir l’air d’y toucher. Si vous avez des téléphones...

Elle est accompagnée à cet instant d’un « travailleur social » avec lequel elle s’entend bien. C’est lui qui prend en charge le portable qu’un

détenu apporte, soucieux d'éviter une éventuelle confiscation. Un peu comme s'il le mettait au coffre pendant la visite des voleurs.

Demain, après-demain peut-être, les détenus glisseront un billet à leur nouvelle amie, puis encore un peu de shit, avant de lui demander de faire entrer une petite puce téléphonique de rien du tout. Plus tard, surveillés et surveillants main dans la main, ils lui feront livrer un sac vide depuis l'extérieur, avec une grosse barrette oubliée au fond, sac qu'elle fera entrer avec quatre portables, du parfum, de l'après-rasage et quelques DVD. En attendant le jour où ils lui proposeront la botte, un bon millier d'euros si elle accepte d'introduire un kilo de shit entre les murs. Il lui suffira de choisir le bon jour pour passer la porte avec le matériel, si possible le jour où son ami tiendra le portique...

— Certains surveillants améliorent leurs fins de mois, mais ils n'ont pas le vice, confie un ancien détenu. Pour les protéger, il faut savoir garder ses distances, ne pas trop s'afficher avec eux. Toi, tu es en taule, tu es déjà grillé, pas eux !

Des fonctionnaires prennent des risques inconsidérés, comme ce surveillant qui accepte un jour de rentrer en détention, pour le compte d'un barbu devenu son ami, des vidéos mettant en scène les combats des « frères » en Tchétchénie. Si le sac tombe entre des mains inamicales, il risque probablement plus gros avec cette propagande islamiste que s'il avait introduit dix grammes de shit.

Autant de petites combines et de discrètes tractations qui permettent aux voyous de garder la main, de ne pas perdre les bonnes habitudes de silence qu'ils mettront à nouveau en œuvre une fois remis en liberté, à l'heure de trouver une arme, des faux papiers, une voiture.

— Cela permet de rester professionnel et rationnel malgré la détention, explique un habitué.

— Ils savent que nous avons les moyens, renchérit un autre. À coups de petits cadeaux, de bouteilles de whisky, on fait vivre le personnel et chacun y trouve son compte. Ce n'est pas bien méchant, mais l'argent, c'est le pouvoir, dedans comme dehors. Ils ont confiance en nous. Ils savent qu'on a une parole. Ils se mettent quelquefois en quatre pour nous rendre service ! Quelque part, sans le savoir, ce sont un peu des apprentis voyous !

Dans le quotidien du surveillant, le bandit, c’est quelque chose qui brille. C’est une lueur dans la grisaille. Et comme toute lumière, ça attire. Parfois, certains distinguent même une once d’admiration dans leur voix, comme lorsque ce surveillant vint chercher un voyou dans sa cellule, à l’heure de sa levée d’écrou, et lui dit :

— Il y a ton chauffeur qui t’attend dehors !

VIP du crime organisé oblige.

Le joueur

Incarcéré dans une maison d’arrêt de la région parisienne, Édouard, trafiquant de stupéfiants d’origine africaine, trouve rapidement une passerelle entre lui et les surveillants : les courses. Plus qu’un langage commun : une passion commune. Fin connaisseur, il se met à dispenser ses conseils, et comme ils se révèlent plusieurs fois gagnants, la rumeur se répand parmi le personnel.

Édouard commence à monnayer ses bons tuyaux contre des douches supplémentaires. S’il le faut, ses interlocuteurs plaident sa cause auprès d’un supérieur. Un petit bizness qui prospère à l’abri des regards indiscrets et rend sa détention nettement moins désagréable.

— Je mangeais mieux que les autres, rapporte-t-il. Quand je demandais un poulet, on m’en apportait deux. J’avais droit à un peu de poivre, comme les Corses. J’avais un peu plus de viande que les autres, de la viande fraîche qui arrivait sous cellophane. J’avais dans ma cellule plus de bouteilles d’eau que les surveillants eux-mêmes, parce que je me rasais à l’eau minérale.

Certains surveillants misent sur les conseils de ce détenu sportif et toujours impeccable jusqu’au quart de leur salaire, mais ils le regrettent rarement. Au point qu’au jour de sa libération anticipée, pour cause d’erreur de procédure, il leur donne sans rire rendez-vous au prix de l’Arc de triomphe. Avec l’espoir de continuer à gagner gros.

Des indics au milieu

Entre surveillants et surveillés, un petit groupe fausse sans cesse les règles du jeu : les indics. Les gros voyous les voient partout, peut-être même là où ils ne sont pas. Méfiants dehors, ils redoublent d'attention à l'intérieur. Les mots codés ne durent pas longtemps. Trop peur de se faire griller... Et puis les codes, n'est-ce pas précisément ce qui risque d'attirer l'attention et de mettre en effervescence le « bocal », comme on désigne parfois le lieu où se tiennent les surveillants ?

— Les murs ont des oreilles, dit sans rire un braqueur. Tu es guetté en permanence par les surveillants, mais aussi par les détenus. J'appelle ça la NSA[16] ou le réseau Échelon, du nom du système électronique mis au point par les Américains pour espionner les conversations téléphoniques et Internet dans le monde entier. Ils captent ce qui les intéresse grâce à des mots clés et transmettent aux autorités compétentes ce qui mérite de l'être. Le vrai pro, en prison, il sait tout ça. Il évite tout simplement de trop discuter. Il en dit le moins possible, surtout le jour où il cherche à se procurer un « timbre », comme on appelle les puces téléphoniques, ou lorsqu'il prépare son évasion.

Parfois, le piège se referme, comme ce jour où Samir X., bandit déjà confirmé, se voit gratifier d'un téléphone portable par un détenu apparemment généreux. Était-ce une commande de l'administration ou une initiative personnelle ? Il ne l'a jamais su, mais dès le lendemain matin, à l'aube, on frappe à sa porte.

— Je peux prendre une douche ? improvise-t-il, flairant la mauvaise nouvelle.

— On fait d'abord l'appel et on verra après, répond un surveillant.

Il aperçoit quelques mètres plus loin un groupe qu'il prend d'abord pour des policiers, avant de comprendre qu'il a été piégé.

— Le portable ! Il est où ? demande celui qui semble être le chef du groupe.

— Ah, vous êtes là pour le portable ! fait le détenu, qui tout en prononçant ces mots jette le petit appareil en l'air, avant qu'il n'explose au contact du sol.

— Bien joué ! dit le chef, beau joueur, mais décidé à ne pas faire de cadeau. Suivez-nous !

Une cellule l'attend au mitard, preuve supplémentaire à ses yeux que le coup a été « monté de A à Z » pour l'affaiblir, lui que ses geôliers considèrent probablement un peu trop résistant pour être honnête.

Le « bon » directeur

Les « conseillers d'insertion et de probation », baptisés « SPIP » dans le jargon carcéral, ont officiellement pour mission de « prévenir la récidive par un accompagnement social ». Ils sont aussi là pour servir de tampon entre surveillants et surveillés, autrement dit pour limiter les risques surgis de ce face-à-face récurrent. Une présence souvent féminine qui parvient fréquemment à arrondir les angles. À condition bien sûr que le détenu soit réceptif, ce qui est souvent le cas des voyous notoires, bien placés pour connaître les bénéfices qu'ils peuvent tirer d'une relation normalisée avec un personnel qui a la haute main sur les activités, de l'organisation de spectacles à la fourniture de matériel de peinture.

Mohamed Amimer, braqueur invétéré grandi en région parisienne, s'est ainsi inventé derrière les murs de la maison centrale de Poissy une deuxième vie, celle d'imprésario. Très volontaire, il s'est débrouillé pour faire tourner dans l'établissement quelques stars du show-biz comptant parmi ses amis.

Tout le monde était ravi, jusqu'au jour où l'administration a considéré qu'il prenait un peu trop ses aises, multipliant les rendez-vous quand bon lui semblait avec des intermédiaires dont personne ne pouvait vraiment contrôler le profil, supplantant en même temps le personnel normalement chargé de ces missions. La direction a alors décidé de freiner, mais « Momo » avait encore considérablement renforcé son aura, tout en préparant activement sa réinsertion, lui qui s'imaginait alors un avenir d'organisateur de spectacles.

Les caïds savent composer avec les « assistantes sociales », mais rares sont ceux qui baissent complètement la garde devant elles, les jugeant « trop proches » des surveillants.

— Quand tu les vois prendre le café avec les matons, tu sais dans quel camp elles sont, tranche avec un brin d'intransigeance un jeune braqueur de fourgons. J'en ai connu une qui était enceinte d'un surveillant, poursuit-il. Tous les corps de métier qui interviennent en détention sont contre toi, même ceux qui sont censés t'apporter une lueur d'humanité.

Le psychologue ne trouve pas non plus grâce à ses yeux.

— Son meilleur pote, c'est le chef de détention, dit-il. Ils écoutent les surveillants, jamais le détenu, alors comment voulez-vous qu'ils prennent la mesure de la détresse psychique des détenus ?

L'infirmière ?

— Que tu aies une entorse, mal aux dents ou mal au dos, c'est Doliprane. À ce compte-là, j'aurais pu être médecin ! Si tu as de vrais problèmes de santé en prison, t'es mort !

Quant aux directeurs, ce braqueur en a connu un qui un jour a « laissé parler son cœur ». C'était une femme. Elle déjeunait avec un ami policier lorsqu'on lui a appris qu'une tentative de suicide venait de se produire dans son établissement. « Non seulement je loupe mon repas, mais en plus il s'est raté ! » se serait exclamée la directrice. Invérifiable, mais pour lui, à cet instant, elle était elle-même.

De la personnalité et des méthodes du patron dépend en grande partie l'ambiance qui règne dans une prison.

— Un directeur intelligent, qui vaut la peine, ça change tout, témoigne un détenu « gradé ». C'est celui qui te soutient en cas de problème. Celui qui ne te colle pas un rapport dans ton dossier parce que tu es intervenu pour éviter une bagarre. Celui qui fait sa route, qui est poli avec le personnel et qui met la bonne parole.

Il en faut parfois peu pour arranger la réputation d'un « taulier », sachant que la moindre information exploitable à son sujet fera le tour de France des coursives dans la semaine. Après avoir confié à un bandit notoire qu'il partageait son analyse lorsqu'il proclamait qu'un mois en quartier d'isolement équivalait à trois mois dans une prison ordinaire, un directeur s'est ainsi taillé une bonne image pour dix ans, grâce au bouche à oreille.

11

À la recherche de l’oxygène

« Quand tu t’évades, tu prends ton panard. Rien que d’y penser, tu es déjà dehors. »

Tony Cossu.

Le voyou et les écureuils

Farid a de la bouteille, une bonne réputation de caïd dans le milieu franco-maghrébin et plusieurs sérieuses tentatives d’évasion à son actif. Il a de ce fait des idées très tranchées sur les autres prisonniers, qu’il exprime dans un langage particulièrement imagé.

— Les détenus sont pour la plupart du côté de l’administration, dit-il. Personne ne veut plus s’évader. Tant qu’ils ont l’ordinateur et le parloir, ça bouge plus. Prends une boîte à chaussures et mets un écureuil dedans. Malgré son tout petit cerveau, il va gratter partout pour essayer de sortir, et quand tu vas ouvrir la porte, il va chercher à te griffer. Mets un homme dans la même boîte. Il va installer de la moquette et poser des rideaux, il va cantiner une télé, une bonne couette et se la couler douce !

La plupart des détenus ne cherchent pas obstinément à s’évader, confirme Rédoine Faïd.

— Ils ont douze, treize ans à faire et n’ont pas l’intention de se dérober. Si tu abordes sérieusement la question avec eux, ils risquent de perdre la face parce que tu les places devant leurs limites. Tu les déranges dans leur

détention et il y a même une possibilité pour qu'ils se retournent contre toi, alors mieux vaut ne pas évoquer ce sujet.

Tous les prisonniers ne sont pas égaux devant l'évasion, véritable révélateur de leur personnalité. Les voyous estampillés « grand banditisme » vous disent pourtant à peu près tous qu'elle est pour eux « dans la logique des choses ». Sauf à renoncer à ce qu'ils sont, sauf à dire non à la vie, c'est une idée qui ne les lâche pas, comme le rapporte Patrick, braqueur rhodanien d'une quarantaine d'années. Au cours des premières années, il n'a résisté à l'âpreté du quartier d'isolement qu'en se focalisant sur l'évasion qu'il préparait tous les jours dans sa tête. Transféré dans une grande centrale après sa condamnation définitive, il a carrément pris peur, comme s'il assistait à sa propre momification...

— Sur les treize détenus qui m'entouraient, dix étaient condamnés à perpétuité, raconte-t-il. Certains étaient là depuis plus de vingt-cinq ans. Quand j'ai vu depuis la fenêtre la pelouse verte et les jolies fleurs, j'ai eu l'impression d'avoir été propulsé dans une maison de retraite. J'ai brusquement manqué d'air. J'ai pris un énorme coup de vertige, moi qui n'étais officiellement libérable qu'en 2031... Je me suis mis à regretter le QI d'où je venais, parce que là-bas, au moins, il y avait l'espoir de sortir qui nous tenait tous en haleine. Le téléphone portable que j'ai fini par réussir à me procurer a agi sur moi comme un antibiotique. Ça m'a fait un bien fou. Je me suis remis à rêver...

À rêver et à jauger. La distance entre le bâtiment A et le bâtiment B. L'espace entre les filins tendus pour empêcher les hélicoptères de s'approcher. Le temps qu'il faudrait à l'hélicoptère pour venir de la petite ville voisine où ses amis le détourneraient. Le meilleur angle d'attaque, en fonction de la disposition des miradors... Sauf que la partie doit être différée pour un temps indéterminé, parce que le garçon avec lequel il s'est associé pour mettre au point cette opération à hauts risques n'a pas su sécuriser son numéro de téléphone, malencontreusement tombé entre les mains de la police... qui a donné l'alerte.

Le sprint

Tony Cossu n’a jamais démérité de son surnom : l’anguille. Toute sa vie de prisonnier, il n’a eu de cesse qu’il ne trouve la petite porte par laquelle faire faux bond à ses geôliers. Comme un combat ininterrompu.

— L’évasion, explique-t-il, c’est une corde que tu tires. C’est une motivation terrible. C’est une soupape de sécurité. C’est ce qui permet de se faire la prison plus facilement. Tu ne penses qu’à l’évasion que tu prépares. Tu n’es même plus en prison dans ta tête. S’il n’y avait pas cet espoir, autant être dans un tombeau !

Le plus tôt étant le mieux, Tony Cossu s’est une fois « arraché » (tout un programme) avant même d’être conduit à la Santé, il y a de cela un certain nombre d’années. Il se trouvait dans les célèbres locaux du 36, quai des Orfèvres, à Paris, et venait de prendre des coups pendant trois jours, conformément à la promesse d’un commissaire adepte de la méthode physique :

— Tu t’es pas mis à table, mais quand tu vas sortir, tu auras besoin de cannes pour marcher !

Le récalcitrant n’avait pas moufté, mais n’en pensait pas moins.

— Si tu bouges une oreille, je t’écrase la tête ! lui lance l’inspecteur (on ne parlait pas encore d’officiers) chargé de le tenir à l’œil.

Cossu « fait le mort », comme assommé par les coups, tout en concoctant discrètement des lacets avec des lambeaux de la doublure de son blouson. Au moment de se mettre à courir, songe-t-il, mieux vaut que les chaussures lui tiennent aux pieds, autrement il n’ira pas bien loin.

Le policier le tire en direction de l’escalier comme on traîne un sac de patates. Au moment le plus propice, le bandit reprend vie et fait basculer le fonctionnaire, qui chute lourdement en direction de l’étage inférieur, avant de dévaler les marches à toutes jambes.

Parvenu sur les quais au terme d’un petit sprint (« c’est comme s’ils m’avaient mis une fusée dans le cul »), Cossu avise un petit camion de chantier et saute lestement dans la benne, où il se tapit, laissant ses poursuivants les bras ballants et le sang en ébullition.

— Je partais pour une condamnation à mort, raconte-t-il. Lorsque je suis arrivé chez mon ami, à l’improviste, il a cru voir un fantôme.

C’était le jour de Noël et ils ont fêté dignement ces retrouvailles aussi improbables que magiques.

— La vitalité est la marque de celui qui va s'évader, dit Cossu, pas vraiment le type à rêvasser au soleil quand il y a mieux à faire.

La seule vision d'une prison lui « donne des ailes ». Le reste est affaire d'intuition et de « courage ».

Perché ce jour-là au sommet du mur d'enceinte de la maison d'arrêt de Toulouse, juste avant le dernier saut, il se retourne une dernière fois. En apercevant les petites fenêtres du bâtiment qu'il vient de quitter, il croit voir un columbarium, l'endroit où l'on range les urnes funéraires. Il a subrepticement l'impression de fuir la mort, et pas seulement parce qu'il a été condamné par contumace à la peine capitale. Il a vingt-huit ans et l'esprit moqueur : dans l'encadrement de la fenêtre par laquelle il s'est glissé, à la place des barreaux sciés, il a pris le temps de disposer une feuille de papier sur laquelle il a dessiné un sens interdit, avec ces mots : « PAS POUR MOI. »

Dans les jours qui avaient précédé cette sortie risquée, Cossu avait dévoré un roman emprunté à la bibliothèque, l'histoire d'un type qui préparait son évasion, et chaque fois que le danger menaçait le héros, il avait le cœur qui battait comme s'il s'agissait de lui-même. Pour communiquer avec les amis en liberté, en particulier avec son beau-frère Francis le Belge, ponte du milieu marseillais, il avait mis au point une petite combine : une encre à base d'eau et de jus de citron que son comparse faisait apparaître au fer à repasser. Les surveillants ne le lâchaient pas d'un œil, à cause de sa réputation, mais c'était trop tard : les croquis étaient déjà dehors...

— Les matons font des rondes toutes les heures pour te surprendre, raconte Cossu. Ils te testent, scrutent ton regard. À Toulouse, ils avaient même mis un chien derrière ma porte, sur laquelle était fixé un mot : « Dangereux. À surveiller jour et nuit. » Dès que je bougeais, l'animal venait renifler. Il a fallu que je scie les deux barreaux pendant qu'ils l'emmenaient faire une ronde. Je sciais doucement, en demandant au voisin de cellule, un Espagnol, de chanter pour couvrir le bruit. Je ne les sciais pas complètement, pour qu'ils tiennent encore lorsque les surveillants viendraient les sonder, à l'heure de la promenade...

Trouver une planque pour la lame, dans l'anus, dans un tube de dentifrice ou dans les douches. Trouver des astuces pour retarder un transfert qui obligerait à tout recommencer. Donner le change à

l’approche du jour « J », par exemple en commandant un surplus de charcuterie dont personne ne pourrait imaginer que vous n’en profitiez pas. Surtout ne se confier à personne, si ce n’est pas absolument nécessaire. Penser aux micros dissimulés dans les parloirs, et pourquoi pas jusque dans la cellule. Se muscler en soulevant tous les jours pendant des semaines le lit de cent kilos. Jouer le tout pour le tout pour échapper à la peine, en misant sur la résistance d’une hypothétique corde et sur les deux petites pierres (ramassées dans le jardin au gré d’une promenade) qui, le moment venu, seront lancées vers l’extérieur, afin que les complices expédient le matériel nécessaire au franchissement du dernier mur. Crier pour que le surveillant en train de braquer le canon de son arme se baisse au lieu de tirer. Sauter, enfin, en espérant ne pas se casser une jambe...

— Quand tu t’évades, ton cœur est une bombe, comme si tu allais faire un braquage, raconte Tony Cossu. Si tu manques ton coup, tu es mort.

Une tension qui ne l’empêche pas de retrouver très vite son humour : un jour, alors qu’il vient de s’enfuir de l’Évêché, le quartier général de la police marseillaise, l’inventif braqueur renvoie par courrier à son propriétaire les menottes qu’il a embarquées avec lui, accompagnées d’un mot aimable qui provoquera des fous rires dans les rangs policiers jusqu’à Paris : « Je vous rends votre bien. »

L’anse

L’évasion est un travail à plein temps, une succession de petits calculs pour que « les matons ne te fassent pas marron ». Elle est la manifestation la plus voyante de cet instinct de survie cher aux voyous. Avec ses bonnes et ses mauvaises surprises : pour bien se caler avec les complices qui vont venir le récupérer au pied du mur, Cossu se fait un jour livrer une petite montre qu’il avale discrètement à l’abri du parloir. Lorsqu’il la récupère, la breloque ne fonctionne plus. Le prisonnier, soucieux de ne pas rater son précieux rendez-vous, joue la comédie pour pouvoir demander l’heure au gardien qui fait sa ronde.

— Vous avez un cachet ? Je n’ai pas dormi de la nuit, vous avez l’heure ?

Tout va bien, il n’est pas en retard. L’ultime signal, selon le plan mis au point, sera donné par les cloches de l’église voisine, sauf qu’à l’heure dite, nouveau contretemps : le fracas d’un violent orage couvre le son des cloches. Cossu réussit malgré tout à rejoindre ses camarades, et le Basque censé l’aider à franchir la frontière espagnole par les sentiers connus des seuls contrebandiers est bien au rendez-vous...

Pour s’évader, commente le plus Sarde des Marseillais, « il faut de l’intelligence, de la prudence et beaucoup d’amis dehors ». Il faut aussi en mourir d’envie, comme c’est son cas chaque fois qu’on l’enferme. L’évasion devient alors sa seule raison de vivre. Parce qu’elle est susceptible de lui rendre sa liberté, mais aussi pour la « beauté » du geste. Quelque chose de « plus démentiel » encore que l’attaque d’une banque, suggère-t-il.

— C’est ta vie qu’on t’a enlevée et que tu reprends avec les griffes. C’est un abcès que tu crèves. Tu as été arrêté, tu subis, et d’un coup tu laisses l’enfer pour retrouver la vie.

La réussite d’un projet ne tient parfois qu’à un fil, ou plutôt à un bout de ferraille. Quelques jours avant de s’évader d’une prison espagnole, Tony Cossu voit venir vers lui un surveillant qui lui jette ces mots à la figure :

— Le dernier qui s’est évadé, on l’a tué sur le mur de ronde.

— Mais qui t’as dit que j’allais m’évader ? réplique le gangster français, qui maîtrise parfaitement l’espagnol.

— Quand je reviens, je veux qu’il y ait une ficelle à la place de l’anse en fer, sur ton seau. Tu as bien compris ?

Lorsque ce surveillant clairvoyant reprend le travail après trois jours de congé, le détenu au seau a disparu, de même que l’anse, qu’il a transformée en grappin en un tour de main. Son intuition était bonne, mais le Français ne lui aura pas obéi, pas plus qu’il n’aura attendu pour utiliser à bon escient ce morceau de fer rigide et courbe comme un hameçon...

Une évasion qui réussit, c’est toute la prison qui exulte et applaudit à tout rompre, comme soulagée d’apprendre que c’est encore possible, malgré toutes les précautions prises par le geôlier. Les conséquences sont connues : la une des journaux le lendemain, une fouille générale dans la

foulée, le ministre de la Justice qui tape du poing sur la table, l'administration pénitentiaire qui jure qu'on ne l'y reprendra plus, tandis qu'une bonne partie de l'opinion se gausse...

Ce n'est cependant pas le tout de s'enfuir, sachant que l'on entre aussitôt dans la catégorie des « ennemis publics n° 1 ». La cavale est un art que peu maîtrisent.

— Il faut savoir rester un ou deux ans sans donner de nouvelles, sinon tu files à manger aux condés, dit Tony Cossu. Tu ne peux voir personne, ni ta femme, ni ta mère. Le mieux, c'est encore de partir à l'étranger et de se faire oublier.

Facile à dire, mais loin de son terrain de chasse, le bandit se démonétise rapidement, et la plupart reviennent un jour ou l'autre vers la case départ, là où se trouve leur « fromage ». Hormis ceux qui se recyclent dans le commerce international de stupéfiants et s'établissent sur le continent américain, les fugitifs ont rapidement besoin d'argent frais.

En fait, trop concentrés sur l'instant « T », beaucoup ne préparent pas vraiment la suite, ou mal. Le désir de recouvrer la liberté est tellement puissant chez eux qu'ils en oublient ce qu'est la vie en cavale. Ils ne voient pas qu'ils devront faire l'impasse sur leurs proches, enfants compris. Ils ne calculent que la distance qui les sépare du dehors, sans songer au fait que cette liberté ne sera pas tout à fait la liberté. Et encore moins à cette réalité statistique qui veut que la plupart des évadés, s'ils ne quittent pas définitivement le pays, sont tôt ou tard récupérés et ramenés au bercail.

Lorsque la prison rattrape l'évadé, il retrouve une administration « traumatisée ».

— Ils sont convaincus que tu vas le refaire, explique Tony Cossu. Ils ont peur du ministère, des voix qui s'élèveront à Paris en cas de récidive. Paris où tout se décide aujourd'hui, où l'on pond sans cesse de nouvelles directives, par exemple qu'il sera désormais interdit au détenu de glisser un papier sous la porte, ou qu'il faut reboucher tous les œilletons. Paris où l'on voudrait bien qu'on te jette au fond d'un puits avec la gamelle, tellement la peur de l'évasion fait trembler les grands chefs.

Un beau jour, pourtant, même un multirécidiviste de l'évasion comme Tony Cossu finit par renoncer et « choisir », de son propre chef, de rester entre les murs. Il allait vers ses soixante-dix ans, l'hélicoptère s'est

approché un beau matin de la cour de promenade, il était à portée de main, mais il a cédé sa place à bord de l'appareil à un ami. Il s'était battu devant les tribunaux, avec son avocat, pour voir sa peine ramenée à des proportions plus abordables (dix-huit ans au lieu de trente-six) et la conditionnelle était jouable, lui avait-on dit. Il voulait pouvoir revoir sa famille sans se cacher. Un renoncement partiel, cependant, puisqu'il venait de trouver une nouvelle forme d'évasion, moins risquée mais très efficace : l'écriture. Une « revanche ». Sa façon de ne pas se laisser broyer par un système qu'il a toujours combattu frontalement. D'effacer les murs. De garder une certaine maîtrise des événements, à défaut d'avoir le dessus à chaque instant.

— Il faut toujours être plus malin qu'eux, commente le nouvel homme de plume. Il faut jouer la carte du travail pour être transféré dans un centre de détention, où les conditions sont plus douces. Il faut se lever tous les matins et travailler pour gagner la confiance de l'administration malgré ton mauvais dossier. Il faut surtout arriver à se désintéresser des murs...

Le camion de lait

En cette année 1970, Franck Berens vient d'avoir trente ans, un âge assez peu compatible avec l'enfermement, surtout quand on vient de prendre une peine de quinze ans de réclusion pour un braquage à main armée. Se « natchave », s'arracher, se faire la belle, il n'a que ça à l'esprit...

La première porte qui s'entrouvre est la bonne. Fraîchement désigné comme boucher par l'administration, il a la haute main sur la viande, un argument majeur à l'heure de soudoyer un surveillant, première étape indispensable. Quelques biftecks plus tard, le fonctionnaire s'épanche et lui fait part des difficultés auxquelles il doit faire face dans la vie, entre l'argent qui manque et le couple qui vacille.

Berens, braqueur invétéré, a un plan : s'échapper à bord du camion qui livre le lait, dont il a remarqué qu'il n'était pas fouillé à la sortie. Il a d'abord l'intention de demander au surveillant d'introduire une arme dans le véhicule, mais il change son fusil d'épaule. Il lui explique juste

comment aller prendre l’empreinte de la serrure de la petite porte qu’il a remarquée sur le côté du camion. Il lui offre 10 millions d’anciens francs pour ses services et lui en promet 100 si l’opération réussit.

Une évasion se prépare comme une attaque de banque. Berens, qui n’a que ça à faire, passe des heures à peaufiner son scénario. Il repère l’angle mort qui permet d’échapper à la surveillance du mirador. Incite le surveillant complice à tester la clé, fabriquée à l’extérieur. Planque un grand couteau dans un bidon de lait vide. Et détecte un autre détenu volontaire pour s’évader avec lui.

Comme convenu, l’amateur de viande rouge est en congé le jour « J », et le plan fonctionne sans anicroche, du moins jusqu’à un certain point : la Citroën DS à bord de laquelle Berens et son nouvel ami devaient poursuivre leur route n’est pas à l’emplacement prévu. Ils traversent à fond de train Colombey-les-Deux-Églises, le village fétiche du général de Gaulle, avisent une voiture dont ils forcent la serrure et abandonnent le camion de lait, avec le chauffeur enfermé à l’intérieur.

Le soir même, non sans avoir dû forcer un barrage, les deux hommes se séparent à Paris. Normalement, à ce stade, Berens aurait dû s’envoler pour le Paraguay, où le vieux Paul Ricord, grand voyou en cavale, offre le gîte et le couvert à ceux de son espèce. Il a hélas donné sa parole à un détenu condamné à perpétuité : dès qu’il en a les moyens, il vient le libérer.

Malheureusement pour lui (et pour celui qui l’attendait), Berens est interpellé un mois plus tard et ramené entre quatre policiers à Clairvaux, où il découvre son cher surveillant désormais plus riche d’un petit terrain où il construira peut-être un jour. Les détenus l’applaudissent à tout rompre et lui font passer des chariots pleins de nourriture, une célébrité qui a ses revers : quarante-trois jours au cachot, une cage en béton dans laquelle les surveillants s’amusent à jeter de l’eau pour former une fine couche de glace sur le sol, en ce très rude hiver.

Alors que l’on vient l’extraire de son trou deux jours avant la fin officielle de la sanction, le jeune Berens se rebiffe, comme d’autres avant lui : il n’a que faire de ce cadeau. Il fera les deux jours qui lui restent. Question de réputation.

De nouveau incarcéré vingt-cinq ans plus tard, après mille et un coups plus ou moins flambants, le bandit n’a pas changé d’optique. Il veut encore s’évader.

— J’ai tellement de caractère, dit-il, que rien ne peut me détruire.

Ceux qui rêvent de briser serrures et barreaux se reconnaissent en quelques phrases, quelques regards. Et s’associent par-delà leurs parcours, leur région d’origine et leur histoire personnelle.

— Dans les projets d’évasion, il n’y a plus de race, ni de clans, il n’y a que des amis liés à la mort, tranche un gangster qui en a longtemps rêvé (et a parfois concrétisé). L’autre peut être japonais, c’est ton frère. Il ne va pas t’abandonner si ça tire et te défendra les armes à la main.

Un pacte « commercial » aussi fort que fugace, puisqu’il ne durera probablement pas au-delà des premières heures de la cavale, chacun retrouvant rapidement son autonomie.

Une règle d’or exige cependant de ne pas divulguer un projet d’évasion : hormis ceux qui sont directement concernés, personne ne doit être dans le secret.

— Une évasion, cela ne se raconte pas, tranche un voyou qui a maintes fois découragé des détenus pourtant proches de lui faire part de leurs intentions. Même à son ami intime, insiste-t-il, tu ne dois rien dire, parce que les choses finissent par se savoir, quelqu’un te balance et tout est à refaire.

La situation se complique lorsque l’un des garçons impliqués dans un projet se défile, le plus souvent par peur. Il ne se sent plus d’attaque et se met à prier en silence pour que le projet capote. Il le pense tellement fort que des oreilles indiscrètes finissent par l’entendre et le ciel s’abat sur la tête de tous les comparses, dont les membres sont évacués aux quatre coins de l’Hexagone. Cherchez l’erreur : pour celui qui a l’œil, l’un d’entre eux fait son paquetage avec un petit sourire aux lèvres. Les explications seront pour plus tard, elles auront le poids de la rancœur accumulée et rancie...

La peur n’est pas toujours celle que l’on croit, autrement dit celle de se retrouver confronté aux balles des surveillants, autorisés à tirer sur un fuyard. En 2004, les chiens lâchés dans le périmètre du quartier d’isolement de la Santé reniflent ainsi du plastic. Ils ne sont pas venus par hasard : l’un des candidats à l’évasion aurait renoncé en chemin, mais c’est le mobile de ce changement de cap qui surprend : il a appris la présence, dans les rangs du commando qui devait les récupérer derrière les murs, d’un garçon qui lui a tiré dessus dans le cadre d’un conflit

sérieux lié aux stupéfiants. Il a craint de se faire tuer pour de bon, cette fois, à la faveur de la cavalcade. Entre la liberté et la vie, il a choisi de sacrifier la première.

Le lance-roquette

— Les prisons sont devenues ingérables, surtout les prisons de haute sécurité, affirme un voyou d'un certain âge. Regardez comment ils sont allés chercher le « Petit », simplement parce qu'il avait promis de faire quelques fourgons blindés avec eux. Ils ont mobilisé les banlieusards. Ils lui ont envoyé un portable avec une puce, et c'est parti !

C'était au printemps 2003. Une véritable opération commando lancée contre les murs de la maison d'arrêt de Fresnes, avec à la clé la libération anticipée, armes de guerre à l'épaule, d'un détenu considéré comme l'une des valeurs montantes du grand banditisme en région parisienne : Antonio Ferrara. Un événement salué à grand fracas dans toutes les prisons de France, dès que la nouvelle a été diffusée sur les ondes. Comme un grand appel d'air frais, d'autant plus applaudi que cette maison d'arrêt est considérée par tous comme la plus « disciplinaire », un « territoire où l'abus de pouvoir est banalisé », à croire un ancien pensionnaire.

— Doumé a laissé l'œil par terre, mais l'arrache est belle, commente quelques années plus tard un « professionnel » – Dominique Battini, l'artificier corse mobilisé pour l'occasion, a perdu un œil en faisant exploser une porte extérieure de la prison.

Le plan a été mûrement réfléchi, puisque c'est de la même façon qu'Antonio Ferrara devait aller chercher l'un de ses amis, dans cette même prison, quelques années plus tôt – avec les pains de plastic en guise de sésame. Elle aurait été complètement réussie si la plupart des protagonistes n'avaient été démasqués à cause du téléphone portable oublié par l'évadé dans sa cellule du mitard, où il s'était fait volontairement transférer (avec la complicité d'un surveillant compréhensif) parce que c'est un endroit plus simple d'accès depuis la rue.

Cette génération de gangsters, trentenaires au tournant du millénaire, en a rêvé ; Antonio Ferrara est passé à l'acte après n'avoir pensé qu'à ça, et pas seulement pour retrouver son bronzage sous les rayons du soleil : en septembre 2002, dix-huit mois plus tôt, la police avait déjà trouvé des explosifs dans la douche du quartier d'isolement qu'il partageait avec un autre grand amoureux de l'évasion, Christophe Khider, avec Jean-Claude Bonnal, dit « le Chinois », lui aussi grandi dans la banlieue sud de Paris, Michel Guelam, *alias* « Nietzsche », et quelques autres. Fouille générale, atomisation du groupe... En réussissant son coup, il est devenu le détenu le plus surveillé de France, en même temps qu'un héros dans les coursives de France et de Navarre.

Le jour de cette attaque digne d'un raid apache contre la cavalerie, survenue à 4 heures du matin, les uns ont pris des risques inconsidérés au nom de l'amitié. D'autres ont accepté de jouer les mercenaires, pour des sous, confirmant l'adage selon lequel ne s'évadent, sauf incroyable concours de circonstances, que ceux qui bénéficient dehors d'une solide logistique. Ce ne sont ni le Bastiais José Menconi, ni le sudiste Pascal Payet, ni le Parisien Mohamed Amimer, trois évadés entrés dans les annales, qui infirmeront cette hypothèse. Pas davantage que tous ceux qui ont attendu en vain l'explosif et les fusils d'assaut promis par des camarades un peu velléitaires, nombreux dans ce milieu où les apparences et le folklore comptent autant que la réalité.

La cavale n'est pas toujours à la hauteur des moyens investis dans l'évasion, en voici quelques confirmations. Lorsqu'il est repris par la PJ, Antonio Ferrara a trois téléphones portables sur lui, comme s'il cherchait à laisser des traces partout – à moins qu'il ne maîtrise pas encore tout à fait les règles de la vie en clandestinité. José Menconi, fleuron du grand banditisme corse, évadé en beauté de la prison de Borgo, ne pense même pas à se couper les cheveux... ce qui facilite la tâche de ses poursuivants. Mohamed Amimer, pas encore promu imprésario à la centrale de Poissy, est revenu sur son territoire, en banlieue parisienne, comme pris d'une soudaine nostalgie, avant d'être piégé par un indicateur et coincé dans une cabine téléphonique. Quant à Pascal Payet, accompagné pour l'occasion d'Éric Alboreo, de Michel Valéro et de Franck Perletto, gangsters chevronnés eux aussi s'il en est, ils regagnent leur gîte rural, dans la Drôme, avec la même voiture qui vient de les conduire en repérage en

Suisse. Comme si le seul fait de s’évader leur conférait une forme d’invincibilité. Ne sont-ils pas sortis du trou où ils étaient enterrés au prix d’efforts intenses et périlleux ? Ne sont-ils pas devenus immortels du seul fait de cette résurrection ? Ne sont-ils pas, dès lors, hors d’atteinte ?

Une fente dans le plastic

Deux prisonniers discutent sérieusement au milieu du terrain de foot, loin des oreilles indiscrètes.

— J’ai besoin de plastic, dit le premier.

— Je vais te trouver ça, mais attends que je sorte.

— Je ne peux plus attendre. Il faut que je sorte.

— Tu sais t’en servir ?

— Non.

— Moins de 250 grammes, ça ne sert à rien.

— On met une mèche, c’est ça ?

— Je vais te dire. N’enfonce jamais le détonateur dans le plastic, c’est dangereux !

— Mais j’en ai gardé un dans le cul pendant deux mois !

— T’es malade... Les militaires appellent ça un mégot. La mèche doit toucher le filtre...

— Je vais faire ça avec les dents !

— Putain, fais gaffe que ça te pète pas au nez ! Tu dénudes le plastic, tu fais une fente, sinon ça va s’embourber... Et ne fais confiance à personne ! N’oublie pas que celui qui te balance obtient une immunité diplomatique à vie, avec les félicitations du ministère de l’Intérieur.

« C’est ta vie que tu vas braquer »

Comme toujours lorsqu’elle est prise en défaut, l’administration corrige le tir au lendemain d’une évasion : elle renforce, ajuste, rehausse, blinde.

Avec pour corollaire une détermination de plus en plus grande de ceux qui sont malgré tout décidés à s'échapper, prêts à la prise d'otages si les murs résistent, et pourquoi pas au tank et à l'avion de chasse en cas de besoin...

— Plus la date de la remise en liberté est loin, plus tu ne penses qu'à t'évader, confirme un ancien candidat à la belle. Tu fais semblant d'accepter les règles du jeu, mais ils ne sont pas dupes, en face. Ils savent que tu vas les faire marrons et espèrent seulement ne pas être de garde ce jour-là. La seule chose qui t'intéresse, c'est ta liberté. Seul le fou pense à autre chose. Si tu es un mec normal, tu es assoiffé d'oxygène, au point de pouvoir devenir très dangereux sans même t'en rendre compte. Tu peux même avoir des projets suicidaires, perdre pied complètement à force d'isolement et tenter le tout pour le tout. Parce que ta personne, à cet instant, ne t'appartient plus complètement.

Le passage à l'acte est d'autant plus périlleux que le voyou patenté est marqué à l'encre rouge dans les tablettes de la rue du Renard, siège national de l'administration pénitentiaire, à Paris. Soit parce qu'il a déjà tenté de s'évader, soit parce qu'il est impensable qu'il n'y songe pas. Question d'optique, comme l'explique ce braqueur :

— La prison, c'est le contraire de la vie. C'est un mouroir. Le voyou est quelqu'un qui aime vivre. Tant pis s'il faut se cacher pendant un an dans un studio : une fois dehors, tout vaudra mieux que la prison. Tu fais de bons sourires pour démoraliser tout le monde et jouer l'effet de surprise. Tu passes ton temps à la recherche de l'angle mort. Tu t'endors le soir avec ça dans la tête. Tu te réveilles avec ça, parce que c'est la seule manière de garder un moral d'acier. Le braquage, tu le fais pour de l'argent. Là, c'est ta vie que tu vas braquer. Ça n'a pas de prix. Une fois sorti, le mordant reprend le dessus et plus rien ne peut t'arrêter !

Mission sacrée

— Si tu risques une peine de trente ans de prison, tu as le droit de t'évader, mais fais-le intelligemment, proclame un braqueur.

— L'évasion est un droit, embraye un autre. Même le loup s'évade de sa cage s'il le peut, alors un être humain ! Le mec qui peut s'évader n'est

plus en prison... S’évader, c’est une forme de rébellion autrement plus séduisante que celle de ces détenus qui insultent les matons et se mettent à pleurer quand ils se retrouvent au cachot !

Dans de telles conditions, celui qui a la chance de recouvrer sa liberté a du mal à tirer un trait sur ceux qu’il a laissés derrière lui, tous en général condamnés à de très longues peines. Pour certains ex-taulards, voler à leur secours devient une forme de mission sacrée, une « mitzvah », comme disent les juifs. Ils ont abandonné un bout d’eux-mêmes entre les murs et s’en voudraient de ne pas tenter quelque chose. Ils en ont besoin pour se regarder dans la glace. Et puis libérer quelqu’un, c’est aussi se venger un peu soi-même. Des flics, qui vont devoir de nouveau planquer et s’épuiser. De l’administration pénitentiaire qui se sent toujours un peu « humiliée » par une évasion réussie.

Que la Place Vendôme se rassure, cependant. À en croire un ancien braqueur très officiellement remis en liberté après avoir songé à s’évaporer par tous les moyens, « 97 % des prisonniers ne veulent pas s’évader ».

— Ils en parlent, mais ne sont pas cohérents, révèle-t-il, sondage à l’appui. Ils racontent qu’un jour un hélicoptère va venir les chercher en faisant des loopings, mais ils en restent au fantasme.

Pas comme Michel Lepage, l’un des pionniers du banditisme version banlieue sud de Paris. Tombé dans les filets de la police à trente ans, en 1975, après quinze années passées à se faufiler entre les mailles, il encaisse mal le fait de fêter son anniversaire sous les verrous. Il sait que ses amis d’enfance vont venir le chercher. Une vieille promesse qu’ils ont renouvelée chaque fois qu’ils passaient devant une prison : si l’un d’entre eux se faisait coffrer, il pouvait compter sur les autres. Parole tenue, avec le sens du détail : Lepage s’évade le 17 août 1977... cinq jours avant son anniversaire.

Le carton

Gare à celui qui rate son coup : un projet d’évasion éventé et c’est le transfert assuré. Avec un accueil à la hauteur dans le nouvel

établissement : l'indésirable va souffrir, surtout si on l'a suspecté de vouloir faire exploser les murs.

On ne veut de lui nulle part, dans aucun bâtiment, alors on le fait changer de cellule tous les deux jours. La vengeance est de tous les instants. Elle peut prendre par exemple la forme d'un codétenu invivable, comme celui que découvre Rachid au lendemain d'une évasion manquée. Son nouveau voisin fait sa « chauffe » (sa cuisine) dans le lavabo avec d'abominables pastilles incandescentes, lavabo dans lequel il lui arrive à l'occasion d'uriner. Le sol est crasseux et les WC fuient. Un truc à faire regretter le dénuement du cachot, mais Rachid ne craque pas. Pas cette fois. Il réclame et un balai et des serpillières et tente de faire place nette.

La provocation continue avec le colis qui n'arrive pas. Rien le mardi, rien le mercredi, toujours rien le jeudi. Le paquet est finalement livré le samedi, après que Rachid s'est plaint auprès du chef. Trop tard, le poulet est périmé, la viande rendrait malade un chien et les gâteaux sont en miettes. Rachid s'abstient de cogner : il ne touche pas un cheveu du surveillant qui lui fait face, un sourire en coin. Mais ce n'est pas terminé.

Au parloir suivant, sa sœur arrive avec quatre minutes de retard, perturbée par un accident de voiture qui a coûté la vie à son mari et à sa fille quelques jours auparavant. On lui bloque la route. Rachid se fâche et se lâche, permettant enfin aux surveillants de mettre leur plan à exécution : le « colérique » est mis à l'isolement dès le lendemain. Il se retient, puisant ses ressources dans ses nouveaux projets d'évasion. Parce qu'il en est certain, l'heure finira par arriver, remisant tout le reste au fond du placard où moisissent les menus détails. Même le chef du quartier dans lequel il a atterri ne parvient pas à le mettre hors de lui. Et pourtant, il essaie : à la veille de sa retraite, le vieux surveillant n'a plus rien à perdre.

— Les gens comme vous, on ne les aime pas !

Voilà comment il met le nouvel arrivant à l'aise, à l'heure où Place Vendôme, la ministre socialiste de la Justice Élisabeth Guigou réclame la télévision gratuite pour les détenus qui ne peuvent pas payer l'abonnement – ce qui n'enthousiasme pas davantage notre fonctionnaire en fin de carrière.

Mais un candidat à l'évasion ne se laisse pas décourager pour si peu. Il persiste. Il ne vit que pour le jour où il sera libre. Il arrivera, s'il le faut, à convaincre un juge qu'il est en bonne voie pour se réinsérer, à gagner la

confiance de l’appareil, et on lui trouvera une prison moins sécuritaire. Il trouvera les mots qu’ils veulent entendre. Il les caressera dans le bon sens. Il se faufilera entre les obstacles pour devenir, par exemple, chef d’atelier, en sachant pertinemment que le premier faux pas le ramènera aux conditions antérieures. Chef d’atelier, n’est-ce pas un poste idéal pour envisager une évasion ? C’est le chemin qu’avait choisi Jean-Pierre Treiber, le garde-chasse accusé du meurtre de deux jeunes femmes, plus homme des bois que voyou, quand il a faussé compagnie aux surveillants de la maison d’arrêt d’Auxerre (rattrapé, il a été de nouveau enfermé, cet homme qui était tout sauf un voyou s’est suicidé dans sa cellule, échappant définitivement à la justice). Un travail de très longue haleine, pas fait pour les garçons pressés, mais quand on est enfermé on sait attendre. Aux ateliers, on empaquette des prospectus ou des vêtements dans des boîtes, mises elles-mêmes dans des grands cartons, à leur tour chargés sur des palettes transportées vers un hangar. Il suffit que quelqu’un baisse la garde pour se glisser dans l’un de ces cartons juste avant qu’il ne soit plastifié...

La luge

Confidence d’un ancien pensionnaire des quartiers d’isolement :

— Jamais je n’aurais été le poinçonneur des Lilas. Je suis toujours à gauche, à droite. Si je veux pisser, je vais sortir dans la nature... Et me voilà enfermé dans une cellule de 3,50 mètres sur 2,50 mètres, avec le tabouret, le lit, les chiottes. Parfois, la lucarne donne sur un mur. Parfois, tu aperçois un petit coin de ciel bleu et c’est dans cette direction que partent tes rêves. Tu te fais un café, tu te mets à la fenêtre et tu dis à ton voisin, que tu ne vois pas, mais qui t’entend : « Tu vois la colline, là-bas ? On va la descendre en luge !

12

Brèves de couloirs

De quoi parlent les détenus à la faveur des promenades ou des longues minutes passées à attendre derrière une porte ou dans les couloirs qui mènent aux parloirs ? Du bled, dont ils rêvent, des avocats, qu'ils chérissent ou détestent, des flics, ennemis absolus, de la Corse, qui leur manque. Ils parlent aussi technique et ne manquent pas de s'échanger les dernières nouvelles en provenance du milieu.

Le « top » consiste cependant à savoir écouter les autres détenus à la manière d'une éponge, de façon à ne pas commettre les mêmes erreurs qu'eux lorsqu'on sera amené à reprendre du service, une fois libre. Et à progresser dans l'échelle du crime, fort de ce stage intensif.

Voici quelques échanges attrapés au vol ou reconstitués à partir du témoignage de l'un des participants, en prenant soin de ne trahir ni le fond de leur pensée, ni leur façon de l'exprimer. Des échanges entre « affranchis », néanmoins à la portée des non-initiés.

« Arrête-toi quand tu es millionnaire ! »

Cour de promenade d'une maison d'arrêt de la région parisienne. Deux hommes palabrent au sujet des valeurs du milieu dans lequel ils évoluent. Le premier, d'origine maghrébine, a une trentaine d'années ; l'autre, proche de la cinquantaine, parle avec un fort accent du Sud. Malgré leurs parcours très différents, ils tombent à peu près d'accord sur l'essentiel.

— Le monde des voyous, c'est un monde de jaloux et de complexés, commence le plus jeune. Ça se règle à coups de balance ou à coups de calibres.

— Ce qui tue les équipes, c'est la durée, répond l'ancien. Les Postiches et la *dream team*[17] sont tombés parce qu'ils n'ont pas su s'arrêter à temps. Sur la durée, les flics te fracassent les reins. Arrête-toi quand tu es millionnaire !

— La jalousie nous tue, elle aussi, et quelquefois pour de vrai. J'ai connu un voyou qui fréquentait la femme de son meilleur ami, un gitan. Quand il l'a su, le gitan l'a cherché partout pour le tuer. Pour se protéger, l'autre est allé dire à la BRB[18] à quel endroit le gitan garait ses voitures. Les flics n'ont plus eu qu'à se mettre derrière elles pour découvrir que le gitan allait attaquer un distributeur de billets. Ils les ont attendus au box, après le braquage. Une fusillade a éclaté et le complice du gitan a été tué. La mentale, je te le dis, mon pote, c'est quand ça les arrange ! Le gitan, évidemment, n'a eu de cesse de vouloir se venger : non seulement on lui avait piqué sa femme, mais il avait failli mourir.

— Putain de balance !

— La seule morale, c'est celle de l'intérêt.

— Le problème, c'est qu'il ne faut pas seulement tuer les balances. Il faut aussi tuer les envieux. Le type t'aime pas, il t'envie d'autant plus que tu refuses d'entrer dans ses magouilles et que tu as un papier meilleur que lui[19]. Et ça va très loin. Ça va jusqu'au calibre, et t'as intérêt à tirer le premier !

— Personne n'est invincible. Même le petit dealer à qui tu mets une baffe peut devenir dangereux ! Regarde Nordine Nasri. Il rendait des services aux Corses de la Brise de mer, pour qui il surveillait discrètement des types. Et c'est un bricoleur d'une cité du 19e qui est venu le buter[20] !

— Tu as toujours un traître autour de toi.

— Les bandits ont la même capacité à s'entraider qu'à se tuer !

« Il faut cloisonner, sinon t'es mort »

Maison d'arrêt de Nanterre. Loin des oreilles indiscrètes, deux caïds d'origine maghrébine, trente-cinq et vingt-cinq ans, reviennent sur un fameux braquage perpétré contre une bijouterie de l'avenue Montaigne, à Paris, dont le butin a été mirifique (85 millions d'euros), mais dont les

auteurs présumés finiront par être identifiés et arrêtés. L’occasion de commenter la récente arrestation d’un convoyeur de fonds parti avec le contenu de son fourgon, à Lyon...

— Ce braquage, c’est un cas d’école, tranche le plus âgé.

— Ouais, ça va servir pour les écoles ! rigole le plus jeune.

— La totale. Un bon tuyau, une bonne réalisation, du sang-froid, des voitures maquillées. Ils ont quand même fait une erreur : ils ont trop parlé aux employés de la bijouterie.

— Ouais, n’en dis pas trop quand tu fais un coup, ça vaut mieux. Ne dévoile jamais tes cartes.

— Ils ont du taper le vigile. Un vigile, c’est comme un convoyeur de fonds : ça se confie toujours à quelqu’un.

— Mais si t’as pas le fourgue avant de faire le coup, ça ne sert à rien d’embarquer ces kilos de bijoux. Si tu ne gères pas l’avant, ni l’après, autant rester chez toi !

— Les flics sont déjà en train d’aller voir tous les receleurs ! À l’heure qu’il est, tous les indics sont en ébullition. Il faut cloisonner, cloisonner et encore cloisonner, sinon t’es mort !

— C’est un cerveau, celui qui a fait ce coup.

— C’est pas Djamel B., il vient de se faire taper !

— Le temps, quand tu voles, c’est ton pire ennemi. Dix secondes perdues, c’est dix secondes gagnées par les deks. Regarde Toni Musulin, le convoyeur de Lyon, il avait planqué 2,5 millions d’euros et comptait revenir. Il aurait eu le temps, il aurait tout planqué...

— Il a mésestimé l’ampleur de ce qu’il a fait. Mais c’est pas le con que l’on dit : il est devenu un héros en volant les banques et son patron et il ne risque pas plus de trois ans de prison !

« Il faut coller au fourgon »

Deux spécialistes du braquage de fourgons partagent leur expérience à l’occasion d’une promenade. Une forme de mutualisation des connaissances visant à limiter les erreurs dans le futur, après décryptage de celles des autres, tout en faisant étalage de son savoir-faire.

— La règle d’or, en cas d’alerte, c’est que tu dois tout lâcher : les portables, les fringues, les planques, les points de chute. Tu te replies sur un appartement de secours, un endroit où tu n’as jamais mis les pieds, où t’as prévu un peu d’argent et un ou deux calibres.

— Quand t’as les flics sur le dos, le dernier endroit où te planquer, c’est Paris. Évite aussi d’aller rencontrer des types qui roulent en Porsche Cayenne ! Et si tu crois reconnaître un condé, disparais dans le métro !

— Dans *Le Samouraï*[21], tu ne vois jamais Alain Delon avec une voiture !

— La cocaïne fait faire plein de conneries !

— Le jour où ils arrêtent Nino, il doit y avoir trois cents flics dans la rue ! Il se croyait invincible. Il voulait planter son drapeau en région parisienne, comme Armstrong sur la Lune. Il vivait pour son CV, pour son « papelard[22] ».

— Son équipe était trop active. Ils étaient ici, ils étaient là, ils tapaient tous les jours...

— Les jeunes sont moins stratèges que les anciens. Ils ont le nombre pour eux, mais ils ne se fédèrent pas. Ils sont dangereux et imprévisibles. Ils se foutent des dommages collatéraux : ils tirent sur tout ce qui bouge et ça ne les empêche pas de dormir. Et dans la clandestinité, ils sont dingues ! Ils filent leur numéro de téléphone à la première maîtresse venue ! Ils ramènent dans la planque le journal du coin en espérant que les journalistes parlent au sujet de leur dernier coup d’une « attaque professionnelle ». Dans ces boulots, la moindre désinvolture peut être mortelle !

— Braqueur de fourgon blindé, c’est quand même un statut. Tu sais ce que m’a dit Salem, celui qui s’est fait arrêter avec quatre tonnes de shit dans un camion frigorifique ? Il m’a dit : « Toi, ce que t’as fait, c’est trop beau. » C’est quelque chose de magique, le fourgon blindé. C’est le must ! C’est le Loto ! C’est la cagnotte !

— Le plus dur, c’est de recruter des gens pour le faire avec toi. C’est pas parce que t’as braqué une banque que tu vas pouvoir le faire. Ça m’est arrivé de vomir ou d’avoir la chiasse avant d’y aller ! La peur se diffuse dans le groupe. Elle dure jusqu’au moment où tu es dans le fourgon, en train de ramasser les sacs. À ce moment, tu n’as plus peur, mais avant, quel stress ! J’ai connu des mecs qui avaient tout fait, même des prises

d’otages, et qui ont quasiment fait une crise cardiaque en arrivant sur le fourgon.

— Tu sais que tout peut dérailler. Une patrouille qui passe et tu peux y rester...

— Les sacs en toile de jute, c’est pour l’argent des supermarchés. Les sacs transparents, c’est les bons au porteur. Les sacs blancs, c’est pour les distributeurs automatiques. Et puis il y a le sac piégé, avec les faux billets ! Nous, pour pas se planter, on passait tous les billets au détecteur !

— Tu étudies. Tu chronomètres. Chacun sa radio. Toujours des gants. Un seul chef d’orchestre. Et surtout l’effet de surprise, essentiel : pour immobiliser un fourgon de six tonnes, il ne faut pas qu’ils te voient venir ! Sinon ils t’échappent.

— Il faut se préparer comme un commando militaire, savoir qui sera en couverture, qui posera le pain de plastic, qui s’occupera de la meurtrière, qui donnera des ordres...

— Et coller au fourgon comme on colle à son adversaire dans les arts martiaux japonais. Si tu restes à distance, tu ne peux pas le maîtriser. Le lance-roquette et les fusils d’assaut, tu les as, mais c’est pas pour t’en servir : c’est pour impressionner les convoyeurs. Ils sont moins nombreux et ils ne sont équipés que de 357 Magnum. Ils sont conditionnés pour t’ouvrir.

— Si le convoyeur sort et met la main à son arme, ça peut partir en une fraction de seconde, comme dans le braquage de la Banque de France à Salon-de-Provence, où un convoyeur y est resté. Le mieux, si tu ne veux pas te louper, c’est de faire plusieurs simulations avant d’y aller.

— Sur le fourgon de Gentilly, ils étaient trop nombreux[23]. Ils ont fait l’erreur de se mélanger avec des gens qu’ils connaissaient mal. Et puis quelle idée de rester plus de huit heures dans ce pavillon où ils s’étaient repliés pour partager ! Ceux qui étaient encore sur place à l’arrivée des deks ont perdu leur part et, à ce qu’on dit, les autres n’ont jamais voulu partager !

— Alain s’est bougé pour ramasser un peu de fric pour eux, mais ils l’ont dégagé en le faisant passer pour une balance[24].

— C’est un milieu de tordus !

Le magasinier du RAID

Un caïd issu d'une cité de Seine-Saint-Denis croise furtivement un bandit corse dans un recoin d'une maison d'arrêt parisienne. L'occasion d'évoquer quelques erreurs passées.

— Mon nom et mon prénom, je ne les donne jamais, surtout pas à une fille ! lance le plus jeune. C'est de la folie ! Je ne comprends pas que tu aies passé les clés de ton appartement à N. avec une telle désinvolture, alors que tu es un pro de la clandestinité !

— Je sais, tu as raison...

— ... pas assez puisque je suis en prison, moi aussi ! Tu as lu le dernier livre sur le RAID[25] ? L'attaque « en file indienne », je ne connaissais pas. J'ai découvert aussi qu'ils avaient un magasinier, pour les armes. Quand je sors, je fais pareil !

Les flics à toutes les sauces

La police offre évidemment un inépuisable sujet de digressions en tout genre dans les cours de promenade des prisons. C'est à cause d'elle qu'ils sont là. Ils connaissent par leur prénom la plupart de ceux qui sont susceptibles de les pister, du moins lorsqu'ils appartiennent aux services spécialisés. Ils ne les aiment pas, c'est le moins que l'on puisse dire, mais ils passent leur temps à essayer de les décrypter pour mieux déjouer leurs pièges la fois suivante. Démonstration en trois mouvements.

1. Deux « experts » d'une trentaine d'années devisent au pied d'une grille de la maison d'arrêt de la Santé. Le premier est d'origine algérienne, le second a des ancêtres au Sénégal.

— Les flics ont acquis le vice du truand. En plus, ils ont un intellect, des diplômes. Ils ont parmi eux des locomotives, des types capables de comprendre ce qui se passe. Ils en deviennent presque intimidants !

— Ils bandent tellement pour les voyous qu'ils sont capables d'en oublier leur propre femme ! Ils négligent leur famille pour toi, ne l'oublie jamais. Ce sont des chasseurs.

— Pour couvrir leurs indics, ils t’embrouillent. Ils te laissent entendre qu’untel a balancé. Ils te font un travail et tu n’y vois que du feu. Quand Battini a appris qu’on le faisait passer pour une balance, il était comme un fou dans sa cellule !

— Il avait raison parce qu’on est capable de tuer une balance. On tue même sans preuve et sans déposition ! Et pendant ce temps, les vraies balances sont dans la nature... Les mecs veulent bien faire de l’argent, mais pas de prison. Ils sont prêts à n’importe quoi pour ne pas y aller.

— Les balances, c’est une chose, mais on est presque tous là à cause du téléphone. On sait que c’est un piège, mais on appelle quand même. Et en prison, on continue à téléphoner. Le téléphone, c’est la mort !

— Le silence, la discrétion, je ne connais que ça. Il n’y a pas que le téléphone. Ne va surtout pas voir les putes : les proxos, c’est la principale source d’information des services.

2. Maison d’arrêt de Luynes. Un voyou marseillais d’une cinquantaine d’années fait part de son expérience à un ami toulonnais de la même génération que lui, trafiquant de stupéfiants de niveau international.

— Le flic, il se crée la haine petit à petit, en te voyant acheter du Versace. Au départ, il n’est pas comme ça. Il commence à te détester quand tu tires une gonzesse alors qu’il se gèle dehors. Les voitures, les gonzesses, le fric, ça le met hors de lui. Il finit par t’en vouloir pour de bon. Il te le dit clairement quand il finit par t’arrêter : « Tu nous as fait souffrir ! »

— Un condé, quand il entre dans la police, il n’a pas d’a priori. Ses collègues l’éduquent. Ils lui martèlent les grands principes : « Les voyous, faut leur couper la tête. » « Les Arabes, c’est des enculés. » Ils sont pris dans un système. Ils ont la loi pour eux et tous les droits. La loi, c’est le pouvoir des armes : s’ils te tuent, c’est un accident. Si c’est toi qui tires, c’est comme si le lapin se mettait à tirer sur le chasseur. C’est pas possible. C’est prémédité, forcément.

— Si tu tires, tu en tues un ou deux, mais tu meurs. Ceux qui viennent sur toi ne sont pas armés, mais ils sont couverts... Quand ils ont débarqué chez moi, je leur ai dit : « Hé, les gars, je savais pas que vous veniez, je vous aurais préparé les croissants et le jus d’orange ! »

— Je connais les têtes d'une bonne dizaine de flics de la BRB. Eux nous connaissent, alors il n'y a pas de raison ! Dans les procès, tu as largement le temps de les observer ! Et puis il y a les reportages sur M6 ! J'en rate pas un seul !

— Pendant la garde à vue aussi, tu en apprends beaucoup sur eux. Ils ne bluffent pas assez. Ils montrent leurs cartes sans le vouloir. Ils parlent devant toi au téléphone avec leur femme ou leur copine : « Ouais, bébé, ouais, je serai là ce soir, ouais, on l'a eu ! » Ils sont d'une trop grande assurance parce qu'ils ont arrêté tout le monde, Ferrara, Battini, Menconi[26]. Ça leur met la grosse tête et ils baissent la garde.

3. Maison d'arrêt de Bois-d'Arcy. Un caïd trentenaire grandi dans la région parisienne s'emploie à former un jeune « collègue » qu'il estime prometteur. Extrait :

— Putain, ils sont forts, ces enculés ! Attention à ne pas les sous-estimer. Ils sont payés pour travailler sur toi tous les jours.

— Ouais.

— Le flic, il met des carottes à son fils pour te surveiller[27]. Il n'est pas là pour les devoirs du soir. Il va foutre son ménage en l'air par passion. Il n'y a rien de pire qu'un flic passionné. C'est quelqu'un de très dangereux.

— Un possédé !

— Il est possédé par le démon du flic. Il a ta photo devant lui sur son bureau. Il réunit son équipe rien que pour parler de toi. Il est armé et il te fera pas de cadeau. Il n'a même pas le temps de calculer la déchéance de sa vie privée. À la BRB, c'est des mecs très fatigués, stressés, anxieux, shootés à l'adrénaline. Quand ils m'ont arrêté, on n'était pas dans *Navarro*. Ils m'ont défoncé la gueule à coups de poing en me traitant d'« enculé » et de « pédé ». À force de nous filer, ils se mettent à ressembler aux voyous !

— C'est à cause de la pression.

— C'est la peur. C'est la vengeance, parce que tu les as fait galérer et que t'as foutu en l'air leur vie privée, tout ça pour un salaire de misère. J'étais par terre, je me suis protégé les dents tellement ils frappaient. Quand ils m'ont relevé, il y en a un qui a dit : « Dommage que tu sois pas armé, je t'aurais fumé sur place ! » Il avait un flingue dans la main, et pas un petit. Il avait la rage. Il en faisait une affaire personnelle. Pendant le

transport, il m’a mis le canon sur la tempe. Après, en garde à vue, ils marquent leur territoire. Ils te foutent à poil, comme pour dire : « On n’a pas peur de toi. » Et là, je prends un nouveau coup de latte d’un type qui dit : « Ah, putain ! Je t’avais pas vu ! » Un autre me demande si je veux voir un médecin parce que je saigne. J’arrive à ouvrir la bouche et je dis : « Ah, mais non, ça va très bien ! » Ils se comportent comme des flics de banlieue, mais je leur donne du « Monsieur ».

— Enfoirés !

— Ils pensent à toi tous les jours, alors fais comme eux : si tu ne penses pas à la police pendant plus de trois jours d’affilée, c’est que t’es plus dans le coup.

Le bled

Trois détenus d’origine maghrébine devisent à l’heure de la douche, à la maison d’arrêt de Nanterre. Sujet : la cavale au pays et ses risques.

— La PJ française ne peut rien en Algérie, tu le sais ? dit l’un.

— D’accord, mais quand tu vas au bled, ils te prennent ta voiture, ils te parlent du fisc, ils t’emmerdent. Mieux vaut une cavale en Espagne ou au Maroc, frérot, corrige le deuxième.

— Ouais, il a raison. Quand un ministre algérien vient en France, il est très bien servi, tranche le troisième. C’est donnant-donnant, et nous, on trinque.

— Ceux qui trinquent, reprend le premier, ce sont ceux qui se croient invincibles. Ils descendent au Sheraton ou au Hilton, à Alger, rien que pour briller. Ils laissent des indices partout. Si tu te tiens à carreau, ils ne te donneront pas. C’est comme les Israéliens : ils ne filent jamais une info, même au sujet d’un ressortissant arabe.

— Les Arabes et les Juifs ne s’entendent pas, mais là-bas, en Israël, les mafias s’entendent à merveille entre elles. Ils bossent comme des frères. Les réseaux israéliens, c’est main dans la main avec les Arabes.

— La première fois que ça s’est fait en France, ce n’est pas avec les frères Zemour, qui ne voulaient pas bosser avec les Arabes[28]. C’est avec

le gang des Postiches, quand André Bellaïche s’est associé avec Mohamed Badaoui !

« Les avocats, c’est pas des magiciens ! »

Les « baveux » sont les alliés indispensables des voyous en froid avec la justice, mais quand leurs clients se lâchent à leur sujet, ils ne sont pas tendres. C’est sans doute la règle du jeu, les voyous supportant mal l’idée d’une quelconque dépendance, mais il leur arrive aussi de les couvrir de fleurs. Témoin cette brève conversation entre deux caïds déjà bien établis, à l’abri des murs du centre de détention de Muret (Haute-Garonne).

— Les avocats, ils te sucent ton argent et ils te laissent pourrir !

— Les mecs leur en demandent trop, aussi. Ils mettent 30 000 euros sur la table et ils se disent qu’à ce prix ils vont forcément sortir. Quand on laisse son ADN quelque part, on ne peut pas demander à sortir tout de suite ! Il faut savoir remercier son avocat après une condamnation à quinze ans si on risquait d’en prendre beaucoup plus ! Au lieu de ça, ils foutent le bordel et lui demandent de rembourser les honoraires ! Les mecs sont inconscients ! Si ça continue comme ça, les avocats ne pourront plus gérer...

— Que des espèces ! Ils veulent que du liquide !

— Mais si tu prends (Olivier) Metzner ou (Philippe) Dehapiot, t’es sûr qu’ils vont pas lâcher le juge ! Ils vont l’empêcher de dormir ! Ce sont des princes de la procédure !

— Tu me parles des ténors, là, des (Éric) Dupont (-Moretti), des (Jean-Louis) Pelletier, des (Pierre) Haïk ou des (Jean-Yves) Liénard. Mais à côté, il y a de vrais escrocs, je te le dis ! Regarde X... Il a défendu toute la banlieue, mais il a trop menti. Il n’a pas tenu parole ! Et puis les grands, ils ne se déplacent pas. Ils nous envoient leurs collaborateurs !

— Les avocats, c’est pas des magiciens ! J. est en bagarre permanente avec ses avocats. Il les appelle sans arrêt au téléphone. Ils lui servent de punching-ball !

— Les jurés, il faut leur retourner le cerveau. J’en connais un, il fait trembler les murs quand il plaide. Tu sais comment on l’appelle ? Eddie

Cochrane !

Le juge, ce « grand manitou »

Les juges sont un autre des sujets de discussion qui enflamment les prisons. Sont-ils corruptibles ? Sont-ils droits ? Sont-ils terribles ? Leur réputation se construit au fil des procès et les commentaires sont rarement amènes, sauf exception, comme on le verra dans ce bref échange entre deux gangsters incarcérés en région parisienne.

— Tu connais P., le juge d'Évry ? demande un jeune braqueur à un de ses semblables.

— Ouais, fait l'autre, pas très inspiré.

— On l'appelle le « crack ».

— Le juge, de toute manière, c'est le grand manitou. Qui te met en prison ? Qui te libère ? Qui connaît tous les dossiers ? Qui décide des interpellations ? Qui donne des moyens à la police ? Qui décide d'une confusion de peines ? Le juge ! Si tu veux bien faire les choses, commence par respecter le magistrat !

— Tant qu'il est juste avec toi, ça se passe bien. André Bellaïche, il remerciait les magistrats. C'est un bon choix.

La « secte » des surveillants

Les surveillants, les détenus vivent avec eux vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Une source d'inspiration sans cesse renouvelée, comme le confirme cet aparté discret entre deux détenus appartenant à la voyoucratie.

— La pénitentiaire, c'est un État dans l'État, une véritable secte.

— Quand il y en a un qui fait une connerie, ils le couvrent. Regarde celui qui a ouvert le feu sur l'hélicoptère qui venait chercher Khider, à Fresnes : il n'a même pas été poursuivi[29].

— Ils font une erreur de calcul, parce que, en fin de compte, on leur fait payer à tous les écarts d'un seul.

La solidarité a ses limites

Dans les quartiers d'isolement se produisent parfois des rencontres totalement improbables, comme celle de ce braqueur noceur et amateur de chair fraîche avec un barbu ne jurant que par le Coran, au nom duquel il a posé quelques bombes. Autant dire deux profils radicalement opposés. Ils bavardent à travers les grilles, sans se juger, ni même se préoccuper de la raison pour laquelle l'autre est là.

L'islamiste demande rapidement au braqueur de cantiner pour lui de la nourriture, ce qu'il fait. Sauf que le barbu s'embrouille avec les surveillants et se retrouve au cachot avant la livraison.

Le braqueur à l'accent provençal, une croix bien en vue accrochée autour du cou, souvenir d'une salle de coffres vidée, se retrouve avec la charcuterie halal sur les bras. Solidarité du QI oblige, il se débrouille pour faire livrer la marchandise au cachot.

— Tu n'as que tes yeux pour pleurer, commente le braqueur quelques années plus tard, alors si tu peux faire un geste pour quelqu'un...

Seule exception à ses yeux : les « pointeurs », comme on surnomme les violeurs.

— Ce sont les seuls que je ne calcule pas, dit-il.

Pas question de partager la moindre cochonnaille avec eux !

« La Corse, c'est pas la Creuse ! »

Deux détenus continentaux devisent à voix basse dans un coin de la cour de promenade des Baumettes, à Marseille. À l'ordre du jour : la véritable influence des Corses dans la prison et en dehors...

— La Corse, c'est pas la Creuse ! Tout ce qui se passe en Corse peut avoir d'importantes répercussions au sommet de l'État ! affirme le premier.

— La force des Corses vient du fait qu'ils se sont massivement expatriés dans les colonies, croit savoir le second.

— Le financement occulte de la politique et de ses réseaux ne laisse jamais très loin le grand banditisme...

Mais un petit groupe approche, composé précisément de trois natifs de l'île de Beauté, et nos deux compères changent de sujet.

« Ils vont tous mourir »

Le sang des caïds coule souvent sur les trottoirs de Marseille, de Paris, de Grenoble ou de Nice. L'occasion de longues discussions entre voyous, au cours desquelles on brode et on suppute lorsqu'on est mal informé. Ce qui n'est pas le cas de ces deux-là, qui ont vu partir des dizaines de camarades au cours de leurs carrières respectives...

— À partir du moment où le noyau dur de la Brise de mer se scinde en deux, ils vont tous mourir, proclame le premier, faisant référence à l'une des bandes les plus redoutables qu'ait connues la Corse.

— La réussite d'une guerre tient aux rencards que tu as sur tes ennemis, riposte l'autre. Si tu connais leurs points de chute, l'adresse de leurs maîtresses, leurs bars préférés, tout ce que les flics rêvent de savoir, alors tu as gagné la guerre !

— Sur la Côte, c'est autre chose. Après la mort d'un de ses potes, S. a demandé des tuyaux aux flics de la BRB, qui les lui ont donnés. B. a lui aussi été tué après un rencard donné par les flics. Il avait menacé de tuer un juge d'instruction, alors le noyau dur de la bande a décidé de l'éliminer.

— Il y a des flics qui jouent un jeu dangereux. J'irais jamais demander quelque chose de ce genre à un policier !

— Tu as vu, à Marseille, ils sont venus à dix pour tuer « Gremlins[30] » ! Tu mesures le degré de crainte qu'il inspirait au nombre de tueurs. Le mec faisait peur.

— Pour faire Mesrine, ils étaient cinquante flics ! Et pour aller chercher « Doumé » Battini à Boulogne, ils étaient trente ! Même le patron de l'office s'est déplacé !

« Tu vas finir avec un chargeur dans la tête »

Quartier d’isolement de Perpignan. Un jeune prisonnier de vingt-trois ans, noir, débarque au milieu des anciens. Il ne connaît personne. Le dialogue s’engage au bout de quelques jours entre lui et un ancien.

L’ancien. — Qu’est-ce que tu as fait ?

Le caïd. — Stups. J’ai emplâtré le vendeur de cent kilos[31].

L’ancien. — À ce jeu-là, tu vas finir avec un chargeur dans la tête. Tu dépasseras pas les trente ans. C’est important d’être sérieux dans les affaires. Il n’y a pas de règles dans ton monde. Ce que tu as fait, on te le fera. C’est mathématique.

Le caïd rigole.

L’ancien. — OK. Si tu veux fumer, tu me dis. Si tu veux un timbre aussi.

Quelques semaines plus tard, l’ancien est transféré ailleurs. Le caïd lui écrit une lettre, puis une deuxième, pleine d’envie pour celui qui a réussi et qui en impose par son âge et son « carnet de bal » de gangster.

Le « bon mec » et l’« enfoiré »

Maison d’arrêt de Luynes. Un jeune caïd maghrébin tente d’approcher un parrain marseillais. Au bout de quelques rencontres, il s’enhardit.

— Je suis de ton côté, répète-t-il, avant d’en venir aux faits : Il y a un type qui balance dans mon affaire. S’il se rétracte, il n’y a plus de dossier. Si tu pouvais le faire toucher...

L’ancien accepte, « par gentillesse ». Une fois dehors, il trouve le gêneur.

— Tu es un enfoiré, lui dit-il sans détour.

— C’est une erreur d’interprétation, se défend l’homme.

— Si tu es un bon mec, tu vas me le prouver.

Ce qu’il ne manque pas de faire dès que l’occasion se présente.

Remis en liberté à son tour, le jeune caïd ne lâche plus le Marseillais. Pour attirer son attention et prouver qu’il le servira, il va jusqu’à tuer son propre associé ! L’ancien n’a rien demandé, mais il apprécie le « courage » et la « générosité » de ce jeune prêt à tuer pour lui. Il finit même par lui payer un avocat.

Le procès

À l’ombre des murs de la maison d’arrêt de Fresnes, en région parisienne, un caïd prépare un de ses amis au procès durant lequel il doit bientôt comparaître. Voici ses ultimes conseils, fruit d’une longue gamberge carcérale :

— Ne te plains pas de la prison devant le tribunal, ça joue contre toi. Raconter aux jurés tes conditions de détention, cela revient à leur dire que tu es un homme dangereux. Cela justifie la présence du GIGN dans la salle et sur les toits du tribunal... et presque la peine qu’ils vont te donner. Tu es là pour l’attaque d’un fourgon blindé, tu ne peux pas te présenter comme une victime. La victime, c’est pas toi. Les victimes, elles sont en face, sur les bancs des parties civiles ! Sauf quand c’est important, interviens dans le débat le moins possible. Plus tu parles, plus tu réveilles les jurés. Laisse plutôt le président à son monologue ! Un vrai gangster n’a pas besoin d’entretenir sa légende !

Épilogue

Après une dizaine d'années de prison, sauf s'il a été condamné pour meurtre, le voyou braqueur ou le voyou trafiquant international de stupéfiants peut commencer à imaginer se rapprocher de l'issue. Il ne s'agit plus de s'évader, mais de se donner les moyens de sortir par la grande porte un peu plus tôt que prévu, avec les salutations de la direction et la moue dubitative de la police. Tout un art qu'évoque assez suavement Karim X., ancien braqueur libéré en 2009 après neuf ans de prison et un patient et méthodique travail d'approche.

— J'ai commencé par convaincre le chef des ateliers qu'il devait me prendre à l'essai, raconte ce banlieusard. J'ai accepté de faire le larbin sans protester. Je savais qu'un poste aux ateliers, ça compte quand on passe devant la commission qui va décider de la suite de ta peine. Je me suis inscrit en même temps à la formation « théâtre » et à la formation « chauffagiste ». « Je veux travailler », c'est devenu ma phrase fétiche dès que j'avais affaire à l'administration. J'ai aussi pris contact avec le psychologue. Au fil des entretiens, je suis devenu à leurs yeux « le mec qui en veut ». J'ai vendu mon image.

« Deux mois plus tard, je suis devenu chef de poste. Encore un effort, et j'ai été promu chef des ateliers. Le but, c'était de décrocher une première permission. Une permission réussie, ça change tout. Alors que ce projet devenait réalisable, la directrice m'a reçu pour m'avertir qu'elle n'aimait pas qu'on la prenne pour une « conne ». « Je serai sans pitié », m'a-t-elle dit. Texto. En réponse, je lui ai parlé de ma femme et lui ai certifié que je ne décevrais personne.

« Est-ce que je ne fais pas de mon mieux pour rembourser les parties civiles avec l'argent que je gagne ? » ais-je encore plaidé. S'ils voulaient, ils pouvaient écouter mes conversations téléphoniques ! Je ne parlais qu'avec ma femme et mon fils, avec personne d'autre ! Je n'avais aucun contact avec des mecs, ce qui montrait bien que je n'avais aucun projet criminel en tête !

Durant cette période, le braqueur ne laisse rien au hasard. Dans l'enceinte de la prison, il ne fréquente pas les vendeurs de shit. En promenade, il prend soin de marcher avec un détenu qui a déjà obtenu plusieurs permissions. Il fait bientôt une demande d'accès à l'unité de vie familiale et, quand son tour vient, il commande un bouquet de fleurs pour sa femme, une première qui en épate plus d'un. Et cuisine pour sa dulcinée une belle entrecôte.

— J'ai continué à donner des gages tous les jours, poursuit-il. Je construisais patiemment le premier étage de ma « bâtisse », comme un maçon qui se respecte. Ils pouvaient toujours se dire que j'étais en train de leur faire à l'envers, mais en attendant, je remplissais les cases une par une. Surtout, je veillais à rester cool, toujours cool : le garçon lunatique n'a aucune chance à ce jeu-là !

Karim n'est pas le seul à avoir ainsi concentré ses efforts pour se racheter une conduite et convaincre tout le monde qu'il était grand temps de lui ouvrir la porte : au bout de plusieurs années, on n'a plus que cette perspective. Témoin le stratagème à peu près similaire au sien imaginé par Antonio, braqueur d'origine italienne, la quarantaine, à l'heure de tourner la page des tentatives d'évasion à répétition et de planifier une sortie officielle.

— J'ai commencé par développer un bon relationnel avec le directeur de la prison, afin d'atténuer cette image de gros voyou qu'il avait de moi, explique-t-il. Je me suis inscrit en même temps à tous les cours, histoire-géo, maths, informatique. J'ai été le plus scolaire possible. Je suis tombé sur des intervenants qui ont accepté de défendre ma cause. J'ai respecté le jeu. Je suis allé voir les psys avec ce discours : « Si c'était à refaire, je ne le referais, pas. Je regrette, je regrette... » Quand je suis arrivé devant la juge d'application des peines, avec un bon dossier sous le coude, elle m'a fait cadeau de deux mois. Je n'avais plus qu'à attendre mon heure !

Donner des gages à l'administration pour accélérer une sortie, ce n'est pas toujours facile quand on est un voyou proclamé. Le Marseillais Tony Cossu, lui, a fait valoir ses écrits et le fait qu'à plus de soixante-dix ans la plupart de ses congénères, voyous ou pas, étaient à la retraite. Alors pourquoi pas lui ?

À l'heure de retrouver la rue, le gangster a un double message à délivrer, l'un à destination de l'administration et de la justice, l'autre à

destination de ce milieu auquel nul n’échappe facilement – et en même temps en direction des oreilles de la police, jamais très loin derrière les bandits. Les grandes manœuvres commencent dès la prison. Côté autorités, on a vu comment on se concoctait un nouveau visage. Côté milieu, l’idée est de brouiller les pistes au maximum pour que personne ne sache vraiment dans quelles eaux le libéré entend naviguer. Le mieux serait même, quelles que soient les intentions réelles, d’essayer de se faire oublier en expliquant que l’on « tourne la page », définitivement.

— Si les voyous commencent à citer ton nom au téléphone, les flics se collent sur toi, résume un braqueur en cours de reclassement professionnel.

S’il le faut, le futur libéré peut toujours faire courir des faux bruits, dans le genre : « Je suis interdit de séjour en région parisienne, il va falloir que je trouve ailleurs. »

La meilleure façon, paraît-il, de décourager les indésirables. Le métier de voyou est un métier à hauts risques, il suffit pour s’en convaincre de regarder comment les cimetières se remplissent à Marseille, Grenoble ou Bastia. Et ce serait trop bête de croiser un ennemi dès ses premiers pas dans la nature.

— Tu dois être très vigilant, y compris avec ceux que tu laisses en prison, ces compagnons dont tu ne sais pas ce qu’ils valent dehors, confirme ce même braqueur. Une libération peut susciter de la jalousie ou faire naître de la suspicion. Si tu as un vrai potentiel, tu vas complexer les autres malgré toi, et dans ce monde de frimeurs, cela peut aller très loin. Il y va de ta vie et de ta sécurité.

Voilà pour les consignes préalables. Au jour de la sortie s’ouvre une nouvelle page, dont témoigne pudiquement Rédoine Faïd :

— Quand tu te retrouves en liberté, c’est magique. Tu prends du plaisir à marcher, à acheter un ticket de métro sous les yeux de la caméra de surveillance, à appeler les amis au téléphone, à prendre un journal au kiosque, à utiliser une carte de crédit, toutes choses que tu n’as pas faites depuis dix ans, sans compter les quatre années de cavale.

Les premiers matins ne sont pas forcément limpides, confie l’ex-braqueur de Creil. Il lui est même arrivé de sauter de son lit à 5 heures du matin et de bondir vers l’escalier, comme si la police allait de nouveau arriver et défoncer la porte, même s’il n’avait plus rien à se reprocher.

Le plus dur, ce n’est cependant pas cette réadaptation, qui prendra moins de temps qu’on ne l’imagine. Le plus dur, affirment la plupart des voyous, c’est de se faire à l’idée que l’on abandonne derrière soi des hommes encore enfermés pour des années.

— Tu penses aux familles qui subissent, à ceux que tu as laissés, dit Rédoine Faïd. Et cela te ramène vite sur terre.

Dans le meilleur des cas, on accumule du ressentiment ; dans le pire des cas, certains avouent avoir caressé l’idée, juste l’idée, de revenir sur leurs pas pour punir ce « monde infâme » de la façon la plus brutale. Et secourir les « potes » et autres « frères ».

La phase suivante, pour ceux qui entendent persister sur la voie criminelle, consiste à redoubler de précautions pour surtout ne pas se retrouver confiné dans cet univers où ils viennent de perdre autant de temps (et d’argent). Dix années de prison rendent un brin paranoïaque, ce n’est pas ce sortant, voleur incorrigible, qui dira le contraire :

— Une fois dehors, tu peux couper tous les ponts, acheter ton frigidaire comme tout le monde, partir en vacances, aller chercher ton gamin à l’école, dormir dans ton lit, aller au ciné et veiller sur cette liberté qui n’a pas de prix... Si tu veux reprendre la main, tu dois rester à distance des autres, être autonome dans tous les domaines, voitures, armes, seule façon d’éviter les balances qui te ramèneront tôt ou tard en prison...

La pénitentiaire leur prend la moitié de leur vie – une moyenne chez ceux qui inscrivent leur nom sur les tablettes du grand banditisme. Ils en parlent pourtant très peu, sans doute pour mieux prendre du recul avec ces années obscures. Mais aussi parce qu’ils ont le sentiment que les gens qui ne connaissent pas la prison ne pourraient pas comprendre leur récit. Ou s’ils en parlent, c’est pour la réduire à néant, pour l’écrabouiller d’une pichenette, comme le fait Tony Cossu en deux phrases :

— La prison, je ne la vis pas. C’est comme la pluie : elle glisse sur mon dos... en attendant le retour du soleil !

Si l’incarcération est une défaite, toute libération est évidemment une victoire.

— Tant qu’on est dehors, on a gagné ! s’exclame un braqueur.

La porte franchie, on retrouve le rythme, plutôt élevé quand on est un voyou patenté – une vie à moins de 100 kilomètres-heure n’est pas une

vie. Et on efface tout, comme le dit encore Cossu, ce retraité au palmarès bien rempli :

— La prison est un monde tellement insignifiant que tu l'oublies tout de suite. À part les vrais amis que tu as laissés à l'intérieur, tu ne regrettes rien. Tu zappes. La vie t'emporte et te bouffe.

Notes

1. Détenu particulièrement signalé.
2. « Cantiner » signifie acheter.
3. Autrement dit que la police a tout inventé.
4. Entre-temps, Éric Alboreo a bénéficié d'une mesure spéciale lui permettant de se soigner à l'extérieur.
5. Karim Maloum, dit « le Gros », Bruno Cellini, dit « Nono », Jean-Jacques Naudo, dit « la Fripouille », Daniel Merlini, dit « le Petit », Christian Oraison, dit « le Grand Blond », Daniel Bellanger, dit « Babar », Michel Crutel, dit « Michel le Militaire » à cause d'une coupe de cheveux, et Gérard Allain, dit « Citron ».
6. « S'accrocher » signifie se pendre.
7. « Donneuse » est synonyme de « balance ».
8. Les boîtes de conserve.
9. C'est-à-dire qu'il a braqué des fourgons blindés.
10. Shit.
11. Antonio Ferrara, dit « Nino », né en 1973, a été interpellé en juillet 2003 à Paris, quatre mois après son évasion explosive de la maison d'arrêt de Fresnes.
12. C'est-à-dire qu'ils endossent tes coups.
13. Raccourci de « décons », terme lui-même formé à partir du verlan « condés », mot utilisé depuis des décennies par les voyous pour désigner les policiers.
14. À l'époque Rachida Dati.
15. Service de police spécialisé dans les prises d'otages et les cas difficiles.
16. En écho à la National Security Agency.
17. Deux fameuses équipes de braqueurs qui ont marqué leur époque, la première ayant sévi dans les années 80, la seconde dans la dernière ligne droite du xxe siècle.
18. Brigade de répression du banditisme.
19. Un dossier judiciaire bien chargé, ponctué de coups spectaculaires.
20. Caïd grandi à Nanterre, dans les Hauts-de-Seine, Nordine Nasri, *alias* « Nono le Barge », a été tué par balles à Paris, en juillet 2003.
21. Film français réalisé en 1967 par Jean-Pierre Melville.
22. Son dossier.
23. Une dizaine d'hommes avaient attaqué un fourgon de la Brink's à Gentilly, le 26 décembre 2000. Trois d'entre eux avaient été arrêtés le lendemain dans un pavillon, sur une commune voisine.
24. Une allusion à un proche de la bande, Alain Helgouarch, figure de la banlieue sud, assassiné le 24 octobre 2002.
25. *Histoire(s) du RAID*, d'Amaury de Hauteclocque, Jacob-Duvernet, 2009.
26. Antonio Ferrara, Dominique Battini et José Menconi, trois braqueurs déjà rencontrés dans ces pages dont la carrière a flambé au début des années 2000.
27. Il donne à son fils des rendez-vous qu'il n'honore pas.
28. Les frères Zemour, juifs originaires de Sétif, ont joué les premiers rôles sur les trottoirs parisiens dans les années 70.

29. Une allusion à l’une des nombreuses tentatives d’évasion de Christophe Khider, jeune caïd parisien dont il a plusieurs fois été question au fil des pages précédentes.
30. L’un des *alias* de Farid Berrhama, assassiné à Marseille alors qu’il suivait un match de foot dans un bar, le 4 avril 2006.
31. C’est-à-dire lui subtiliser cent kilos.

This file was downloaded from Z-Library project

Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.

z-library.sk z-lib.gs z-lib.fm go-to-library.sk

Official Telegram channel

Z-Access

https://wikipedia.org/wiki/Z-Library